

Jean-Paul Damaggio

1937 : Congrès des écrivains en Espagne

*«Je sens peser sur moi une obligation d'homme
et d'artiste, inconnue jusqu'à là, sacrée :
celle d'être libre. »*

César Vallejo

Lettre sans date à son ami Antenor Orrego

Editions La Brochure
82210 Angeville
septembre 2017

ISBN : 978-2-37451-024-8

Plus de renseignements sur :

sur <http://la-brochure.over-blog.com>
<http://viedelabrochure.canalblog.com>



Jef Last.

Les dessins sont de Ramon Gaya et ont été publiés sur le numéro spécial de la revue *Hora de España* d'août 1937. Vous retrouverez dans ce livre successivement : Jef Last, Tristan Tzara, Nexo, José Bergamin, M. Cowley, Antonio Machado, M-L Léon, Anna Seghers, Julien Benda.

Sur la photo de couverture d'origine inconnue on trouve à l'extrême-gauche César Vallejo, un peu à ses côtés Nicolas Guillen, au centre (comme par hasard) Pablo Neruda et la seule femme est M-L Léon.

Sommaire

Naissance du projet avec Elena Poniatowska, p.5
L'emblématique César Vallejo, p. 18
L'organisateur Louis Aragon, p. 32
Les découvertes de Tristan Tzara, p. 38
La parole de Staline avec Mikhail Koltsov, p. 42
La mutation de Brecht, p. 44
Le contradictoire Jean Cassou, p. 46
L'emblématique André Chamson, p. 49
Conclusion p. 52

Les documents p. 55

Textes d'intervenants repris le plus souvent de

Commune :

VALENCE

ANDERSEN NEXO¹, (Danemark)

JOSÉ BERGAMIN, (Espagne)

MALCOLM COWLEY, (Etats-Unis)

MIKHAIL KOLTSOV, (Union Soviétique)

Dr. J. BROUWER, (Hollande)

TRISTAN TZARA, (France) (1937 et 1935)

ANTONIO MACHADO, (Espagne) (absent de Commune)

CESAR VALLEJO, (Pérou) (absent de Commune)

MADRID

NORDAHL GRIEG, (Norvège)

STEPHEN SPENDER, (Angleterre)

JEAN CASSOU, (1937 et 1935), et, Sur Machado

¹ Répondant à M. Juan Negrín, président du Conseil de la République espagnole.

LUDWIG RENN, (Allemagne)
WILLY BREDEL, (Allemagne)
ANDRÉ MALRAUX, (France)
PARIS
HEINRICH MANN, (Allemagne)
ANDRÉ CHAMSON, (1937 et 1935) (France)
LANGSTON HUGHES, (Etats-Unis)
NICOLAS GUILLEN, (Cuba)
RAUL GONZALES TUNON, (Argentine)
AMBROGIO DONINI, (Italie)
JULIEN BENDA, (France)
BERT BRECHT, (Allemagne) (1937 et 1935)
PAUL VAILLANT-COUTURIER (France)
Mme KARIN MICHAELIS (Danemark)
CARLOS PELLICER (Mexique)
RAMON SENDER (Espagne)
CLAUDE AVELINE (France)
LOUIS ARAGON (France)

Retour sur 1935

Gaetano Salvemini
Gustav Regler

Autres documents

Mario Benedetti : Vallejo et Neruda
César Vallejo : Au Pérou, les forteresses incas, *Le Monde illustré*
César Vallejo : L'immigration jaune au Pérou,
L'Europe nouvelle, 5 septembre 1925
Hora de España, août 1937, le sommaire
Ode à César Vallejo, Pablo Neruda
Documents sur la décision de faire le congrès en Espagne
Quelques mots sur le 80 ème anniversaire du Congrès.

Naissance du projet

En juin 1935, Paris reçoit le 1^{er} Congrès international pour la défense de la culture. Une initiative suite à un Congrès des écrivains révolutionnaires et que quelques intellectuels veulent élargir pour deux raisons :

- S'opposer à la consolidation des régimes fascistes destructeurs de la culture
- Contre-attaquer par les Fronts populaires qui incitent à l'union.

La direction de l'opération est parisienne et parmi les multiples activités prévues, qui parfois tardent à se mettre en place, celle d'un deuxième congrès à Madrid en 1937.

Décision antérieure aux événements de juillet 1936 mais, en accord avec des écrivains espagnols², le 4 octobre 1936 ce deuxième congrès est maintenu en Espagne, en commençant par Valence le 4 juillet, puis Madrid du 5 au 8 et Barcelone le 11 ; il se termine à Paris du 16 au 17 juillet, juste après les célébrations grandioses en France du 14 juillet 1937.

En deux ans, les importantes évolutions politiques changent les caractéristiques de ce II^{ème} congrès:

- Le fascisme toujours plus violent vient de bombarder Guernica.
- L'URSS connaît les procès de Moscou.
- André Gide a publié son *Retour d'URSS* et n'est donc plus au cœur des célébrations.

² Malraux, Ehrenbourg et Koltsov rencontrent Bergamin, Machado et Alberti.

Dans son livre *La guerre d'Espagne et ses lendemains* (Perrin 2004), Bartolomé Bennassar minimise ce Congrès de 1937, pourtant si crucial dans l'histoire du monde intellectuel, d'où l'existence de mon étude. Voilà les trois reproches :

1 – «Sur suggestion du parti communiste» ?

Aragon étant un pilier de cette histoire il serait mal placé de ne pas admettre le rôle des communistes. Mais quels communistes ? Car il y avait déjà débat sur la stratégie à suivre. Dès 1935, au Congrès de Paris, la condamnation de l'URSS en matière de liberté d'expression, a été possible de la part de divers écrivains. En juillet 1936, à Londres, en application des décisions du Congrès de Paris, Henri Barbusse, Romain Rolland, Thomas Mann, Selma Lagerloff, Maxime Gorki et Aldous Huxley ont créé l'AIEDC (Association internationale des écrivains pour la défense de la culture) et José Bergamin y a réitéré devant eux son souhait d'un nouveau Congrès en Espagne. En 1937, la diversité d'opinions était tout aussi présente (bien que différente) qu'en 1935.

2 – «il s'agissait en réalité d'obtenir la condamnation par le congrès, d'André Gide».

Là aussi il serait mal venu de ne pas considérer que cet objectif était dans la tête, en particulier des écrivains soviétiques. Mais la force et la richesse des interventions allaient bien au-delà de cette question circonstancielle.

3 – « Le congrès une demi-réussite » ? Par rapport au Congrès de Paris en 1935 surtout européen, la guerre d'Espagne va donner au Congrès de 1937 une dimension beaucoup plus mondiale.

Dans l'histoire intellectuelle existe-t-il un événement équivalent ? En juillet 1937, la guerre d'Espagne est à un tournant, un tournant dramatique pour le peuple espagnol. Les circonstances ne conduisent pas à une réflexion sur la «guerre civile», terme que je n'ai lu que sous la plume de deux écrivains, MIKHAIL KOLTSOV (URSS) et CARLOS PELLICER (Mexique), mais sur l'avenir du monde lui-même.

4 – Et ce coup de grâce : «En dépit de la pression de Bergamin, Azaña ne tomba pas dans le piège et refusa d'assister au congrès, dont il déplorait, par ailleurs qu'il coûtât une fortune comme il s'en est expliqué dans ses Mémoires.»

Les répercussions dans le monde, et les effets sur la pensée elle-même de beaucoup d'intervenants, comment les mesurer ? Or, en ce mois de juillet une révolution culturelle se produit. Ce grand débat international transforme TOUTES les questions culturelles. Voyons quelques exemples.

Amérique latine / Espagne

Pour les intellectuels d'Amérique latine, l'Espagne, pays colonisateur aux tares comme *le caudillo*, a imprégné tout le continent, même après une «indépendance» bénéficiant surtout aux maîtres locaux du pays. La lutte des Républicains de 1936 donnait la preuve qu'il existait une autre Espagne capable de lutter contre un caudillo. La défense de la culture espagnole permet de la découvrir avant 1936.

Tous les intellectuels contestataires de l'Hispano-Amérique, comme ils disaient, préféraient le lien avec la France et l'Italie, au lien avec l'Espagne malgré la communauté de langue. En 1937, ils vont se retrouver solidaires, avec les luttes républicaines mais également avec un grand nombre d'intellectuels nord-américains, les USA étant pourtant devenus le nouveau colonisateur. Pourquoi voir dans cette convergence une révolution culturelle ?

Espagne / Europe

Même en France l'histoire de l'Espagne ne suscitait de l'intérêt que chez des intellectuels marginaux. Des études ont montré comment ce pays était ridiculisé par les écrivains français du XIXe siècle et particulièrement par les écrivains plutôt à gauche. Sauf bien sûr pour évoquer les intellectuels espagnols admirateurs de la France sous le nom d'*afrancesados*. Comme s'il existait chez ces écrivains un complexe devant la «grandeur» de la culture française !

La guerre d'Espagne met le pays au cœur de l'actualité, aussi, les porteurs, presque en secret, de la fibre espagnole, se retrouvent sur le devant de la scène, et des uns aux autres communiquèrent un élan colossal, pour inciter à repenser l'histoire culturelle de ce pays qu'on découvrait presque comme une Amérique.

Notons d'ailleurs, au sujet de ce mot *découverte* que, si la découverte des Amériques s'est transformée en conquêtes (et en croisades), ça ne peut effacer l'acte premier de la découverte (l'histoire de Colombo – pourquoi franciser ce nom ? – démontre ce passage de la découverte à la conquête).

Espagne / URSS

A Paris comme à Valence, les écrivains soviétiques ont surtout défendu de manière inconditionnelle, leur pays, et peu parlé de solidarité avec l'Espagne. Peut-être parce que, l'URSS, en fournissant des armes à l'armée, apportait plus que des mots ! Sauf que cette défense inconditionnelle de l'URSS, qui les transformait en écrivains du pouvoir, faussait la responsabilité des intellectuels iconoclastes, par l'hagiographie d'un régime en place, dont tout le monde savait qu'il ne pouvait pas être sans tâche.

Espagne / USA

Bien d'autres éléments auraient pu être retenus comme la forte présence cubaine (absence du compte-rendu de *Commune*) mais je m'arrête sur le cas des USA où un important élan de solidarité est apparu y compris du côté des écrivains.

Un des cas qui a secoué l'assemblée est celui du Noir LANGSTON HUGHES dont l'intervention a été en partie en décalage avec les autres, car on y sentait mal la différence qu'il faisait entre le fascisme d'Hitler et le sort réservé aux Noirs dans son pays.

Retenons ce seul paragraphe :

« Nous sommes le peuple qui, depuis longtemps, connaît par expérience le sens du mot fascisme. Car l'attitude américaine à notre égard a toujours été celle d'une discrimination économique et sociale. Dans beaucoup d'Etats de notre pays, les Nègres ne sont admis ni à voter, ni à remplir des emplois politiques. Dans certaines régions, notre liberté de mouvement est entièrement supprimée,

surtout dans les plantations de coton du Sud. Sur toute la surface de l'Amérique, nous savons ce que c'est que d'être empêchés d'entrer dans les écoles, les théâtres, les concerts, les hôtels et les restaurants; nous, les écrivains nègres, savons ce que c'est que de ne pouvoir travailler dans les maisons d'édition ou écrire pour le cinéma. »

Avec les Noirs de Cuba et d'ailleurs pouvait-on imaginer une solidarité ? L'Amérique latine n'a pas été très tendre avec sa population noire !

Ces quatre confrontations posent à la fois la question du statut de l'intellectuel dans un système capitaliste et dans un système socialiste. En pays socialiste, l'intellectuel peut-il changer jusqu'à être la voix du pouvoir ?

Le film de Ken Loach, *Tierra y Libertad* a évoqué une part de la révolution sociale née au cœur de cette guerre, les communistes répondant : d'abord gagner la guerre et la révolution après. Le POUM répondant de son côté : par la révolution on va gagner la guerre. Je n'entre pas dans ce débat pour en rester à la révolution culturelle si peu étudiée dans ses répercussions globales. Pour preuve de ce constat : c'est par la lecture du livre ***Tinisima*** de la Mexicaine Elena Poniatowska que j'ai compris le rôle énorme du Congrès ! A y raconter la vie de Tina Modotti, le Congrès³ y est évoqué seulement en lien avec la vie de cette femme dans un chapitre qui porte comme titre : *4 juillet 1937*. Elle rappelle qu'après l'attaque

³ Pages 634-651 du livre.

de Franco, les organisateurs, Pepe Bergamin, Emilio Prados, Juan Gil Albert et sa revue *Hora de España*, Serrano Plaja, Pablo Neruda et d'autres ont insisté pour que le Congrès reste en Espagne afin d'y appuyer la République. Elle brosse d'abord le cadre général du hall de la mairie de Valence où Juan Negrín inaugure, en français, le Second Congrès de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture. Les revues espagnoles *Cruz y Raya* de José Bergamin, *Tensor* de Ramon J. Sender et *Nueva Cultura* de José Renau lui ont accordé une place importante.

À Valence, l'Union des écrivains et artistes prolétariens éditait la revue *Nueva Cultura*, et à Madrid l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires publiait *Octubre*. Héroïquement, *Nueva Cultura*, avait publié un numéro supplémentaire contre le danger fasciste et la persécution des artistes et intellectuels allemands.

Dans la mairie de Valence, l'organisation fut impeccable vu la situation. En lettres d'or s'affichaient le nom des morts : Federico Garcia Lorca, Ramon del Valle-Inclan, Ralph Fox et le général Lukacs, nom de guerre du Hongrois Mateo Zalca dont le commissaire politique était l'écrivain allemand Gustav Regler. Nicolas Guillen, en bon Cubain, tambourinait, poing fermé, sur toutes les tables qu'il trouvait.

Elena Poniatowska évoque l'ambiance :

«Beaucoup se complimentent eux-mêmes.
«Marinello a drôlement bien parlé !» «Alvarez del Vayo est remarquable !» «Pepe Bergamin est le meilleur ! » «Tu as remarqué la gaffe de

Mancisidor?» «Et Neruda, ne m'en parle pas. » César Vallejo fuit Neruda. Maria Luisa Vera court après Vallejo. Elle admire sa poésie.»

J'ai d'abord eu envie d'écrire ce livre pour comprendre pourquoi : «César Vallejo fuit Neruda». Puis j'ai découvert le Congrès tout entier et j'ai mieux compris cet autre passage du livre :

«Alexeï Tolstoï s'en prend à Trotsky depuis la tribune. «Très bien, discours formidable, approuve Tina».

— Tolstoï, lâche Spender, essaye de prendre le train en marche.

— Comment ça ? se fâche Tina.

— Le comte Tolstoï est un homme immensément prospère, immensément riche ; ses terres sont peuplées de moujiks et même s'ils le bénissent parce que c'est un bon propriétaire terrien, quoi qu'il fasse, il n'appartient pas à l'ordre nouveau.» Spender dit ouvertement ce qu'il pense ; José Bergamin est l'étoile indiscutable du Congrès.

« Bien sûr, c'est le président.

— Et en cette qualité, il a fait un de ses discours typiques : paradoxal, prudent et sincère.

— On peut être paradoxal et sincère à la fois ? demande Maria Valero.

— Comme Pepe Bergamin, oui, parce qu'il ne s'implique jamais. Il s'efface tellement qu'il en devient invisible, dit Spender.

— En plus, il est catholique.»

« Eh vous deux, regardez ce lampadaire, comme il brille, faites-moi plaisir, regardez-le bien,

demande le Cubain Félix Pita Rodriguez à Maria Zambrano et à Juan Gil Albert.»

Sous le lampadaire un groupe de jeunes compositeurs fait un petit concert : ils jouent leurs propres œuvres. Silvestre Revueltas les incite à interpréter son « Hommage à Garcia Lorca ». Il peut les diriger. Manolo Altolaguirre avait déjà failli devenir fou avec les préparatifs de Mariana Pineda au théâtre Principal, lors du premier hommage «international» au poète de Grenade. Les costumes et le décor de Victor Maria Cortezo étaient vraiment bons, mais les jeunes acteurs avaient été intimidés face à tant d'intellectuels. Finalement, ce trac les avait rendus plutôt sympathiques.»

Elena évoque ainsi le sauvetage des œuvres :

«Les congressistes parlent beaucoup de la préservation des œuvres d'art. On accuse les anarchistes et les républicains d'avoir brûlé des églises, mais d'après Maria Teresa Léon les œuvres d'art furent mises à l'abri dans des sous-sols et des caves dès les premiers jours. «On est bien placés pour le savoir Rafael et moi puisque nous avons participé à ce sauvetage.» La Junta du Trésor artistique de Madrid a catalogué avec beaucoup de soin les objets et Spender en est tout ému. Julian Zugazagoitia raconte aussi comment des paysans ont récupéré trois Grecos admirables à Illescas ; les nationalistes, par contre, bombardent tout et veulent rejeter la faute sur le peuple républicain et ses dirigeants, «des paysans

ignares». La barbarie est du côté de la République, c'est ce qu'ils répètent, du côté du peuple obscurantiste et arriéré.»

Voici un objet d'études dans les chapitres suivants :

«Les délégués de l'Union soviétique ont un seul objectif : faire condamner André Gide et son livre critique, Retour de l'URSS. Ilya Ehrenbourg le considère comme un sacrilège et il va de groupe en groupe pour obtenir des soutiens. La délégation argentine a déjà accepté de les suivre.

«Moi, répond Jef Last, vous voulez mon avis ? Il me semble qu'on est venu ici pour parler de l'Espagne, pas de la Russie, présentement c'est sans importance.

— Sans importance ?

— Écoutez-moi, il est clair que votre principal objectif en tant que délégation, c'est d'obtenir du Congrès une motion contre André Gide. Voilà un mois que vous avez dit à Rafael Alberti et à Maria Teresa Léon que vous vouliez condamner Gide. Et moi je trouve absurde que le Congrès prétende juger un livre que la plupart des participants ne connaissent pas.

— Il suffit que les Russes le connaissent et le condamnent. Quiconque renie la révolution russe en ce moment est un traître, intervient Chamson.

— La seule critique que je pourrais faire, réplique Jef Last, c'est que le livre de Gide est inopportun ; mais ça, je pourrais le lui dire en face ; Gide est mon ami et c'est un homme d'une grande honnêteté. La politique de l'URSS l'avait enthousiasmé

et maintenant elle le déçoit. Eugene Dabit et moi-même avons voyagé avec lui, nous avons vu ses réactions, nous les avons partagées. Ce qu'il a écrit, il l'a fait dans une grande douleur.

— *Et vous, vous auriez écrit cela?*

— *Non. Je peux néanmoins demander tout de suite à la délégation russe pourquoi ils n'ont pas ajouté aux noms de Mühsam et d'Ossietzky les noms de ceux qui sont persécutés en Union soviétique, Tarassov, Mandelstam, Bezimensky, Gronsky, Tretiakov.*

— *Il serait plus intelligent de condamner l'Allemagne d'Adolf Hitler et l'Italie de Benito Mussolini ; ce sont ces nations-là qui représentent le véritable danger pour la culture, souligne Arturo Serrano Plaja. Tous les délégués allemands ont manifesté leur répulsion et leur crainte face aux succès écrasants d'Hitler et du national-socialisme.*

— *Gide a été un pionnier de la croisade antifasciste, ne l'oubliez pas. Il a présidé le Premier Congrès international pour la défense de la culture en juin 1935, insiste Jef Last appuyé par Malraux.*

— *À plus forte raison, c'est un traître à la cause.» Malgré l'opinion de Jef Last, André Gide est condamné par Pepe Bergamin. Les délégués l'appuient. «Bravo, se dit Tina, des livres comme celui-là ne font qu'affaiblir les démocraties antifascistes.»»*

Autre point noté par Elena :

«Gerda Taro, correspondante de Ce soir, est là depuis le 4 juillet. Elle loge à l'Alliance des intellectuels antifascistes espagnols avec Maria Teresa Léon et Rafael Alberti, ses amis. «C'est sûr qu'aucun journaliste bourgeois ne fera un reportage sur cette rencontre, même si elle est appuyée par un grand scientifique comme Haldane», dit-elle. Alors que le Congrès en est à son cinquième jour, Gerda s'exclame tout en s'étirant : «Qu'est-ce que je fous ici alors que ce que j'aime, moi, c'est l'action ? Elle décide de partir au front. D'autres correspondants étrangers l'accompagnent :

Claud Cockburn, le communiste anglais qui écrit pour The Worker ; Egon Erwin Kisch, le Tchéco-Allemand qui est déjà très influent, peut-être le rédacteur le plus connu, et Ted Allan, le commissaire politique de Norman Bethune, amoureux de Gerda.

En la regardant, vingt-six ans, courtisée, dynamique, blagueuse, le sourire aux lèvres, Tina se revoit à Mexico, elle revoit ses prétendants, Gomez Robelo — un vrai squelette —, le docteur Matthias, Federico Marin, Pepe Quintanilla, tous à suivre ses pas, basant le sol qu'elle avait foulé. Weston, blanc de jalouse, entrouvre une porte et la surprend dans les bras de Xavier Guerrero. Pauvre petite Gerda, si près du monde et de ses vanités ! Elle trouve que Robert Capa est meilleur, comme être humain, et meilleures aussi ses photos de gens qui souffrent et qu'il a regardés avec respect.

Robert Capa et Gerda Taro photographient la guerre d'Espagne et si leur sympathie va aux républicains, ils retournent sans cesse à Paris pour parler avec leurs éditeurs de Ce soir, dirigé par Louis Aragon, de Regards, de Vu, pour leur demander de bien publier leur signature, exiger la une, et qui sait combien d'autres choses. Pour eux, tout est aventure. Ce qui les passionne, Capa et elle, c'est ce qu'ils peuvent tirer de la guerre.»

Quand j'ai découvert qu'Elena Poniatowska citait plus Regler que Machado au sujet du 4 juillet 1937, je me suis dit qu'il y avait une raison sans imaginer le travail de Regler sur le cas mexicain. Comme son nom l'indique Poniatowka qui en France a donné Poniatowki n'était pas plus Mexicaine que Regler. Des exilés plus ou moins volontaires et les exils créent des parentés.

Regler fuyant le camp de concentration (c'est le terme qu'emploie le traducteur) du Vernet en France va donc pouvoir se réfugier au Mexique. Un romancier communiste allemand passé à deux doigts de la mort (et même à un doigt) qui tombe dans cette autre culture si différente de la sienne et qui décide d'en témoigner, avouez que c'est original! Il a écrit un livre sur le Mexique. Dans quelle rubrique le caser ? L'Espagne, le Mexique, la France, l'Allemagne ? Le témoignage, l'histoire, l'enquête, l'étude ?

Il a été traduit en 1953 pour les Editions du Rocher.

L'emblématique César Vallejo

Ma passion pour ce congrès a débuté par Vallejo d'où ma volonté d'y consacrer le plus gros chapitre.

Si Vallejo racontait sa mort...

« Funeste jour d'avril 1938 que ce mardi 19. Et il ne s'agit plus de pessimisme. Hier, ils étaient 25 000 à suivre le corbillard de Jules Grandclément. Aujourd'hui, dans le noir, j'entends tout de même une voix amie, celle d'un poète français, celle de Louis Aragon. Avec Georgette, mon épouse, avec Gonzalo More ils ont pris les bonnes décisions. Ils m'ont évité de tomber entre les mains de l'officialité péruvienne.

J'ai peu connu Aragon, juste quelques rencontres au restaurant *Méditerranée* face à l'Opéra de Paris. Il avait du mal à lire *Trilce* aussi Gonzalo lui expliqua que mes péruanismes, mes métaphores, ma façon de faire des noms communs avec des noms de personnes, tout ça venait d'une autre civilisation.

Aragon était passablement étranger à mon œuvre si peu traduite, mais il avait confiance en Neruda qui ne tarissait pas d'éloges à mon endroit, éloges pas toujours à bon escient. J'ai cru d'ailleurs qu'aujourd'hui en ce funeste jour, il lirait l'ode que le Chilien a composée à ma gloire. Comme référence, il a préféré mon compatriote Mariategui et l'espagnol Bergamin.

JOSÉ CARLOS MARIATEGUI :

«César Vallejo exprime dans sa poésie le pessimisme de l'indien. Dans ce pessimisme reste toujours un fond de piété humaine, il résume

l'expérience philosophique, condense l'attitude spirituelle d'une race, d'un peuple. »

JOSÉ BERGAMIN :

«Sa poésie est un réseau de câbles acérés, un courant imaginatif, une vibration, un tremblement de la plus haute tension poétique : par lui se décharge, en étincelles ardentes et lumineuses, le sens, le sentiment d'une raison purement humaine.

«... La pureté poétique de Trilce est une pureté intégralement spirituelle : celle de l'eau de mer et non de l'eau distillée.»

Cet éloge de l'écrivain catholique n'a rien de surprenant : mon écriture est habitée par les images bibliques. Mais je laisse surtout une importante œuvre inédite, notamment un recueil de poèmes sur l'Espagne. Oui, je vous parle des profondeurs de mon cercueil, je viens de mourir à Paris, et nous sommes quelques-uns au cimetière de Montrouge à célébrer ce moment. Ils veulent publier un poème de moi, un poème de mes débuts, un poème d'où je ne suis jamais sorti. Non, ce n'est pas lui qui me donne la force de vous parler aujourd'hui mais ce sonnet témoigne sans doute de l'enfer inévitable de cette année 1938. Dans mon premier recueil de poésie, ce poème était juste après celui titré *Dieu*, précédé lui du sonnet *Amour* :

*« Dieu, je me livre à toi, parce que tu es tout amour ;
"parce que tu ne souris jamais ; parce que
ton cœur doit toujours déborder de souffrance. »*

Funeste jour d'avril 1938 que ce mardi 19. Au Pérou Arguedas est en prison pour soutien à l'Espagne. Par bonheur, un éditeur demain, offrira aux Français mes poèmes sur l'Espagne. Il s'appellera Pierre-Jean Oswald et titrera : *Espagne, éloigne de moi ce calice*. Et il s'achèvera par ces mots de Neruda :

« *Peut-être, peut-être en cet instant / transmigres-tu, / reviens-tu, à la fin / du voyage, / et seras-tu un jour / au cœur / de ta patrie, / insurgé, / vivant, / cristal du cristal, feu du feu, / rayon de pierre pourpre.* »

Funeste jour d'avril 1938 que ce mardi 19. Par bonheur, les Editions sociales internationales viennent de traduire en français un très beau livre de Jorge Icaza. Nous sommes là. Encore là. Et toujours là. Lalala dit la chanson. »

Laissons ce texte imaginaire du poète et cherchons sa trace à l'heure de son décès. Quelques lignes sur **Ce Soir**, quelques lignes sur **Regards** (les mêmes) et quelques lignes sur *Europe* évoqueront le poète.

L'Humanité l'a évoqué une fois pour présenter un hommage rendu à Federico Garcia Lorca le 21 janvier 1937 où le Péruvien est intervenu aux côtés du Chilien Neruda et aux côtés des Français Robert Desnos et Jean Cassou.

Voici Regards : 28 avril 1938

LE POETE CESAR VALLEJO EST MORT

Le grand poète péruvien César Vallejo vient de mourir à Paris, après une longue maladie. De race péruvienne indigène, il avait eu une vie dure qui n'est pas étrangère à sa mort à l'âge de 44 ans.

Poète de sa race, il avait publié sur elle de nombreux livres, parmi lesquels nous citerons : Héros noirs, Trilce. Auteur d'un livre en prose sur l'Union Soviétique, Russie 1931, il avait également écrit un livre de caractère social, Le tungstène, sur les souffrances des travailleurs indigènes dans les mines de ce métal précieux au Pérou. Membre de l'« Association des Ecrivains pour la défense de la Culture », il avait pris part, en juin dernier, aux Congrès de Madrid et de Paris de cette association. Ses derniers mots ont été pour l'Espagne républicaine.

Voici Europe, juillet 1938 : CÉSAR VALLEJO

La revue présente avant de les publier les deux témoignages déjà cités puis indique :

«César Vallejo, le poète péruvien, qui vient de mourir à Paris, était membre de l'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture.

Voici, sur sa poésie, si difficile à traduire parce qu'elle tient à la fois de la tradition européenne du XIXe siècle et du langage des indiens du Pérou, dont Vallejo descendait, le jugement du grand péruvien Carlos Mariategui, et celui de l'écrivain catholique espagnol José Bergamin.»

Vallejo laisse une importante œuvre inédite, notamment un recueil de poèmes sur l'Espagne. Depuis de longues années absent de son pays où il avait été inquiété pour son activité politique, Vallejo avait, dès les premiers jours de la rébellion militaire consacré toute son énergie à la défense de la République espagnole. Il était âgé de 49 ans.»

UN POÈME DE CÉSAR VALLEJO UNITÉ

Cette nuit ma montre halète
près de ma tempe obscurcie, comme
le barillet d'un revolver qui tourne
sous la gâchette sans trouver la balle.

La lune blanche, immobile, pleure,
et c'est un œil qui vise... Et je sens comme
estampe sa marque le grand mystère en une idée
hostile et ovoïde, en une balle vermeille.

Ah, main qui limite, qui menace
derrière toutes les portes, qui souffle
dans toutes les montres et qui cède et passe !

Sur l'araignée grise de ta structure,
une autre grande Main faite de lumière porte
une balle qui a la forme azur du cœur.

Mais revenons à Valence où César Vallejo le Péruvien portera les débats très loin parce qu'il était le seul à s'appuyer à la fois sur une connaissance précise de la situation en URSS (point qu'il partage avec Aragon), sur les recherches de Gramsci grâce à son ami Mariategui, et sur les cultures indigènes des Amériques qui lui donnaient un recul par rapport à l'histoire européenne.

La guerre d'Espagne le conforte dans ses recherches entreprises dès 1931, au moment où, chassé de France, il est en Espagne quand, par surprise, arrive la première République dans ce pays.

Surtout, il joindra la parole à ses actes en écrivant en quelques jours son œuvre poétique phare qui n'efface pas les autres travaux mais qui arrive comme un couronnement : *Espagne, écarte de moi ce calice*.
Sent-il qu'il vit ses derniers jours ?

Il avait publié son deuxième recueil, *Trilce* en 1922. Puis les nécessités de la vie vont le conduire vers le journalisme, le roman, les études sociales, et ses livres sur la Russie où il ira trois fois entre 1928 et 1931. De son vivant, aucun autre recueil de poésies ne paraîtra. Après sa mort, des poèmes seront rassemblés par sa veuve avec des discussions, quant aux dates d'écriture des poèmes, quant à leur ordonnancement. Par contre, *Espagne, écarte de moi ce calice*, était une œuvre clairement construite, ordonnée, achevée, le couronnement de sa vie.

D'autres vont écrire à propos de la guerre d'Espagne et j'ai gardé un souvenir impérissable du roman de Bernanos lu à 18 ans : *Les grands cimetières sous la lune*, au point d'avoir lu TOUT Bernanos. Comment suis-je tombé sur ce livre ? Je ne sais plus. Peut-être parce que il présentait l'église sous un angle si peu traditionnel ? La liste des écrivains du Congrès de Valence permet de retrouver, dans cette mouvance catholique critique : José Bergamin et le Hollandais, Dr. J. Brouwer. Bernanos n'est pas présent au Congrès, il n'est pas cité mais sera un pilier de cette révolution culturelle que j'évoque.

Ceci étant, Vallejo qui, pour sa part, est aussi un écrivain catholique (Bergamin va le soutenir en permanence) mais en même temps, un marxiste

affiché, poussera la réflexion jusqu'à atteindre l'universalité, un mot souvent mal apprécié.

Comment un adepte de la lutte des classes peut-il aspirer à l'universalité ? Comment un homme aussi modeste peut-il prétendre à l'universalité ? Face à la folie des Grandeurs qui n'est que vanité, la folie de l'universel n'est que solidarité. La religion dans ce qu'elle a de réel, donc loin de ce que Dr. J. Brouwer appelle la *cléricaille*, est l'expression populaire de cette folie de la solidarité que Vallejo veut pour la vie réelle et que seul l'intellectuel peut exprimer, puisque le prêtre ne le peut plus.

Mais avant d'aller plus loin, un poème de Vallejo.

XIII

Funèbres roulements de tambours pour les décombres de Durango

Père poussière qui montes d'Espagne,
que Dieu te garde, te libère et te couronne,
père poussière qui te lèves de l'âme.

Père poussière qui montes du feu,
que Dieu te garde, te chausse et un trône te donne,
père poussière qui es aux cieux.

Père poussière, arrière-petit-fils de la fumée,
que Dieu te garde et à l'infini t'élève,
père poussière, arrière-petit-fils de la fumée.

Père poussière en qui se consument les justes,
que Dieu te garde et te rende à la terre,
père poussière en qui se consument les justes.

Père poussière dont croît la gloire,
que Dieu te garde et t'arme de courage,
père poussière, terreur du néant.

Père poussière, bardé de fer,
que Dieu te garde et te donne forme d'homme,
père poussière qui marches tout enflammé.

Père poussière, sandale du paria,
que Dieu te garde et jamais ne te dénoue,
père poussière, sandale du paria.

Père poussière que dispersent les barbares,
que Dieu te garde et te ceigne de dieux,
père poussière qu'escortent les atomes.

Père poussière, suaire du peuple,
que Dieu te garde du mal pour toujours,
père poussière espagnol, notre père.

Père poussière qui vas vers le futur,
que Dieu te garde, te guide et te donne des ailes,
père poussière qui vas vers le futur.

Serge Salaün a écrit dans un article majeur en 1985 :
«César Vallejo : poète marxiste et marxiste poète» :

« L'intuition de Vallejo la plus féconde est sans doute de percevoir que la poésie offre la possibilité d'harmoniser l'art et la dialectique marxiste. C'est là un «paradoxe» qui vaut pour les périodes épiques et qui reste une exigence à tout instant :

près d'un demi-siècle après sa mort, Vallejo demeure un poète d'avant-garde.»

Depuis vingt ans un grand nombre d'études confirment ce constat. Le poète péruvien est né dans une famille très religieuse aussi bien côté paternel que côté maternel, et dans son pays cela n'a rien d'original. Gamin, il voulait être évêque mais très vite la forte injustice sociale dont, en diverses occasions, il vérifie aisément l'existence autour de lui, le pousse vers une belle formule : *dieu est malade*. Il n'est pas inexistant, il est malade.

Vallejo a été élevé dans l'amour de Dieu, dans l'amour total de Dieu, or partout autour de lui ce n'était que souffrances, drames et larmes alors il a demandé au curé pour la fête de ses quinze ans : «*Est-ce Dieu qui crée tant de misères en tout genre?*» et il a eu cette réponse d'un homme épuisé qui tout d'un coup le regardait comme un adulte : «*Dieu est malade !*». Sur le coup, totalement surpris il n'a pas osé demander : «*comment le guérir ?*»

Depuis il a compris que Dieu est comestible ! Pas à cause de l'Ostie à l'église, même si cet acte l'a conduit sur la voie de sa recherche. Dieu est comestible car manger c'est la vie, or tous on ne mange pas pareil : en quantité, en qualité, les hommes ont des aliments bien différents. Pire, des hommes ont le temps de manger et d'autres mangent sur le temps. Pour guérir dieu, il suffirait d'en finir avec la faim dans le monde, donc avec l'injustice. Dans son village, ils étaient tous dans la même galère mais, par la suite, en voyageant beaucoup, il a pu mesurer le rôle de

l'injustice sociale, et la lutte à conduire contre elle, au nom de dieu. Dieu n'est pas responsable si le pain des uns n'est pas le pain des autres. Au contraire, il est la plus grande victime de l'inégalité sociale. Oui, pense-t-il, il nous appartient de le guérir, et tout doit commencer par l'invention d'une façon de le prier pour que Dieu se libère de la prison dans laquelle les cravatés l'ont enfermé. Dieu est malade car il est le prisonnier des Puissants en tout genre qui ainsi, fermentent tout le monde dans les prisons de notre statut social, jusqu'à faire croire parfois que l'éman- cipation consiste à nier toute existence de dieu ! Or si les pauvres cessent de le manger, d'un côté il va devenir une friche, et de l'autre ils vont perdre leur âme. A en rester à la façon classique de prier, aucun de ceux à convaincre ne peuvent être convaincus !

Vallejo a une envie folle d'être logique... mais la logique envoie immanquablement dieu dans les étoiles,... là où est sa prison ! Peut-on logiquement convaincre les pauvres que Dieu est dans nos assiettes (quand on a au moins une assiette) ? Or, instinctivement, quand les pauvres font avec les tripes, des repas succulents, un acte qui casse la logique, ils célèbrent parfaitement bien le dieu réel, celui que nous avons impérativement besoin de faire redescendre sur terre !

Vallejo devra fuir son pays pour ne pas y retrouver les «délices» de la prison et s'il choisit la France plutôt que l'Espagne dont il partage la langue, il le doit au fait que l'Espagne était le pays colonisateur. Ceci étant quand la France chasse Vallejo pour des raisons politiques, c'est à Madrid qu'il se réfugie.

Bilan :

Quand les miettes alimentent les fractures, et donc... la fabrique des néfastes miettes, Vallejo universel voulait unir, pas unir pour unir, mais pour exister.

Ici l'Espagne n'est pas seulement l'Espagne mais l'universel de la lutte sociale avec ses trahisons volontaires et involontaires, et involontaires même parmi les volontaires. Tant de mise en garde ne peuvent-elles que nuire à la dite lutte ? Le futur émancipateur, émancipant et émancipé n'est pas une route pavée de bonnes intentions. Mais qui sont donc les adversaires de la dite lutte ? Les nouveaux puissants ? Son texte va au-delà de la thèse qui voudrait que le seul adversaire soit extérieur à l'Espagne elle-même. Ne pas saisir l'adversaire intérieur, intérieur même à ceux qui luttent, et pas qu'en Espagne, puisqu'il s'agit d'une figure universelle, peut causer la défaite. D'où ce poème final :

*Prends garde, Espagne, à ta propre Espagne!
Prends garde à la fauille sans le marteau,
prends garde au marteau sans la fauille!
Prends garde à la victime malgré elle,
au bourreau malgré lui
et à l'indifférent malgré lui !
Prends garde à celui qui,
avant que ne chante le coq,
pourrait te renier trois fois,
et à celui qui t'a renié, ensuite, trois fois!
Prends garde aux crânes sans leurs tibias,
et aux tibias sans leurs crânes !
Prends garde aux nouveaux puissants !*

*Prends garde à qui mange tes cadavres,
à qui dévore morts tes vivants !*

Prends garde au loyal cent pour cent !

*Prends garde au ciel en deçà de l'air
et prends garde à l'air au-delà du ciel !*

Prends garde à ceux qui t'aiment !

Prends garde à tes héros !

Prends garde à tes morts !

Prends garde à la République !

Prends garde au futur... !

Ce discours pourrait rejoindre celui des Soviétiques qui se sont faits les champions de la dénonciation de l'ennemi intérieur mais ce n'est pas du même ennemi qu'il s'agit.

A Valence, César Vallejo le Péruvien portera les débats très loin. Voici à mon avis son propos majeur même si j'ai un peu honte de l'extraire de l'ensemble que vous retrouverez en exclusivité en français dans les documents !

« Il est temps d'assumer notre rôle vaillamment, tout autant face à un gouvernement qui nous est favorable, que face à un gouvernement opposé.

J'abuse du peu de temps réduit dont nous jouissons; nous ne sommes pas venus à ce congrès pour discuter des problèmes de technique professionnelle, mais nous sommes venus avec un objet, une mission professionnelle qui consiste à nous rendre compte de la matière première que doit avoir chaque écrivain créateur, de quel contact direct nous avons avec la réalité

espagnole qui aujourd'hui plus que jamais peut produire de bons fruits.

Pour nous, écrivains révolutionnaires, l'homme cultivé est celui qui contribue au développement, individuellement et socialement, de la communauté dans une ambiance où règnent la concorde, l'harmonie et la justice pour le progrès commun et individuel.

Par conséquent, lorsque nous avons appris que le 5e régiment avait sauvé les trésors artistiques trouvés dans le palais du duc d'Albe, et cela au prix du sacrifice de quelques vies, en exposant l'existence de ces camarades, quelques compagnons intellectuels se sont demandés : «est-il possible que le concept de culture se soit édulcoré au point que l'homme doive être l'esclave de ce qui l'amène à sacrifier sa vie au service d'une sculpture, d'une peinture etc.?». Pour nous le concept de culture est tout autre ; nous croyons que les musées sont les lieux plus ou moins périssables des capacités les plus gigantesques que possède l'homme, et nous voudrions que, dans le cadre d'un rêve artistique, d'un idéal presque absurde, nous aimions dis-je, que, dans ce moment tragique du peuple espagnol, se produise le contraire. Qu'au milieu de la bataille que livrent le peuple espagnol et le monde, les musées, les personnages figurant dans les tableaux aient reçu ce souffle de vitalité qui en fera aussi des soldats pour le plus grand profit de l'humanité. Il est nécessaire d'être conscient de notre mission ici. »

Comment peut-on oser critiquer le célèbre 5^{ème} Régiment ! Pour tenir des propos surprenants ! Les œuvres artistiques ne sont pas à défendre, à sauver mais à mobiliser pour devenir des soldats de la liberté ! «*Un idéal presque absurde*» dit-il. Et pourtant son idéal ! Un idéal à la manière de Don Quichotte ? J'ai la sensation qu'à ce jour encore nous n'avons pas la réponse sauf que la défense du patrimoine est bien devenue un objectif des Puissants de ce monde !

Précisons que Vallejo n'est pas là pour surprendre comme le ferait un dandy. Il a dû passer des heures à chercher son angle d'intervention pour exprimer des réflexions qui sont aussi vieilles que ses os.



Karin Michaelis (1872-1950) romancière danoise

L'organisateur, Louis Aragon

Dans son *Oeuvre poétique complète* tome VII (1936-1937) Aragon met en scène ses poèmes. Il écrit en 1976 ses souvenirs de cette époque ancienne, sans goût pour l'autocritique mais au nom de la sincérité. De juillet à octobre 1936 il est à Moscou en même temps qu'André Gide à qui sa chère Elsa servit une fois d'interprète quand l'écrivain rencontra Dimitrov. Aragon célèbre le Thorez de l'époque, l'inventeur de la stratégie de Front populaire, que le grand Togliatti est venu spécialement de Moscou, sur ordre, pour lui demander d'en changer, stratégie qu'ensuite l'Internationale communiste reprendra à son compte ! Pages émouvantes qui ne visent pas à l'autobiographie mais à la mise en situation de ses propres écrits. De retour de Moscou qu'il quitta avec un douleur sur le cœur, l'arrestation de Primakov, il part pour Madrid et là, l'URSS étant encore favorable à la non intervention, il aura de vives discussions avec les amis espagnols.

« Je dis que rien ne permettait de croire, quelqu'un l'avait dit dans sa colère, que l'Union soviétique s'était faite la complice d'Hitler et de Mussolini... et que si je ne pouvais en persuader ceux que je considérais pourtant, - notre présence à Madrid à cette heure n'en était-elle pas le témoignage ? comme mes amis, il me fallait honnêtement leur dire que si, par exemple, le fait de devenir officiellement, et ceci contre les autres

pays d'Europe, l'allié de l'Espagne républicaine, devait avoir pour conséquence l'alliance monstrueuse de tous les pays d'Europe, à commencer par le mien, contre le pays du communisme, la Révolution d'octobre (ainsi que cela s'était déjà vu quinze ans plus tôt)... eh bien, s'il fallait choisir entre la perte de l'U.R.S.S. ou celle de l'Espagne, j'étais pour que survive ce grand pays en qui se résumait l'espoir du monde entier, l'espoir des peuples, eh bien ! je leur disais, et si douloureux que ce fût, je ne pouvais hésiter à choisir, et que périsse l'Espagne, et vous tous ! mais survive le pays de l'avenir !

Il n'est pas besoin de décrire la colère que j'avais déchaînée, et pas que des Espagnols... Il n'y avait à cette heure plus rien qui pût se dire après cet impardonnable éclat de ma part.»

Le lendemain les premières armes venant d'URSS arrivèrent à Valence et tout alla pour le mieux.

Puis, 1937, année terrible dit Aragon, année marquée par une très grave maladie d'Elsa, année marquée par le maintien de la non intervention de la France. Année cruciale, l'histoire du monde s'étant jouée sur les terres d'Espagne en faveur de Franco. Année majeure pour les intellectuels du monde mis en demeure de choisir. Année revue à la lumière de l'année 1976 qui vit le PCF se libérer un temps de la tutelle de Moscou, suscitant ainsi une créativité exceptionnelle. Aragon relisant alors le livre de Gide sur l'URSS constata que l'accent mis sur les critiques faites à la patrie du socialisme avaient eu l'effet

néfaste de faire passer les enthousiasmes de l'écrivain en faveur de la révolution pour de l'hypocrisie... visant à mieux justifier les critiques !

Quand l'aveuglement fait perdre le sens de la mesure !

1937, année de grande créativité qui est donc un écho de 1976, avec à l'époque, la création du quotidien du soir, *CE SOIR*, sous la direction d'Aragon : pas un journal de parti, du parti, un journal innovant à la demande de Thorez. Créer un journal quotidien concurrent de *L'Humanité* ! En plus de *Commune*, de *Regards*. Un exploit !

Dans l'œuvre poétique complète, Aragon raconte (page 390 du tome 7) au sujet de la relation entre R. Cappa et Gerda Taro dont «il était son ami» :

« C'est à moi [Aragon] qu'il incomba, avant que la nouvelle eût paru dans les journaux, la tâche d'apprendre cette mort [celle de Gerda Taro] à ce merveilleux garçon qui riait comme personne [Robert Cappa]. Et comme personne aussi, à ce coup, il fut frappé à en devenir méconnaissable. Je ne pouvais pas l'arrêter de pleurer. Il devait, après la guerre de 39-45, être tué en IndoChine (comme on disait encore) où il pratiquait son art dans les endroits les plus dangereux, comme si après toutes ces années, il avait encore cherché... et, en 1954, trouvé la mort. »

Les femmes étant plutôt injustement absente arrêtons-nous un moment, grâce au journal *Commune*, sur la mort de la photographe évoquée aussi par Elena Poniatowska.

EN L'HONNEUR DE GERDA TARO

Gerda Taro, reporter-photographe de Ce Soir et de Regards, tuée à Brunete est entrée de plain-pied dans la légende. A côté de Vuillemin et de Lina Odena, elle devient le symbole de la jeunesse héroïque. Et les poètes du monde entier ont trouvé pour sa tombe des mots et des fleurs qui vont à cette image de la grâce et de la vaillance qu'aura laissée son trop rapide passage sur la terre.

Elle aura été notamment liée à ce deuxième congrès des écrivains dont ce numéro de Commune rend compte et dont elle fut à la fois le photographe et le sourire. La mort devait la prendre à son lendemain. Il nous a semblé qu'ici, après les paroles des meilleurs fils de tous les peuples, une place devait être faite à cette amie disparue qui a donné toute sa jeunesse et sa vie pour que, dans le monde entier, en voyant les photographies qu'elle a prises de la guerre d'Espagne, notre cœur soit déchiré et notre poing se ferme.

Voici l'hommage à Gerda Taro de Léon Moussinac qui lui aussi était à Valence.

LES BLÉS SONT BRULÉS...

D'une tranchée à l'autre,
d'une ville à l'autre aussi,
une flamme noire a couru
et dans leur poing noué comme un cœur
les soldats de l'armée populaire
et des brigades internationales

ont serré plus fortement leurs armes.
Un volontaire qui chantait
a ajouté un couplet, petite mère,
un couplet à sa chanson,
et José Bergamin, notre ami,
en silence a prié Dieu.

Notre douleur à nous, ses camarades,
s'est répandue comme du sang;
nous n'oublierons pas sur nos joues
la trace dure de nos larmes
et dans nos yeux non plus, Gerda,
le message si clair de ta jeunesse,
de ton courage, de ton combat.

Les blés sont brûlés à Brunete
mais dans les silences du ciel
chante encore la même alouette
que nous écoutâmes ensemble
et qui, de son battement d'ailes,
—ce soir-là
fermait les yeux des morts.

A l'aube d'un jour
qui ne fut pas pour nous comme les autres
le rameau léger de ton corps
s'est effeuillé sur le front nu des hommes,
des hommes qui savent comme toi
aussi bien vivre que mourir.

Les blés sont brûlés à Brunete...
mais ton sourire est plus fort que la nuit,

Gerda, et voici que, de nouveau,
un à un,
les chemins s'éclairent,
les chemins des blés de Brunete
de ces mêmes blés puissants
nourris de soleil et de sang
où je t'ai vu marcher sous les balles
et où tu nous précèdes désormais
sous le chant de l'alouette. —
Les grands blés mûrs de la victoire
et de la paix.

LÉON MOUSSINAC.



Ecrivains à Paris

Les découvertes de Tristan Tzara



Tristan Tzara.

Quand je compare les deux interventions de Tzara aux Congrès des écrivains de 1935 et 1937 j'y découvre le maintien de mêmes préoccupations, la plus importante me paraissant être la conscience de l'évolution du monde, du tournant de l'époque.

Il écrit en 1935 :

« Nous vivons dans une époque révolutionnaire. Cela dépendra du couronnement qui se trouve au bout, lorsque la grande bataille sera livrée, si la

direction que prendra ce mouvement servira en fin de compte la classe dominante ou la classe dominée. Notre choix est fait. Devons-nous adopter une ligne intermédiaire qui finalement nous mettra hors du combat ? Non. Si notre choix est fait, il faut que nous en subissions le parti-pris. »

Et cette grande bataille a bien lieu en Espagne en 1937. D'où ce constat de Tzara :

« Nous nous trouvons de nouveau en présence de mécontents et d'insatisfaits qui appliquent les mêmes mécontentements, les mêmes insatisfactions d'une époque antérieure, à de événements qui ont dépassé depuis longtemps leurs objets. — Ils oublient que le monde est un incessant changement, un mouvement continu. C'est le propre des époques révolutionnaires que ces changements soient rapides. C'est la spontanéité de ces changements, leur brusque mouvement qui ouvrent les vannes à des raisons insoupçonnées, à des énergies latentes. La reconnaissance de ces phénomènes sociaux, devant lesquels l'écrivain ne peut rester indifférent, implique de sa part la reconnaissance d'une conscience révolutionnaire. »

Toute la question est celle du rapport entre évolution et révolution. Toute société est en mouvement mais quand y-a-t-il basculement ?

Peut-être pour des raisons pédagogiques les discours de Tzara préfèrent partir de soucis de l'écrivain que

des nécessités sociales dont on découvre seulement en cours de démonstration qu'elles conditionnent le statut de l'écrivain. C'est le deuxième élément constant de son propos.

Ce constat de 1935 :

«Ainsi, actuellement, la poésie ne peut être une fin en soi, quelque chose comme la poésie pour la poésie, mais un moyen propre au poète d'accéder à la conscience révolutionnaire.»

Ce constat deviendra la question de départ en 1937 :

«Le problème d'ordre intellectuel qui se pose aujourd'hui avec le plus d'insistance est celui de la conscience : la conscience de l'écrivain et la conscience que l'écrivain doit éveiller chez le lecteur.»

Ce double effort d'analyse, culturel et politique, ne le conduit pas cependant à mesurer la situation nouvelle de 1937 qu'il présente ainsi :

«Mais au moment où ces luttes statiques se transforment en luttes dynamiques, à ce moment révolutionnaire qui fait éclater les guerres, devant l'embrasement général de tous les éléments d'une civilisation, l'écrivain, s'il ne veut pas courir le risque de disparaître, en tant que tel, doit prendre position.»

Une phrase qu'il aurait pu l'écrire en 1935.

C'est vrai la politique de non-intervention est évoquée (et condamnée) :

«Quand il ne s'agit pas de lâcheté ou d'inconscience, nous avons affaire avec l'esprit de «non-

intervention» adapté au mode affectif du monde des idées. »,

mais nous sommes plus dans le cadre d'idées générales que face au moment espagnol de 1937. Brecht par exemple sera bouleversé par la guerre d'Espagne, tout comme Regler ou des Italiens comme les frères Rosselli.

Gustave Regler l'annonce dès 1935 :

« Nous nous sommes éveillés après une défaite. Nous pensions être les prophètes des cités et nous étions les prophètes du désert. »

Autant dire qu'en 1937 il est en Espagne les armes à la main et les mots dans sa poche.

Il existe par contre chez le Tzara de 1935 une phrase prémonitoire qui aura toute sa confirmation en 1937:

« Il existe actuellement deux attitudes extrêmes des poètes qui, aussi contraires qu'elles apparaissent, tendent à se concilier. La première voit dans le désespoir un arrêt définitif et sans issue. Elle veut se désintéresser de toute manifestation du monde extérieur. Elle construit une nouvelle tour d'ivoire et veut, au nom d'une liberté, hélas, aliénée au capitalisme, faire du poète un être sacré, craint, isolé et élevé au-dessus de la mêlée. La seconde attitude consiste, au nom de quelque gauchisme révolutionnaire, dont le caractère idéaliste-anarchisant est évident, à critiquer dans les moindres détails l'action sociale et à retrouver par un chemin détourné les ennemis de la révolution. »

La parole de Staline avec Mikhail Koltsov (M.K.)

D'avril à mai 1937, le correspondant de guerre en Espagne, M.K. revient à Moscou pour y rencontrer Staline (le 15 avril) afin de savoir comment organiser le Congrès des écrivains. Il est la voix de maître du Kremlin, et son rôle en Espagne, depuis le 9 août 1936, où il couvre les événements pour *La Pravda*, est plus que celui d'un journaliste. On lui doit par exemple l'installation de commissaires politiques dans l'armée, sur le modèle de l'armée rouge à laquelle il a consacré un ouvrage.

Ses interventions sur le plan militaire lui vaudront, à partir de 1937, la haine du Français André Marty qui, dans un rapport à Staline, dénoncera ses méthodes et ses liens supposés avec les Trotskistes, liens qui seraient encore plus fort chez sa femme d'alors, Maria Osten, dénoncée elle, comme agent des services secrets du contre-espionnage allemand.

Il sera considéré comme un des piliers du Congrès des écrivains que l'Italienne Giuliana Benvenuti classe parmi les événements les plus considérables de la guerre.

Il reviendra à Moscou en novembre 1937 pour présenter à Staline le bilan du Congrès des écrivains et il obtiendra le titre de membre de la direction de *La Pravda*, de membre de l'Académie des Sciences de l'URSS, de député au Soviet Suprême, et l'insigne de l'ordre du Drapeau Rouge.

Plusieurs personnes engagées dans les batailles de la guerre d'Espagne célébreront MK, comme Malraux et Hemingway qui en fera un personnage de *Pour qui sonne le glas* (Karkov).

Dans sa lutte contre les Trotskistes il publie en 1937 à Barcelone «*Preuves de la trahison trotskiste*», dont le contenu sera utilisé dans toute la presse communistes internationale, mais peu après, dans le bilan de la guerre, *Le journal de guerre*, il est moins sévère. L'histoire de cet homme du régime soviétique va brusquement s'arrêter en 1938.

Le 1^{er} Juin 1991 le journal Večernjaja Moskva annonce, grâce à l'ouverture des Archives de la Lubianka, que M.K, qui avait été arrêté le 12 décembre 1938 au moment de sa plus grande gloire, a été condamné à mort le 1 février 1940 et fusillé le lendemain.

D'autres pensent qu'il n'a pas été fusillé mais qu'il est mort dans les camps en 1942.

Réhabilité en décembre 1954 mais sans explication sur sa disparition.

Cette arrestation se produit à un moment où les dirigeants de l'URSS craignent une attaque de l'Allemagne et tentent en conséquence de s'entendre avec elle. Ils lancent donc une chasse aux sorcières par peur d'une Cinquième colonne et en même temps se méfient des réactions de toutes les personnes engagées contre Hitler en Espagne. Il est phénoménal de confronter son texte totalement prosoviétique de 1937, et son arrestation, moins de vingt mois après ! Certains pensent qu'il lui a été reproché son incapacité à empêcher les critiques faites à l'URSS en 1935 comme en 1937.

La mutation de Brecht

En 1935, le discours culturel de Brecht reste classique. Il précise seulement que l'indignation ne suffit pas : il faut «*arrêter le bras des bourreaux*». Or arrêter le bras des bourreaux suppose quelques prises de conscience: la première nous rappelle que l'indignation s'épuise avec l'habitude ! Les invocations aux notions impérissables de liberté, dignité, justice ne peuvent suffire. Sa phrase clef me paraît être la suivante :

« *Lui fait-on reproche d'être sauvage, le fascisme répond par un éloge fanatique de la sauvagerie.*»

Dans tous les domaines les reproches faits au fascisme font le jeu du fascisme. Vous voulez plus d'éducation et le fascisme répond : «*oui plus d'éducation fasciste.*»

Puis j'ajoute la phrase suivante :

« *Ne nous exposons pas au reproche d'appeler, nous aussi les hommes à des performances surhumaines...* »

Cette phrase hors du contexte peut paraître étrange (le texte entier est dans les documents) mais elle me semble fondamentale. Les démocrates demandent toujours aux hommes mille choses et ce faisant ils portent tord à la démocratie. Car enfin l'essentiel est là sous nos yeux : « *Nos rapports de propriété sont la racine de tous nos maux.* »

En 1937, pour Brecht, la guerre d'Espagne éclaire pour les populations qui ne l'auraient pas compris, la

nature internationale du fascisme, ses méthodes et ses ambitions. Une action fasciste qui conduit à la destruction de la culture car pour lui la « *culture est inséparable de la productivité culturelle d'un peuple* ». La culture est le produit de la puissance matérielle. Ce point deviendra un des axes de la réflexion sur le sens de la culture.

Il implique l'engagement. Impossible de se tenir à l'écart des événements quand un pays perd ses moyens d'existence. « *L'horreur de la violence doit devenir violence elle-même.* » Cette simple phrase est un renversement de perspective par rapport au pacifisme classique. Et nous retrouverons la question avec André Chamson.

Le contradictoire Jean Cassou

Au cours de cette étude je suis tombé amoureux de Jean Cassou que je ne connaissais pas. Je le savais seulement fondateur de l’Institut d’Estudis Occitans en 1945, sans pour autant n’avoir jamais rien lu de lui.

Jean Cassou a toujours eu un pied en France et un autre en Espagne. A une époque où l’Espagne était oubliée en France il ne pouvait se détacher de cette «mère» fondamentale, et parmi les intellectuels il fait figure d’anomalie.

D’où ce constat qui à lui seul mériterait un livre :

«Voilà des années que je suis, que j’accompagne l’Espagne, que je me nourris de ce que son génie a de plus spécial et que j’essaie de le faire entendre à mes compatriotes français. Ce n’était pas toujours une tâche facile.»

En 1935 Jean Cassou a construit son intervention au Congrès des écrivains sur le thème « tradition et invention ». Il rejoint pour une part André Chamson car comme lui il veut déplacer les fausses oppositions (guerre/paix; nation/internation) vers plus de dialectique, plus d’analyses du réel. Bref l’invention n’est pas le contraire de la tradition. Et là il rejoint Vallejo.

«Il ne nous paraît pas possible que l’on conçoive, que l’on pense, que l’on sente la tradition culturelle autrement que comme un acte vital où nous nous trouvons à notre tour engagés.»

Il indique en conclusion :

«Notre art ne se met pas au service de la révolution et ce n'est pas la révolution qui nous dicte les obligations de notre art. Mais, c'est notre art tout entier, sous son aspect le plus vivace, c'est notre conception vivante de la culture et de la tradition qui nous entraînent vers la révolution. Lorsque nous considérons la culture dont nous sommes les messagers et les continuateurs, et non pas les froids dépositaires, nous entendons en elle l'ordre irréfutable d'aller plus loin, de dépasser les fixations où les puissants du jour veulent nous suspendre, de collaborer à une nouvelle figure de l'homme.»

La question fondamentale n'est donc pas la protection des œuvres mais la récupération de l'invention qu'elles représentent pour inventer aujourd'hui !

En 1937 il ne pourra qu'envoyer un message au Congrès car, la maladie l'empêchant de se déplacer. Ce message sera la continuation de son travail à la revue *Europe* où il célèbre dès 1936, Antonio Machado : «parler de lui, c'est parler en même temps de l'Espagne éternelle et de l'Espagne actuelle, celle qu'il faut sauver et celle qui lutte pour se sauver.» (voir le texte entier dans les documents)

Cassou va établir un parallèle entre les chefs d'œuvre de l'art espagnol et l'engagement du peuple dans la guerre :

« Cette accession du peuple espagnol à l'éminente dignité de premier peuple révolutionnaire et de champion de la cause humaine s'est faite au milieu de douleurs et de drames que nous ne pouvons considérer sans que notre cœur se déchire d'horreur, d'admiration, d'amour. Le peuple espagnol en assume en ce moment la grande charge. Il est le peuple Christ. Et il me semble que cette fois, tous, nous devons comprendre enfin jusqu'au bout, la précieuse et très extraordinaire splendeur des œuvres de son génie ; il nous suffit pour cela de regarder les excès de foi, d'héroïsme et de souffrance auxquels peut être livré le peuple d'Espagne.»

Comme tant d'autres Jean Cassou est, au moment de la guerre d'Espagne, engagé aux côtés des communistes mais très vite après la guerre ce sera la rupture. Ce congrès de 1937 constitue donc un dernier grand moment unitaire des divers courants de la révolution. Même si l'élan de 1945 maintiendra un temps cette unité, elle va vite se briser avec le cas Yougoslave, le cas Hongrois etc. Ce qui renforce les mérites de l'heure qui contenaient en germe cette invention nouvelle qu'appelait de ses vœux et de ses actes Jean Cassou. Un livre bilan de son action à la direction *d'Europe* serait d'une grande utilité.

Le pacifiste André Chamson

En 1935, avec Henri Barbusse, André Chamson est intervenu sur le thème du nationalisme. Son titre est important : *Le nationalisme contre les réalités nationales*. Il fait penser au livre qu'Henri Lefebvre va publier au même moment : *Le nationalisme contre les nations*.

« Pour rester sur notre plan, je dirai donc : celui qui lutte pour la culture doit s'opposer nécessairement aujourd'hui au nationalisme. Mais il ne suffit pas de s'opposer, mais il ne suffit pas de dire non et de rejeter en bloc tout ce qui nous menace. Il faut comprendre aussi les ressorts de l'adversaire et les raisons de ses forces secrètes. S'il porte un mensonge en lui, s'il repose sur une alliance usurpée, c'est par cela qu'il faut l'abattre. »

André Chamson, faisant référence à ses chères Cévennes va expliquer qu'il ne faut pas laisser les réalités nationales entre les mains des nationalistes. En 1937, il va traiter de la même façon la question du pacifisme.

« Je reviens à ma première conclusion. Je pense en pacifiste, en homme qui hait la guerre (ce que j'avais écrit jusqu'ici pouvait donner à entendre que j'étais un homme qui haïssait la guerre). J'étais, au moment de la grande guerre trop jeune pour l'avoir faite, mais maintenant que j'ai vu «la guerre» je la hais encore plus fortement.

Je voudrais m'adresser à nos camarades pacifistes, leur dire que dans ce débat élevé à l'heure actuelle, dans ce débat soulevé par la présence de la catastrophe sur nos têtes à tous, si nous abandonnons l'Espagne, c'est donner l'autorisation à la guerre de venir chez nous. Il ne faut pas que notre pacifisme paralyse nos résolutions.

Je pense que, depuis un an, nous jouons un jeu absurde au sujet de l'Espagne, comme si c'était nécessaire de faire la preuve devant le fascisme que nous sommes pacifistes et que nous ne cherchons aucune raison de conflit. Il semble que nous n'ayons pas la conscience tranquille et que nous voulions donner aux Etats totalitaires la preuve que nous ne cherchons pas la guerre. Il n'y a pourtant pas de raison de penser que Hitler et Mussolini pensent que la France veuille la guerre, et ils savent, eux, vers quel but ils marchent !»

La guerre d'Espagne oblige à revoir les cadres de pensée les plus forts, les plus larges. Le pacifisme oui mais... par la guerre ! Comment ne ferait-on pas la guerre totale au fascisme ? Ce qui renvoie à une phrase historique de la Révolution française : «Pas de liberté pour les ennemis de la liberté». Une attitude qui complique les prises de position car il est plus facile de se dire opposé à toutes les guerres que de chercher à distinguer les bonnes des mauvaises. Comme il est plus facile de s'opposer au sentiment national en général plutôt que de chercher dans chaque nation ce qu'elle porte d'émancipateur !

Je renvoie au texte complet de Chamson qui démontre les difficultés en terme de vocabulaire, pour défendre le point de vue qu'il propose. Quel nom donner aux défenseurs des nations qui s'opposent aux nationalistes ?

Dans les deux cas (la défense de la paix et de la nation) il faut réviser des positions prises suite à la boucherie de 1914-1918, et qui semblaient éternelles. Une révision douloureuse car en fait les positions prises alors «*ont détourné l'esprit de l'analyse attentive des éléments qui donnent sa force au nationalisme.*»

Si d'un côté la guerre de 14-18 a donné naissance à l'URSS, de l'autre, plus indirectement, elle a donné naissance au fascisme. Et il n'y a de dénonciation possible du fascisme que par une remise en cause des leçons issues du pacifisme de 1918 !

Le Congrès de Valence sonne l'heure des comptes qu'il n'est plus possible de reporter.

Conclusion

Sous le feu des bombes, ils ont été des centaines à penser le nouvel ordre international c'est-à-dire les rapports à trois : socialisme/fascisme/capitalisme. Des centaines à mesurer que l'Espagne était le sismographe mondial de l'état du magma terrestre. Contre tous les esprits étroits, soucieux d'enfermer la guerre en cours dans les épiphénomènes, ils ont construit, dans la diversité, une pensée du futur antifasciste. En commençant par cette prise de conscience : le fascisme change radicalement la façon de penser le communisme en prenant ce terme dans le sens le plus large.

Le pacifisme

La guerre fasciste ne peut se combattre que par la guerre qui n'est plus l'abstraction classique que l'on dénonce au nom de la paix, mais le seul instrument capable de sauver l'humanité.

Face aux classiques esprits guerriers (ah ! une bonne guerre leur ferait du bien !), le pacifisme avait voulu, dans la lignée de Jaurès, en appeler aux droits à la vie, contre les politiques de mort.

Face au fascisme, le pacifisme ne peut pas suffire.

Et cette révolution stratégique ne pouvait qu'en entraîner bien d'autres.

La religion

Marx avait su distinguer les deux aspects de la religion, la cléricaille comme opium, et la foi populaire comme consolation. Mais par la suite, le

peuple avait été oublié au profit des néfastes clergés en tout genre. L'URSS s'était distinguée par sa croisade anti religieuse. Et le cas espagnol avec une église toujours très puissante, va relancer le débat, non sous l'angle religieux mais bien sous l'angle culturel.

La nation

A commencer par l'Espagne, l'Espagne comme nouvelle nation forgée dans le sang. La victoire de Franco va mettre cette Espagne entre parenthèse (et surtout en prison) mais la question nationale en deviendra d'autant plus cruciale.

Des militants venus du monde entier vont faire vivre l'internationalisme en se battant pour l'Espagne républicaine et non pour une abstraction universelle. Un pays où l'affrontement entre le nationalisme et la défense de la nation des républicains, confirme la thèse d'Henri Lefebvre : le nationalisme contre les nations.

La liberté

Toute lutte contre le fascisme met au premier plan le droit à la liberté. Mais qu'est-ce que la liberté ? C'est là que le débat devient crucial avec l'expérience soviétique où la liberté est mise entre parenthèse au moment de la victoire sociale. Mais le fascisme tend à dire la même chose même si la dite victoire sociale n'est pas de même nature.

La liberté en pays capitaliste est-ce seulement une illusion ? Je ne peux que renvoyer au très beau texte de Tzara en 1937.

La culture

Passer de la défense de la culture, à l'offensive culturelle, en avançant une nouvelle culture. Oui, c'est ce qui s'est produit même si la suite des événements va masquer pour un temps ce que l'année 1945 mettra en avant.

La place des Noirs

La question n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Il suffit d'étudier l'abolition de l'esclavage suivant les pays d'Amérique latine. On peut même observer que si en 1937 l'Amérique latine est plus présente qu'en 1935, dans les deux cas l'Afrique est totalement absente.

Je survole quelques points qui tous ont un lien entre culture et société, culture et révolution, culture et émancipation.

La liste des documents qui complètent ce survol peut aider chacun à parfaire sa réflexion.

J'ai juste un regret, l'absence de Paul Nizan dont j'aurais aimé avoir l'intervention de 1937 pour la comparer avec 1935 car Paul Nizan a été marqué par l'Espagne d'où il a ramené le corps de Gerda Taro et on peut imaginer que c'est en pensant à l'Espagne qu'il n'a pas digéré le pacte germano-soviétique, ce qui l'a conduit à démissionner du PCF, un parti qui aussitôt l'a traité de tous les noms. Il est mort peu après dans les luttes autour de Dunkerque.

DEUXIEME CONGRES INTERNATIONAL DES ECRIVAINS POUR LA DEFENSE DE LA CULTURE

4-17 juillet 1937

(Extraits des principaux discours n° spécial
Commune septembre 1937)

LA SIGNIFICATION DU IIe CONGRES DES ÉCRIVAINS

L'importance de ce congrès réside tout d'abord dans le fait que pour la première fois, un grand congrès qui réunissait les écrivains délégués, par vingt-huit pays, s'est tenu non seulement dans un pays en guerre, mais dans la capitale assiégée de ce pays, au cœur même de la lutte antifasciste. Le fait même que des hommes comme Andersen, Nexö, ou Julien Benda sont venus témoigner à Madrid dans le procès que poursuit le peuple espagnol les armes à la main, l'apparition, et à ce congrès, des chefs de la République en armes, le président Negrín ou Alvarez del Vayo, des combattants eux-mêmes qui venaient de s'emparer de Brunete, et des écrivains comme Ludwig Renn ou André Malraux qui ont pris part à la lutte militaire, ce sont là autant de signes du fait que l'écrivain soviétique Michael Koltsov a résumé dans une formule saisissante, en disant que la culture a cessé de se défendre, elle est passée à l'offensive⁴.

Mais la composition et le contenu de ce congrès imposent encore d'autres réflexions. Tout d'abord le congrès en se tenant en Espagne dans les conditions de la guerre aura été l'éclatante affirmation de la grandeur et de la vitalité de la culture espagnole et de sa vivante avant-garde

⁴ Note JPD : Dans de tels textes il est bon de saluer dès le début le responsable soviétique.

l'Allianza de los Intellectuales Antifascistas, avec à leur tête les grandes personnalités d'Antonio Machado, de José Bergamin et de Rafael Alberti. Les écrivains espagnols ont démontré à la face du monde que le mot d'ordre de défense de la culture n'était pas une vaine abstraction, et, sauveurs des merveilles de l'art espagnol, combattant contre la rébellion et la guerre étrangère, ils ont fait naître les prémisses de la nouvelle Espagne dans leur poésie héritière des anciens *Romanceros*, dans leur prose ensanglantée par les désastres de la guerre mais où rayonne l'éternelle noblesse du peuple espagnol.

Avec pour élément central, cette vaillante phalange et la grande lueur de la liberté en danger, le congrès devait être un aimant puissant pour les forces encore désunies dans le monde, et principalement dans les pays de langue espagnole qui n'avaient point été représentées au congrès de Paris en 1935.

De là, les importantes délégations de l'Amérique latine, qui, comme devait le dire Pablo Neruda, grand poète chilien, constituèrent un congrès dans le congrès. L'importance de ce contact sans précédent qui détruit un monde de préjugés entre Espagnols et Sud-Américains ne saurait échapper. Il est le prélude aussi d'une découverte nouvelle de cette littérature d'un continent immense, aussi inconnue de l'Europe contemporaine que celle des anciens Incas.

On n'a pas été sans noter également dans une certaine presse, l'importance de la représentation à ce congrès, et notamment aux séances de Paris, des écrivains de couleur. Ce qui est raison de dédain et d'injures de la part de ceux qui ne trouvent bon l'appel aux Marocains ou Sénégalais, que pour tirer sur des Espagnols ou des Français. Cette présence peut être considérée par les esprits éclairés comme l'un des grands succès du deu-

xième congrès. Que René Maran, prix Goncourt, se soit retrouvé là avec des hommes comme Langston Hughes, l'un des meilleurs poètes des Etats Unis, l'extraordinaire poète cubain Nicolas Guillen, le jeune écrivain de langue française, Jacques Roumain, à peine sorti des prisons de Haïti, le poète guyanaise Damas, ce sont là les symptômes de la libération progressive à travers les pays les plus divers de masses énormes d'hommes que les tenants du racisme voudraient maintenir en esclavage, et la manifestation de leurs triomphes intellectuels qui sont une part de la lutte antifasciste.

Disons aussi qu'à la même tribune où siégeait à Paris René Maran, on vit un Marocain et un Algérien apportant le salut du grand savant musulman Abdel Hamid Ben Baddis, et que c'est là aussi une anticipation des liens nouveaux qui s'établissent, au-dessus des rapports de métropole à colonies, entre La France de l'esprit et les intellectuels des pays d'Afrique, reconnaissant leur cause commune dans la défense de la culture et de la liberté.

Il ne faut pas oublier la présence à ce congrès des représentants des peuples actuellement opprimés par le fascisme. On peut dire que toute la littérature allemande était représentée à ce congrès d'Heinrich Mann à Gustav Regler, blessé en Espagne. Le fait que Thomas Mann et Léon Feuchtwanger sont entrés dans les organes dirigeants de l'Association souligne encore ce fait. L'Italie aussi vient renforcer ce rassemblement des écrivains les plus significatifs du monde entier avec Guglielmo Ferrero et le comte Sforza.

Les écrivains de langue anglaise d'Hemingway à William Forster, de Rosamund Lehman à Fanny Hurst qui assistaient aux séances parisiennes donnent à cette association une importance et un poids avec lesquels il faudra compter.

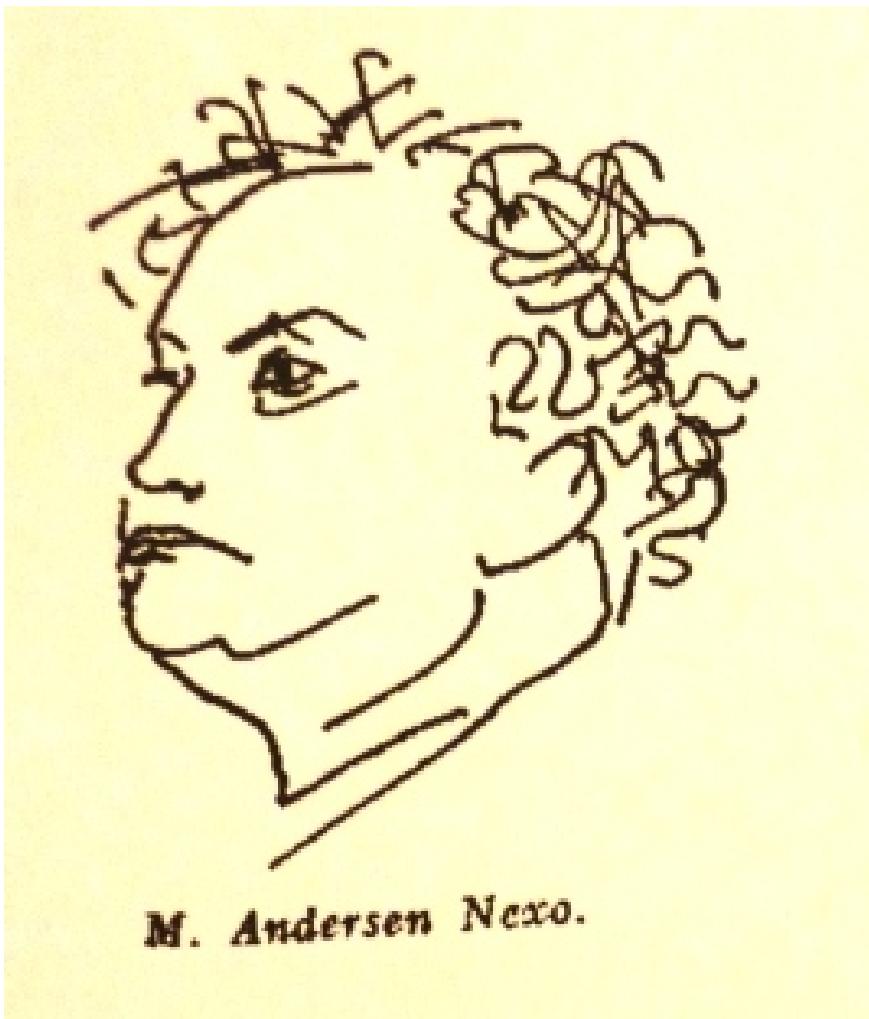
Nous ne reproduisons ici qu'une partie des discours prononcés, dans le but de donner un tableau aussi général que possible du congrès et des forces groupées par l'Association internationale des écrivains. *Commune* a publié dans son numéro précédent le discours d'Aragon, la résolution terminale du congrès. On trouvera dans *Europe* de ce mois le discours de conclusion prononcé à Paris par J.-R. Bloch. *Ce Soir* a publié dans son numéro du 13 juillet l'intervention de José Bergamin relative aux écrits antisoviétiques d'André Gide, que nous ne reproduisons pas ici, mais dont il convient de souligner la haute signification : ce geste du grand écrivain catholique espagnol a marqué l'unité du front de la culture, indivisible comme la paix.

Sa section soviétique avec Alexis Tolstoï, Alexandre Fadéev, Michel Koltsov, Stavski, Ilya Ehrenbourg ne pouvait ne pas être à l'honneur à Madrid, capitale de la solidarité internationale.

Il faut particulièrement se féliciter du resserrement des liens entre les écrivains français qui suit les journées de Paris de ce congrès, où l'émouvant rapport d'André Chamson a été écouté par tous les écrivains de notre pays, comme un examen de conscience de l'intelligence française. A l'heure actuelle, quand une rare poignée d'écrivains a choisi la route du fascisme et de ses gangsters doriotistes ou laroquards, tout ce qui représente dignement le pays de Descartes, de Molière, de Voltaire, de Diderot, de Hugo et de Zola, peut trouver autour de la haute figure de Romain Rolland dans l'Association des écrivains pour la défense de la culture, le centre de ralliement des traditions et de l'invention françaises, le bastion de la culture et de la liberté.

(*Dans son œuvre poétique Aragon indique qu'il est l'auteur de ce texte*)

VALENCE
ANDERSEN NEXO⁵
(Danemark)



M. Andersen Nexø.

⁵ Répondant à M. Juan Negrín, président du Conseil de la République espagnole

Il y a quelques années, quand j'étais encore un jeune garçon pauvre qui cheminait par l'Europe, je vins pour la première fois en Espagne. Je pus déjà constater dans votre pays une solidarité comme il n'en existe pas ailleurs entre les pauvres déshérités.

Nous voulons vous dire aujourd'hui que nous ne sommes pas venus en touristes avides du spectacle de vos souffrances, nous sommes venus ici comme représentants des défenseurs de la culture universelle pour être à vos côtés et pour vous appuyer dans votre lutte.

Il y a un mot allemand «alltag» qui veut dire : la vie quotidienne. Gorki et Koltzov l'ont défini de la façon suivante : c'est l'espérance de l'humanité d'avoir un jour définitif de bonheur, c'est pour cela que l'on lutte ici, Jamais on n'a lu cette manière pour «le jour de tous les jours».

Les ennemis du «alltag» savent que c'est la lutte ultime. Le peuple espagnol en est l'expression fidèle, mais il n'est pas seul.

Nous qui vous exprimons, aujourd'hui notre solidarité, nous sommes derrière vous. Nous ne combattons pas directement avec vous, mais nous vous disons que des milliers d'êtres hors de vos frontières sont avec vous, et nous sommes leur porte-parole. Dans le vieux monde on nomme crise ce qui arrive aujourd'hui. Nous disons que nous vivons un changement d'époque; il est possible que nous parvenions, à créer aujourd'hui, un bel avenir pour tous ; c'est le meilleur moment. Jamais il n'y a eu pour l'humanité un moment semblable à celui-ci.

Il y a un conte dans mon pays qui parle de Jean le Fort. C'est un homme qui travaille, travaille sans cesse pour un gnome, Mais un jour il se rend compte que le gnome s'enrichit de son travail sans que lui-même reçoive la moindre compensation, et il tue le gnome. C'est la même chose qui se passe aujourd'hui pour l'humanité. Seuls,

mangent les maîtres de Jean le Fort tandis que lui travaille. C'est pour cela que vous luttez et que nous sommes venus en Espagne pour être à vos côtés.

Lorsque, autrefois, je vins en Espagne, j'arrivai en cours de route dans un village de la Manche. C'était un village pauvre et comme en d'autres lieux, je dis à l'aubergiste :

— J'ai besoin d'une chambre, mais je n'ai pas d'argent pour la payer. Que faire ? Qu'est-ce que tu peux m'offrir ? Et il me répondit :

— Ne t'inquiète pas pour l'argent. Comme homme je puis t'offrir tout ce que tu m'apportes.

Et ces mots m'ont appris bien des choses.

Nous voulons que les masses reçoivent ce que nous apportons. C'est pour cela qu'on lutte. C'est pour ça que nous sommes ici et que nous saluons, avec tout notre cœur, l'héroïque peuple espagnol.



Bergamin

JOSÉ BERGAMIN
(Espagne)



José Bergamín.

Parmi les questions figurant à l'ordre du jour du Congrès, il en est une qui me conviendrait peut-être tout particulièrement : il s'agit des «problèmes de la culture espagnole».

Je commencerai par confesser que je ne sais pas bien ce que l'on a voulu dire par là. Je ne sais en effet, si une culture peut poser des problèmes, et je ne m'y entends guère en fait de problèmes culturels. La question me semble-t-il est mal posée, car il s'agit précisément d'une question. Et une question, ce n'est pas la même chose qu'un problème. Etre ou ne pas être n'est pas un problème pour Hamlet. C'est une question. Et c'est une question vitale. Une véritable question palpitante. Ce que l'on appelle les problèmes de la culture, ne sont pas des problèmes, mais bien des questions. Des questions palpitantes. Des questions vivantes, et par conséquent mortelles.

Quand un homme fait de son être une question, comme le voulait saint Augustin, c'est qu'il s'approfondit à l'intérieur de lui-même jusqu'à ce qu'il parvienne, même douloureusement, à une conscience joyeuse d'elle-même. La question vive et palpitante de notre culture, c'est cette volonté douloureuse et allègre de se sentir être, ou ne pas être, cette volonté d'arriver à la conscience véritable de l'être. Et cette conscience se fait plus vive, plus claire et plus précise, quand, à l'appréhension de son existence s'oppose, comme un sombre cercle de mort, la négation de cette existence.

Jamais un peuple n'a plus clairement conscience de son être, de ce qu'il est, de ce qu'il pense et de qu'il veut que lorsqu'il veut s'arracher ce même être. Nous dirions, alors, qu'un peuple s'humanise de cette façon tragique. Car l'homme dans son propre être se trouve définitivement seul devant soi-même. Et telle est sa question, sa question palpitante ; d'être ou de ne pas être devant la mort, d'être ou non, plus puissant, plus fort que la mort.

Un homme seul, et un peuple seul, ne sont pas un problème. Ce sont des questions, vivantes et mortelles. A tout le plus, si nous voulons à toute force en faire des

problèmes, ce sont ces problèmes mis en question. Toute problématique de la culture devra se résoudre en question, de cette manière préalable, si elle veut vraiment se vivifier. Les problèmes de la culture espagnole nous mettent aujourd'hui en question de cette manière. En question vive et palpitante.

Il y a, en effet, pour nous, avant tout, entre question et problème, la même différence qu'entre solitude et isolement. Un problème est une façon isolée de poser des questions. Une question, c'est tout le contraire c'est la manière de le résoudre totalement. L'homme est, en soi-même, question, quand il donne à tous ses problèmes la forme de la question humaine, d'être ou ne pas être.

Mais il ne faut pas oublier que Hamlet n'est pas le symbole de l'intelligence mais sa caricature, la caricature tragique de l'intellectuel. Il pose la question sous forme de problème, c'est-à-dire en l'isolant, en la séparant de soi-même. C'est pourquoi il demeure indécis, vacillant. Et comme c'est un intellectuel pur, il contredit la vertu même de l'intelligence qu'il incarne qui est la vertu ou faculté de décider et non d'hésiter. Il y a tout un intellectualisme hamlétique qui s'alimente, de lui-même, dans une obstination vacillante et indécise à «problématiser».

Ce qui l'isole, le sépare. L'intellectuel ainsi isolé se croit indépendant, comme la tortue. Et il se sent heureux dans son propre reflet visqueux, protégé de tous par la pesanteur personnelle et pénible de sa carapace. La carapace de la personnalité intellectuelle est semblable à celle de la tortue c'est le masque de la peur. Mais de la peur de la vie et non de la peur de la mort. La couardise n'est pas crainte de la mort, mais de la vie. Et cet intellectuel blindé, fermé à toute preuve de communion, de communication humaine, vit, se pourrit en soi-même et par soi-même : il s'enferme, tel un pharaon de l'antique

Egypte, dans cet inconscient et obstiné suicide, il se pourrit se momifie dans sa vie, emmuré dans sa propre tombe.

Ce hamlétisme a été le pire mal de notre siècle, celui du personnalisme intellectuel. Ce n'est pas toujours un personnalisme dramatique. L'intellectuel cultive sa carapace, son masque de mort. Il travaille avec un soin obstiné à l'ornementation de sa tombe, mais la personnalité dramatique de l'homme, telle que la pensa Nietzsche, telle que la sentit Sainte Thérèse d'Avila, n'est pas sur ce masque grotesque. Car elle est sur les visages. Le meilleur masque c'est le visage. Le masque du sang.

Parfois, j'ai pensé que notre conscience personnelle n'est que le masque d'une autre conscience humaine plus profonde. Et que l'homme n'est vraiment homme qu'en tant qu'il la scrute, qu'il s'intègre, ou se réintègre en elle.

La conscience humaine est cette mystérieuse communion de l'homme, par son sang, avec le peuple. Quand nous disons, nous, écrivains, que nous voulons être peuple, comme le disait La Bruyère, nous exprimons simplement le désir le plus profond de notre conscience, et sa vérification pleinement humaine, et j'ajouterais : divine. Parce qu'alors notre volonté s'ajoute à une autre, totalisatrice. Je ne sais si je veux être peuple ni si je le peux, mais je peux le vouloir, puisque je le suis déjà. Et cet être ou n'être pas populaire fut et continue d'être la question palpitante de toute la culture espagnole.

C'est pour cela que je vous disais, entre parenthèses, que je ne puis, ou que je ne veux pas comprendre les intellectuels espagnols plus ou moins hamlétisés qui s'éloignent, s'écartent, se séparent du peuple espagnol, quand pour ce peuple tout est mis en question, puisqu'on a mis en question sa vie elle-même, son propre être, sa propre existence. Ces phénomènes, ou phénoménaux intellectuels, qui se caractérisent ainsi et se caricaturent pour

être ainsi, sont d'abord, en tant qu'Espagnols neutres, des traîtres dérisoires, et ensuite, en tant qu'intellectuels, ce sont de pâles effigies de géants, et de grotesques obstinés. Ils n'ont pas de solitude vivante, mais un isolement mortel. Ce n'est pas notre quichottesque solitude populaire espagnole, c'est l'hamlétique et robinsonesque isolement anglais, si ce n'est italien ou allemand. C'est simplement : passer à l'ennemi.

Car, pour l'écrivain considéré comme tel, une préoccupation l'emporte sur toutes les autres : celle de la «communication» ou de la communion humaine. C'est dans cette communion que l'existence même de l'écrivain plonge ses racines. Par elle son œuvre a sa raison d'être profonde et son sens vivant. Cette communion humaine, cette communication véritable, se fait avec le temps et par le temps, avec la parole.

«La parole de l'homme, dit le prophète, est comme la fleur de l'herbe.» Le peuple espagnol les nomme fleurs véridiques. Leur vie dépend d'un souffle. La fragilité de notre parole humaine est incontestable. Elle se perd en un souffle, comme l'haleine de notre vie. Et cette raison si légère, ce léger sens de notre être doit être comme l'âme de notre communication humaine, ainsi que l'écrivait Cervantès, «avec un pied sur les lèvres et l'autre sur les dents». Ce langage humain, par lequel arrivent dans le temps nos paroles comme les minuscules fleurs de l'herbe, c'est ce qui constitue pour nous, écrivains, la matière vivante de notre engagement. La réalité unique et totale qui nous fait communiquer avec tout et avec tous. En un mot : l'affirmation de notre solitude, et la négation de notre isolement.

Dans le temps, dans la totalité de notre temps humain, pleinement senti comme mouvement qui nous pousse d'arrière en avant, du passé vers l'avenir, en les réunissant tous deux en une seule conscience que nous

appellerons volonté révolutionnaire de l'homme, dans notre "temps" se vérifie par la parole, par le langage invisible du sang qu'est la parole humaine, l'affirmation de l'homme en tant que peuple, et aussi l'affirmation du peuple en tant qu'homme. Comme un seul homme, et comme un homme seul. L'homme seul rencontre la plénitude de sa solitude dans la parole libératrice de son sang, par le langage qui le popularise ainsi. Par la parole et le langage du sang populaire, silencieusement secret et silencieusement répandu.

Toute notre meilleure littérature dans le passé, celle qui pousse et qui entraîne les ardents désirs populaires vers l'avenir et dans le temps présent, est le témoignage populaire, par le langage d'une volonté unique et totale d'être, et d'être Espagnol.

De cette possible et désirable communication, ou communion humaine par la parole et par le sang, que tous les véritables écrivains espagnols partagèrent avec le peuple, surgit notre lumineuse découverte méditerranéenne : celle de la culture espagnole, parce que, en Espagne, toute notre richesse culturelle est l'expression vivante et vérifique de notre peuple. J'aurais voulu, aujourd'hui, étendre devant vous ce paysage afin que vous y puissiez voir les claires vérités populaires de l'Espagne. Je n'ai pas le temps de vous montrer que le temps est, précisément, la condition dramatique de notre pensée populaire espagnole telle qu'elle se manifeste chez nos mystiques et chez nos poètes, et comment pour cette raison précisément il n'y a, pour un authentique Espagnol, aucune différence entre le temporel et l'éternel. Et une parole, par son verbe et par son sang, comme tout Espagnol qui veut être Espagnol, ne peut être que révolutionnaire, qu'indépendante et libre, parce qu'elle requiert une véritable communion, une communication humaine avec

le peuple, et entre les peuples, entre les hommes. La parole divine et populaire de libération du sang, et de libération par le sang. Parce que seul le sang est esprit. L'esprit de notre littérature est celui que par le sang populaire, nous sentons aujourd'hui battre précipitamment dans notre pouls. Le rythme vivant de ce sang qui nous mesure dramatiquement le temps, coïncide dans les entrailles obscures du passé avec la même inquiétude interrogative de l'avenir qui nous épie. La réflexion intime du peuple espagnol apporte en images ineffaçables à notre mémoire, les paroles que nous venons de nous rappeler. «Je fus» n'est rien, seul vaut «je suis», dit le héros le plus populaire de nos lettres, le libertin Don Juan, et avec une résonnance éloignée, à son rythme ironique, à «l'A quoi bon une foi si longue?» la voix populaire de notre théâtre répond, par un autre poète : «Je voudrais avoir du sang, comme j'ai de la pensée». Avoir du sang à donner ! La garantie dramatique du temporel où la pensée populaire espagnole s'engage éternellement, ne se paie plus avec du sang. Avec du sang, qui est esprit et vérité. C'est la vérité vivante, la vérité unique et totale de l'homme, par sa parole qui, révolutionnairement crée et recrée le temps.

Tournez les yeux vers les lointains historiques qui nous séparent de ces hauts sommets de la pensée populaire espagnole : Cervantès, Quevedo, Sainte-Thérèse, Calderon, Lope, et vous verrez que ces noms vous apparaissent pleinement enracinés dans le peuple, et par cela même, totalement seuls en lui, car ils sont la voix divine et humaine du peuple lui-même. Nous disions du peuple qu'il était comme un seul homme, comme un homme seul. C'est pourquoi ces génies nous apparaissent solitaires, mais non isolés. Seuls, comme la mer, la terrible mer populaire dont ils sont nés, et où ils iront mourir comme des fleuves, en donnant à cette mer vivante le pur courant

de leur langage à nouveau rajeuni, éternellement nouveau-né, avec une permanence révolutionnaire. Comme le sang dans l'homme, agit dans le peuple, la parole qui, ainsi que le sang, naît et meurt dans un souffle, dans l'air, dans les entrailles invisibles de l'air, engendrée dans notre poitrine pour partir, mourir et renaître en nos oreilles.

Toute la littérature espagnole est écrite avec du sang, avec le sang du peuple espagnol. Et ce sang qui, comme le disait Lope de Vega, «nous crie la vérité en des livres muets» est le même qui continue à nous crier la vérité en des *victimes muettes*. C'est le sang libérateur de la mort par la parole. Celui qui crie en notre Don Quichotte immortel la plénitude de la solitude de l'homme, dans le temps qui le sépare de la mort. C'est pourquoi notre peuple espagnol, conscient de la plénitude humaine et humanisatrice de son passé, est seul, pleinement seul, devant la mort. Et l'engagement libérateur de sa parole avec son sang, s'est levé quichottesquement à Madrid, au jour glorieux et inoubliable du 18 juillet. Comme un homme seul ! Seul et non isolé. Seul comme notre Don Quichotte, et non isolé, comme Robinson. La solitude est tout le contraire de l'isolement. La solitude est plénitude de communion et de communication humaine. Avec le peuple espagnol, toujours seul, en définitive, dans son histoire, seront également et toujours sauvées, aujourd'hui comme hier, toutes les valeurs humaines de la culture. Et, par-dessus, tout, la générosité contre l'égoïsme.

MALCOLM COWLEY
(Etats-Unis)



Malcolm Cowley.

Devant ce congrès international d'écrivains se posent quantité de problèmes littéraires dont je voudrais entendre parler. Je voudrais par exemple, connaître les idées de nos collègues au sujet du nationalisme en littérature, dans quelle mesure, il peut devenir dangereux

pour l'humanité tout entière. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la littérature prolétarienne, de son développement au cours de ces sept dernières années ; pourquoi ses résultats ont-ils déçu les espérances en France comme en Amérique ? Et pourquoi existe-t-il des écrivains qui n'ont pas encore une conscience prolétarienne ? Je voudrais, enfin, que l'on abordât de vieux problèmes, comme le rôle de la critique et les rapports de la littérature et de la société.

En d'autres temps et en d'autres lieux, j'espére que d'autres pourront discuter de ces problèmes. J'aurais pu participer à la discussion, mais aujourd'hui, ici, à Valence, il m'est impossible de parler de ce que j'avais pensé écrire à New York. Ici à Valence, mon attention est tout entière absorbée par la guerre contre le fascisme espagnol, allemand, italien, international. Et devant la lutte magnifique que le peuple espagnol soutient, devant les privations et les bombardements qu'il supporte à des centaines de kilomètres des fronts, devant sa discipline et son organisation venant d'en bas, dans un pays où depuis toujours tous les ordres venaient d'en haut, il m'est absolument impossible de traiter des questions littéraires. Camarades espagnols, nous sommes venus ici, nous tous, non pour éclairer, mais pour être éclairés; non pour enseigner mais pour apprendre.

Chacun de nous se doit de faire ici un exposé clair de la situation et de l'activité de son pays envers la République espagnole. Et je pense que le meilleur service que je puisse rendre aujourd'hui, c'est de faire un clair exposé de ce qu'est l'opinion publique aux Etats-Unis ; celle-ci ignore la vérité, c'est la plus juste définition que l'on puisse donner de cette opinion de mon pays. Au début, elle fut égarée par la propagande fasciste et, après un an, elle continue d'ignorer la vérité. Mais on commence à constater une haine croissante contre l'Allemagne et

l'Italie et une sympathie de plus en plus vive envers la République espagnole.

En juillet 1936, le peuple américain était naturellement enclin à éprouver de la sympathie pour un gouvernement démocratique attaqué par les gros propriétaires et les militaires. Mais le peuple américain n'avait d'autres sources d'information que les nouvelles de la presse, et une partie de cette presse était, au commencement, entièrement fasciste. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne William Randolph Hearst, propriétaire de journaux dans une vingtaine de villes américaines.

Le 19 juillet, tous ces journaux commencèrent une campagne pro-Franco. Cette campagne fut d'une telle violence et si bien préparée qu'on ne pouvait que se demander si Mr. Hearst n'était pas renseigné d'avance. Il a toujours été en contact étroit avec Mussolini et avec le gouvernement allemand, auquel il fournit les informations des Etats-Unis moyennant une somme d'un demi-million de dollars par an.

Certes, bien des journaux américains ne sympathisent pas avec les fascistes, mais, mal informés, ils suivirent l'exemple de Hearst. Ils publiaient des informations truculentes, des histoires de prêtres assassinés et de religieuses enlevées. Leurs informations sur l'Espagne auraient pu faire croire que Franco était un vrai chevalier chrétien qui allait sauver l'Espagne de l'anarchie rouge. Souvent, cette impression était donnée sans malice, car les informations tendancieuses étaient dues à l'ignorance des faits. Il était, au début, plus facile d'obtenir des nouvelles des rebelles que du gouvernement espagnol.

Il y avait peu de correspondants à Madrid et la censure gouvernementale était beaucoup plus rigide. Mon désir serait de vous expliquer comment cette situation a changé graduellement en grande partie grâce à l'action de Bates et de Malraux. L'action des journalistes américains qui

essayèrent d'obtenir des nouvelles exactes sur la situation en Espagne fut aussi considérable. Jay Allen, qui appartenait alors à la *Chicago Tribune*, était à Badajoz quand la ville fut prise. Au risque de sa vie il télégraphia aux Etats Unis la vérité sur la tuerie. De nombreux journalistes américains, ont réalisé une œuvre excellente en communiquant les nouvelles exactes du côté républicain : Minifie de la *Herald Tribune*, Matthews du *New York Times* et du *Chicago News*, Louis Fischer de la *Nation*, de même des écrivains transformés en correspondants de guerre tels Hemingway, Anna Louise Strong, George Goldes. En écrivant simplement la vérité sur la guerre, ces hommes et cette femme ont contribué à changer l'attitude des journaux qu'ils représentaient.

En avril 1937, les amis américains des fascistes accusaient la presse de partialité parce qu'elle ne présentait pas les choses du point de vue de Franco. Ils voyaient juste. S'il y a, en effet, aux Etats-Unis, beaucoup de journaux favorables aux fascistes, il y en a beaucoup plus - la plupart - qui sont impartiaux. Mais la vérité n'est pas impartiale et la presse américaine ne donne, à présent, qu'une partie de la vérité. Mais depuis la destruction de Guernica et le bombardement d'Almeria, il n'est plus besoin de demander à qui va la sympathie du public américain. Je crois pouvoir affirmer que, lorsque je quittai New-York le 9 juin, seuls les catholiques restaient aux Etats-Unis les bons amis de Franco.

L'Eglise avait mené une campagne secrète, mais violente contre l'Espagne républicaine, à laquelle avaient pris part tous les hauts dignitaires de l'Eglise et, notamment, le cardinal Hayes de New York. Mais ils se heurtèrent à une résistance inespérée des masses catholiques, et maintenait après l'attaque de Bilbao, ils ne peuvent plus prétendre que tous les catholiques combattent du même côté.

Que pouvons-nous dire des intellectuels américains, notamment des écrivains ? Il ne s'est pas produit chez eux la même confusion qui s'était produite dans le public. Je crois pouvoir affirmer qu'ils savaient que votre lutte était la lutte contre l'ignorance et la superstition. Ils ont suivi votre lutte avec un intérêt soutenu et continu.

Nombre d'entre eux ont passé leur temps, lisant les journaux, veillant tard à l'affût des dernières nouvelles de la radio et ont passé des nuits blanches réfléchissant aux combinaisons militaires ou politiques capables de hâter la victoire de la République.

Ils ont travaillé pour l'Espagne, ils ont écrit des articles, traduit des poèmes, ils ont créé des comités, organisé des réunions ; ils ont fait des collectes.

Ainsi, le message que je vous apporte des Etats-Unis n'est pas tant l'offre d'une aide qu'une demande d'aide.

Ecrivains espagnols, camarades espagnols, je vous prie de nous parler de vos propres luttes, de ce que vous avez fait au front et à l'arrière, de ce que vous avez fait pour relever le moral du pays et pour construire une nouvelle société, pendant que vous continuiez à écrire ces poèmes, dont nous avons pu apprécier, à travers les traductions défectueuses, les hautes qualités. Dîtes-nous : que pouvons-nous faire pour vous, que pouvons-nous écrire, quelle aide pouvons-nous vous apporter ? Camarades le message important n'est pas celui que je vous apporte ici, mais celui que j'espère pouvoir transmettre à mon pays.

MIKHAIL KOLTSOV (Union Soviétique)

En venant à ce congrès, je me demandais au fond, de quoi s'agit-il ? Est-ce un congrès de Don Quichotte, une liturgie littéraire pour obtenir la victoire sur le fascisme ou bien un bataillon international de volontaires, portant lunettes ? Quels résultats peut-on attendre de ce congrès, de ces discussions entre gens armés de leur seule plume, ici, dans ce pays où le feu et le métal sont devenus des arguments, et la mort une preuve essentielle dans la discussion.

Depuis des temps immémoriaux, depuis que l'art a surgi dans la pensée exprimée par les mots, l'écrivain se demande ce qu'il est, un prophète ou un bouffon, le capitaine ou le tambour de sa génération ? Les réponses ont toujours été diverses, parfois triomphales, parfois lamentables. Dans le pays où nous nous trouvons actuellement, en Espagne, les écrivains ont connu l'offense et l'humiliation, et les honneurs les plus grands pour eux-mêmes et pour leur métier. Il y a des pays où les écrivains sont considérés un peu comme des hypnotiseurs. Il y a un pays où les écrivains participent à la direction de l'Etat comme d'ailleurs, les cuisinières, comme d'ailleurs, tous ceux qui travaillent de leurs mains ou de leur cerveau.

Si les écrivains ont nourri beaucoup d'illusions et on fait beaucoup d'erreurs en évaluant leur rôle dans la société, cela est dû, en partie, au caractère même de leur profession, Le travail de l'homme de lettres, sa production ne sont presque jamais anonymes. Le nom d'un auteur, son individualité, fût-elle la plus infime, est officiellement cotée dans le public et constitue partie intégrante du jugement rendu sur la qualité du livre. Lorsqu'un ouvrier fabrique, disons, des allumettes ou qu'un paysan produit

du blé, il peut mettre dans son travail toute son individualité, tout son talent personnel, toute son âme, et cependant le fruit de son travail créateur restera anonyme. Ce ne seront que des allumettes ou du blé. Si un écrivain a produit ne fût-ce que dix lignes même pâles, même inconsistantes et négligées, il les signe de son nom, et cela est considéré comme normal, cela est presque obligatoire; et moins le nombre de lignes écrites est grand, moins elles ont de sens, plus il devient indispensable de mettre sous ces lignes la signature de l'auteur

Partiellement, c'est ce qui crée chez les auteurs de diverses époques, et appartenant à divers peuples la fausse théorie de «l'expression», laquelle théorie, en changeant de visage et de terminologie, a toujours abouti approximativement à ceci que l'écrivain a, dans son foie intérieur, quelque part entre le foie et les reins, une glande mystérieuse qui, telle la pierre philosophale des vieux alchimistes, produit par elle-même une matière précieuse : la littérature. Selon la théorie de l'expression, toute la tâche de l'écrivain consiste à concentrer le maximum de forces, à se déchiffrer, à descendre au plus profond de soi-même pour se barricader contre les influences extérieures, pour laisser la glande miraculeuse distiller son suc d'art.

J'incline à penser que, dans cette salle, à ce congrès, il n'y a pas de gens avec qui il soit besoin de discuter cette théorie de «l'expression». Longtemps avant de les avoir conduits ici, dans l'héroïque Madrid antifasciste de 1937, le chemin social et artistique parcouru par tous ceux qui sont ici présents les a débarrassés de telles illusions. Nous avons pu depuis longtemps nous convaincre, et nous avons constaté mille fois que nos sentiments et nos penchants d'écrivain, ne naissent pas au fond de nous, mais expriment l'état d'esprit des peuples et des classes,

leurs aspirations et leurs espoirs, leurs désillusions et leurs courroux.

Qu'elle doit être, à notre époque, la ligne de conduite d'un écrivain honnête ayant conscience du lien qui l'unit à sa société et à sa classe? Comment peut-il le mieux servir les travailleurs?

Vaut-il mieux donner des conseils au mécanicien du train ou distraire les voyageurs pour les aider à supporter la longueur du trajet ? Ou bien encore faut-il sauter du wagon et pousser le train dans une rampe ?

Vous savez que le tempérament et la sincérité de nombreux écrivains antifascistes les ont amené, à prendre part directement à cette guerre civile en qualité de volontaires. Les uns ont enfermé leurs manuscrits et sont partis du premier coup pour combattre dans les brigades internationales de l'armée du peuple espagnol. D'autres sont venus ici avec la louable intention de regarder et d'écrire, mais, ayant vu la guerre, ayant vu le danger que court le peuple espagnol, ils ont abandonné le travail littéraire et ils ont pris les armes.

Une question soulève beaucoup de discussions. Que doit faire un écrivain qui est en contact avec la guerre civile en Espagne ? Certes, ceux qui démontrent que l'écrivain doit se battre contre le fascisme avec l'arme qu'il possède le mieux, c'est-à-dire avec sa plume, ont raison. Byron a fait plus pour l'affranchissement de l'humanité entière par sa vie que par sa mort pour l'affranchissement de la Grèce. Mais il y a des moments où l'écrivain — je parle de certains d'entre eux — est obligé de devenir lui-même un personnage de son œuvre, des moments où il ne peut se confier à des héros inventés, le fussent-ils par lui. Sans cela, le fil de son travail créateur se rompt, il sent que son héros est parti de l'avant et que lui est resté en arrière. Mais c'est avant tout comme écrivain que les écrivains doivent prendre part à la lutte.

Notre ami Ludwig Renn, à Guadalajara, a marché sous le feu des mitrailleuses allemandes en tête du premier rang des antifascistes allemands et il a commandé le crayon à la main.

Mais les aviateurs fascistes allemands faits prisonniers ont avoué que, dans toute l'escadrille allemande de Séville, circule de main en main, comme un fruit défendu, le livre de Ludwig Renn, *Après-guerre*. Beaucoup de nous doivent suivre l'exemple d'André Malraux qui a donné au peuple espagnol une escadrille antifasciste et qui, maintenant, donne un roman antifasciste.

Mais, pour aider ce peuple, il n'est nullement besoin de se battre sur le front, ni même de venir en Espagne. On peut participer à la lutte en se trouvant sur n'importe quel point du globe terrestre. Le front s'étend très loin. Il va au delà des tranchées de Madrid, il passe à travers toute l'Europe, à travers le monde entier. Il traverse les pays, les villages, les villes, il est là au milieu des bruyantes salles de meetings, il serpente lentement sur les rayons des librairies. La particularité essentielle de ce front de bataille, comme on n'en a pas vu jusqu'ici, de ce front de bataille pour l'humanité, la paix, la culture, c'est que nulle part vous ne trouverez de zones où puisse s'abriter quiconque aspire à la tranquillité, au calme et à la neutralité.

Le mois dernier, j'ai vu en Europe des gens, qui se disent matérialistes et révolutionnaires d'extrême-gauche, démontrer la nécessité de trouver un compromis avec Hitler; j'ai vu des prêtres catholiques, des Basques, qui avec les troupes de leur peuple, côte à côte avec les communistes, montaient à l'attaque des légions fascistes italiennes auxquelles le pape avait envoyé ses bénédicitions.

Républicains, anarchistes, marxistes, catholiques, gens qui tout bonnement n'appartenaient à aucun parti, il y a

place pour tous dans les rangs de ceux qui luttent contre l'ennemi commun : le fascisme, Pour ceux-là seuls qui croient à quelque possibilité de compromis avec l'ennemi, qui le veulent, pour ceux-là seuls il n'y a pas de place. Et, ici, si profondément cachée que soit la pensée de capitulation ou de compromis, quels que soient les édifices compliqués politiques, philosophiques ou artistiques qui sont échafaudé au-dessus d'elle, malgré tout elle se manifestera à l'extérieur, malgré tout elle se dénoncera.

Dites mille paroles sur tel sujet que vous voudrez, louangez, enthousiasmez-vous, pleurez, analysez, généralisez, établissez de géniales comparaisons et portez des jugements émouvants, peu importe, — telle est la logique de notre temps - vous direz au fascisme «oui» ou «non». La paix entre les peuples est devenue indivisible et indivisible est devenue la lutte pour la paix des peuples. Pour nous, hommes qui avons adopté la Constitution stalinienne, le parlementarisme américain, français et même espagnol est assez loin de nous. Mais nous estimons que tout cela est situé d'un côté de la ligne. De l'autre côté de cette ligne, c'est la tyrannie hitlérienne, c'est la cruelle soif de grandeur du dictateur italien, c'est le terrorisme trotskiste, c'est le désir inextinguible de spoliation du militarisme japonais, c'est la haine goebbelsienne de la science et de la culture, c'est l'hébétude raciale de Streicher.

Impossible d'échapper à cette ligne, impossible de s'abriter d'elle ni aux avant-postes, ni bien loin à l'arrière. Impossible de dire : «Je ne veux ni ceci et cela», comme il est impossible de dire : «Je veux ceci et cela», «je suis, d'une façon générale, contre la violence et contre la politique». Moins que personne l'écrivain ne peut dire cela. Quelque soit le livre qu'il puisse écrire, quel que soit

le sujet de ce livre, le lecteur arrivera toujours aux lignes secrètes où il trouvera la réponse : «pour» ou «contre». C'est par l'exemple d'André Gide que cette vérité se trouve la mieux confirmée. En publiant son libelle de fangeuse calomnie contre l'Union soviétique, cet auteur a essayé de conserver l'apparence de la neutralité et a espéré rester dans le milieu des écrivains de «gauche». En vain ! Son livre est immédiatement tombé dans les mains des fascistes français, et lui et son auteur sont devenus un drapeau fasciste. Et, ce qui est particulièrement instructif pour l'Espagne, se rendant compte de la sympathie des masses pour la République espagnole, craignant de s'attirer le courroux de ses lecteurs, André Gide, dans un petit coin bien caché de son livre, a bredouillé quelques mots approuvant l'attitude prise par l'Union soviétique envers l'Espagne antifasciste. Mais ce camouflage n'a trompé personne. Le livre a été réédité en entier pour paraître en feuilleton dans le principal journal de Franco, *Diario de Burgos*. On reconnaît toujours les siens !

C'est pourquoi nous exigeons de l'écrivain une réponse honnête. Avec qui est-il ? de quel côté du front de lutte se trouve-t-il ? Personne n'a le droit de dicter sa ligne de conduite à l'artiste et à celui qui crée. Mais quiconque désire avoir la réputation d'un honnête homme ne peut se permettre de se promener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre côté de la barricade. Cela devient dangereux pour la vie et mortel pour la réputation.

Vous savez que pour nous, écrivains du pays des Soviets, le problème du rôle de l'écrivain dans la société est depuis longtemps résolu autrement que dans les pays capitalistes. Dès l'instant où l'écrivain a dit «oui» à son peuple qui construit le socialisme, il est devenu égal en droits aux constructeurs d'avant-garde de la nouvelle société Par ses

œuvres, il agit directement sur la vie, lui donne une impulsion en avant et la change. Cela grandit, honore notre situation mais cela lui crée des difficultés et des responsabilités. Un de nos écrivains, Sobolev, a dit — et il y a là une part de vérité -- que Union soviétique accorde tout à un écrivain, sauf une chose : le droit de mal écrire. La progression de notre lecteur rejoue et dépasse même parfois la progression de l'écrivain. L'écrivain doit tendre toutes ses forces intellectuelles et créatrices à ne pas rester en arrière de ses lecteurs et à ne pas perdre leur confiance ni simplement leur attention.

Nous ne changerons pas notre situation pour aucune autre plus aisée, quelle qu'elle soit. Nous sommes fiers de notre responsabilité et des difficultés, que nous rencontrons, parce que jamais encore dans l'histoire un honneur aussi grand n'a été accordé par le peuple à l'écrivain : avec l'aide et le concours de l'Etat, éduquer par l'art des dizaines de millions d'hommes, former l'âme de l'homme et de la libre société socialiste,

La Constitution stalinienne, ce sublime document de l'histoire de l'affranchissement de la personnalité humaine, donne de nouvelles et immenses possibilités de création à l'écrivain. Il nous faudra faire tout pour nous montrer à la hauteur de ces possibilités.

Ici, au congrès, il y a des gens qui s'étonnent de la résolution avec laquelle nous, écrivains socialistes, nous soutenons les fermes et impitoyables mesures prises par notre gouvernement contre les traîtres, les espions, les ennemis du peuple. Ils se demandent si nous, bons patriotes socialistes certes, mais paisibles et inoffensifs hommes de plume n'aurions pas pu laisser cela aux sévères organes du pouvoir et rester en marge de cette affaire, ne pas nous en mêler ou, à tout le moins, garder le silence sur elle et non pas crier de toute notre voix dans

les colonnes des journaux. Non, collègues et camarades, c'est une affaire qui, pour nous, est une affaire d'honneur.

C'est une affaire d'honneur pour les écrivains soviétiques d'être aux premiers rangs de la lutte contre les traitres et les espions, contre tous les attentats à la liberté et à l'indépendance de notre peuple. Nous soutenons et nous apprécions notre gouvernement non seulement parce qu'il mène avec justice le pays vers l'abondance et l'honneur, nous l'appréciions aussi parce qu'il est fort, parce que sa main ne tremble pas quand il faut châtier l'ennemi,

Maxime Gorki a dit : «Si l'ennemi ne se rend pas, il faut l'exterminer.»

Pourquoi est-il possible de se battre contre Franco, Franco, lorsqu'il a pénétré sur le sol avec l'infanterie marocaine, avec l'aviation allemande et pourquoi était-il impossible de le faire plus tôt, lorsque Franco n'en était encore qu'à préparer son attaque ? Combien de centaines de milliers de vies humaines eussent été épargnées en Espagne, combien de centaines de millions de balles, combien de milliers d'obus et de bombes d'avions n'auraient pas fait leur œuvre de mort, si, au moment voulu, le conseil de guerre et un peloton de soldats avaient écrasé le complot des généraux traîtres !

Notre pays est pleinement garanti contre les aventures des grands et des petits Franco. Il est garanti par la vigilance et par sa volonté, il est garanti parce ce qu'à la première tentative des Franco trotskistes les organes de la sécurité soviétique leur barrent la route et que le tribunal du peuple les châtie avec le soutien du peuple tout entier. Pour le travail socialiste paisible de nos villes et de nos campagnes, pour la tranquillité de nos femmes et de nos mères, pour le rire insouciant de nos enfants, pour que jamais ne les menacent les bombes des bandits

étrangers venus par les airs, pour que s'épanouissent la culture et l'art de notre peuple et des peuples frères, nous, écrivains soviétiques, sommes toujours prêts à exécuter la sentence du tribunal, à mettre notre fusil en joue et à exterminer l'avant-garde trotskiste du fascisme et de la restauration capitaliste.

Est-il besoin d'expliquer la position des écrivains soviétiques, qui est celle de tout notre peuple, en ce qui concerne la lutte contre l'Espagne? Fiers, de notre pays, nous écrivains soviétiques, répétons les paroles de Staline : « La libération de l'Espagne du joug des réactionnaires fascistes n'est pas la cause des Espagnols seuls, mais la cause commune de toute l'humanité d'avant-garde et de progrès.

Nous sommes fiers de ces paroles, non seulement parce qu'elles ont été un appel plein d'autorité, lancé à tout ce qui est honnête, tout ce qui dans le monde soutient le peuple espagnol, mais aussi parce que lorsque notre Staline parle, ce ne sont pas seulement des paroles, mais une action. Cela notre pays le sait ; cela l'Espagne le sait aussi.

Le caractère antifasciste de notre congrès et sa composition font qu'il est inutile de parler à ses délégués de la nécessité de lutter contre le fascisme. Mais cette lutte elle-même, la défense même de la culture contre son ennemi le plus féroce n'est pas menée assez énergiquement. Notre association n'a pas encore su persuader des cercles assez vastes d'écrivains de l'envergure de sa base et de son programme, de sa décision et de son énergie dans la lutte pour la défense de la culture.

L'offensive a toujours été la meilleure forme de défense. La guerre civile et la victoire des peuples de Russie, les dictatures du fascisme en Allemagne et en Italie, la guerre civile en Espagne ont fait des écrivains de ces pays des

guerriers et des compagnons d'armes de leur peuple dans la lutte pour leur liberté et la culture. Les écrivains de France, d'Angleterre, de l'Amérique du Nord et du Sud, de Scandinavie, de Tchécoslovaquie, membres de notre congrès, demandez vos collègues et à vos frères ce qu'ils attendent ? Que l'ennemi les ait pris gorge et que ce soit chez eux comme ici, où les avions de bombardement allemands et l'artillerie italienne bombardent la belle la pure, la gaie Madrid ? Est-ce qu'ils attendent que l'ennemi marche sur Londres, Stockholm ou Prague.

Je n'oublierai jamais les effroyables jours vécus ici en novembre à Madrid, lorsque les écrivains, les artistes, les savants, et parmi eux il y en avait de vieux et de malades, furent évacués avec les enfants dans des camions, et qu'ils quittaient leurs maisons, leurs studios et leur laboratoires pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi, pour ne pas tomber à la merci de Hitler de Mussolini et de Franco. Alors les miliciens du Cinquième régiment, les guerriers de l'armée populaire, et parmi eux il y avait des paysans illettrés, les emmenèrent avec sollicitude et amour loin du danger, comme ils eussent fait de ce qu'il y a de plus précieux, de la réserve d'or du pays, par exemple.

Madrid se défend contre le fauve fasciste. Elle est couverte du sang exténuée cette ville merveilleuse, mais elle est libre et nous prodigue à nous, écrivains du monde entier, sa noble et modeste hospitalité.

Mais le danger pour Madrid n'est pas conjuré. La moitié de l'Espagne est encore foulée par les bottes des conquérants fascistes. Ils tentent d'aller plus loin et ils iront si on ne les arrête pas. L'inaction criminelle de ce qu'on appelle la «non intervention» continuera encore à encourager leur insolence sauvage. A Hendaye, à la frontière espagnole, j'ai vu les poteaux frontières de la République française éraflés par les balles des

mitrailleuses allemandes. Le fascisme prend le monde à la gorge. Nous sommes à la veille d'heures historiques, d'heures décisives.

Ecrivains et intellectuels honnêtes du monde entier ! A vos places ! A. visage découvert, ne dissimulez pas votre face, dites « oui » ou « non » « pour » ou « contre » ! Vous n'échapperez pas à la réponse. Répondez donc bien vite! Et à toi, noble et touchant peuple d'Espagne, à toi, chevalier ensanglanté de la triste figure, à toi notre admiration et notre amour, à toi nos pensées et nos forces. Nous serons avec toi et, de même que toi, nous croyons que ton dos, qui s'est une fois redressé, ne flétrira plus jamais devant l'opresseur, que tu ne laisseras plus jamais éteindre le flambeau de ta liberté. Sur le blason de Don Quichotte, Cervantès a écrit : *Post tenebras spero lucem.*

**Dr. J. BROUWER
(Hollande)**

En utilisant l'honneur, que je ne mérite pas, de parler ici, je voudrais avant de faire ma conférence prononcer quelques paroles en espagnol. Et le fait que je fasse usage de la langue espagnole est déjà symbolique, car je dois presque toute la formation de mon esprit – et je voudrais pouvoir dire aussi mon cœur - à la lecture les classiques espagnols. Et si je pouvais me le permettre, je voudrais me dire le fils adoptif de l'Espagne. C'est précisément parce que tout ce que j'ai appris de plus noble émane de la culture espagnole, que je ressens une profonde vénération pour l'Espagne, c'est comme si elle était ma propre mère.

Quand j'appris qu'une rébellion criminelle avait éclaté contre le peuple espagnol, j'eus la sensation qu'on soufflait ma mère et il n'est pas de fils légitime qui, en un tel cas, ne se place le torse nu devant sa mère afin de la défendre. Et celui qui ne le ferait pas ne serait pas fils de l'Espagne, mais plutôt un bâtard, le fils d'une race abâtardie.

Il y a, camarades, une chose symbolique dans toute l'histoire du monde, c'est qu'à chaque moment décisif, à tous les points cruciaux de l'histoire, l'Espagne a soudain surgi comme une grande idée directrice. Et ce serait abuser de votre temps que de vous énumérer ces moments transcendants de l'histoire dans lesquels l'Espagne, comme aujourd'hui encore, est apparue pour montrer à tous ceux qui avaient les yeux ouverts pour voir les problèmes humains et la route qu'il importe de suivre. Et l'Espagne d'à présent, le noble peuple espagnol qui, pour la liberté et la dignité humaines, meurt dans les

tranchées et parfois lutte avec un simple couteau entre les mains contre des mitrailleuses et des avions, ce même peuple espagnol nous dicte aujourd'hui notre devoir : c'est très simple, être sincères, ne pas transiger, reconnaître cette vérité historique : on est en train d'écraser ici la dignité humaine pour faire face à la barbarie.

Et si l'on me reproche, en ce moment, dans mon pays à moi, écrivain catholique, de défendre la cause du gouvernement espagnol, si l'on me considère comme un hérétique, un exclu de la communion chrétienne, j'en appellerai à une seule raison : à Jésus-Christ, à Jésus, fils d'un charpentier, fils d'un paysan, sacrifié par une cléricaille et par une caste de soudards et qui sut nous imprégner du véritable esprit chrétien, qui nous ordonne de faire ce que je viens faire ici : être aux côtés du peuple espagnol, le peuple le plus chrétien qui soit.

Je voudrais ajouter une chose, camarades : c'est que j'ai rencontré ici mon grand ami Bergamin, qui est comme un frère jumeau, qui sut, en des moments décisifs pour la Hollande, quand il donna sa conférence « Don Quichotte devant les portes de l'Enfer », témoigner d'un véritable christianisme et indiquer aux jeunes catholiques de Hollande la conduite qu'ils devaient tenir.

Enfin, avant de terminer, je me pose la question : « Qu'as-tu fait ? » Ceci : défendre la cause légitime de l'Espagne. Et si c'est une raison d'être accusé de "gauchisme", je suis fier de dire que je suis, comme Jésus-Christ, et comme mon frère Bergamin, tout à fait à gauche. Je suis ici pour servir la cause du noble peuple espagnol.

TRISTAN TZARA (France) (1937)

Le problème d'ordre intellectuel qui se pose aujourd'hui avec le plus d'insistance est celui de la conscience : la conscience de l'écrivain et la conscience que l'écrivain doit éveiller chez le lecteur.

Ces deux aspects du problème, aspects d'un seul et même problème, se confondent dès qu'ils sont envisagés sous leur angle *actuel*, car, si l'acquisition de la conscience été le centre de toutes les préoccupations de la raison, depuis que l'homme pense, aux différents degrés de son développement, il ne faut pas identifier les classifications commodes et les opérations de l'esprit destinées à étudier le problème avec les données réelles de sa nature, telles que l'homme d'aujourd'hui les présente à son entendement.

Il est certain que la plupart des écrivains, par leurs origines et le monde des idées dans lequel ils vivaient, se sont placés jusqu'à présent à l'écart des luttes sociales.

Tout au plus, est-ce le caractère affectif de ces luttes qui a pu les influencer. Mais au moment où ces luttes statiques se transforment en luttes dynamiques, à ce moment révolutionnaire qui fait éclater les guerres, devant l'embrasement général de tous les éléments d'une civilisation, l'écrivain, s'il ne veut pas courir le risque de disparaître, en tant que tel, doit prendre position.

Même son silence ou les préoccupations en apparences éloignées de l'actualité, sont chargés de cette signification. Plus ou moins lisible cette signification ne peut manquer de devenir une réalité historique objective.

Nous avons vu, hélas ! des écrivains qui retournent à une tour d'ivoire que leur raison a depuis longtemps condamnée.

Nous avons vu, au nom de la même raison, des écrivains se réfugier, sinon dans une indifférence devant les

événements, du moins dans un état d'esprit où la justice et l'humanité n'ont que faire et qui, sous la sécheresse d'une balance à caractère purement mécanique, cachent leur horreur de toute participation active. L'autruche qui enfouit sa tête dans le sable pour ne pas savoir ce qui se passe est singulièrement redevenue à la mode.

Quand il ne s'agit pas de lâcheté ou d'inconscience, nous avons affaire à l'esprit de «non-intervention» adapté au mode affectif du monde des idées. Toute la jeunesse, et par conséquent l'avenir immédiat de l'humanité, est unanime à condamner ce faux esprit. Quels sont aujourd'hui les écrivains qui, basant leur scepticisme sur une idéologie pacifiste ou antimilitariste, appliquent intégralement les préceptes formulés en régime bourgeois à un état de choses qui justement représente la volonté de transformation de ce régime ? Ce sont les mêmes qui, attrapant, pourrait-on dire, dans sa course, une époque révolue, essayent de justifier comme révolutionnaire ce qui depuis longtemps a cessé de l'être.

Nous nous trouvons de nouveau en présence de mécontents et d'insatisfaits qui appliquent les mêmes mécontentements, les mêmes insatisfactions d'une époque antérieure, à de événements qui ont dépassé depuis longtemps leurs objets. — Ils oublient que le monde est un incessant changement, un mouvement continu. C'est le propre des époques révolutionnaires que ces changements soient rapides. C'est la spontanéité de ces changements, leur brusque mouvement qui ouvrent les vannes à des raisons insoupçonnées, à des énergies latentes. La reconnaissance de ces phénomènes sociaux, devant lesquels l'écrivain ne peut rester indifférent, implique de sa part la reconnaissance d'une conscience révolutionnaire. Elle se place, par rapport à la conscience pacifique des époques prérévolutionnaires, sur un niveau supérieur. Rien ne saurait empêcher l'indivisibilité de

l'esprit humain. Etablir dans ce domaine une séparation artificielle ce serait aller contre la nature des choses.

La raison humaine est une et indivisible et ses rapports avec la vie doivent être constants. Mais, combien des fois, n'a-t-on pas entendu dire que la liberté de la conscience est un bien sacré de l'humanité qu'il s'agit, dans n'importe quelle circonstance, de sauvegarder ? Oui, Camarades, ceci est notre devoir, mais de quelle liberté s'agit-il et de quelle conscience ?

Nous n'avons pas le droit de déplacer le problème. Est-ce de la liberté qui, au nom d'une abstraction généreuse, mais d'une abstraction tout de même, sape les fondements d'un avenir dont on entrevoit déjà le sens ? Ne savons-nous pas assez que la liberté qui empiète sur la liberté d'un autre individu s'appelle la tyrannie ? N'est-ce pas la pire des tyrannies, celle des instincts incontrôlables qui pour des satisfactions momentanées, met en jeu la destinée de cette même liberté que nous demandons pour les peuples, pour les communautés, pour les individus ?

Une grande confusion est donc à déceler chez ceux qui se réclament de la liberté de conscience à *tout prix*, car d'une part, la liberté ne saurait être que limitée par les nécessités sociales du moment, donc perpétuellement en transformation, et, d'autre part, la conscience elle-même change de contenu à chaque phase de l'histoire.

Si le but à atteindre reste le même, la dignité de l'homme dans la conscience et la liberté, elle serait criminelle l'application à des époques révolutionnaires de je ne sais quels principes paradisiaques à revendications immédiates, que la réalité de choses rend impossible et nuisible.

C'est pour cette raison que la parole peut devenir une plus terrible arme que les canons les plus puissants. Je sais à quel point, pour un être sensible, le conflit peut devenir aigu, entre la conscience du but à atteindre et le

passage nécessaire vers ce but. Il ne s'agit pas d'amoindrir l'homme, de le castrer, mais, au contraire, de l'enrichir, de le mener vers la plénitude. Il ne s'agit pas de renoncements; il s'agit uniquement de rendre sensible le gain en dignité de la personne humaine. J'ai vu ici, sur les fronts, des paysans qui, de plein gré, ont renoncé à ce qu'ils avaient mais qui, ayant pris ce minimum de conscience d'être aussi des hommes, car c'est surtout cela qui leur fut refusé par des siècles d'oppression, se sont sentis assez mûrs pour donner leurs vies désormais empreintes de cette nouvelle dignité. Ne nous trompons pas, la tâche qui nous attend n'est pas seulement d'ordre théorique : en dehors de l'acquisition d'une conscience révolutionnaire chez l'écrivain, il faut susciter dans les masses la conscience de la qualité d'homme et le désir d'atteindre à la dignité et rendre sensible aux hommes le sens même de cette dignité. Les masses sont flottantes, le rôle de l'écrivain est énorme dans la bataille qu'il doit livrer pour briser leur indifférence. Le poète, ai-je dit, est un homme d'action. Il a jusqu'à présent refoulé son désir d'action et l'a sublimé pour créer un mauvais monde à lui où la plénitude humaine pouvait se donner libre cours. Mais c'était encore là un monde privé qui présentait peu de possibilités de contact avec les autres mondes voisins. Depuis les événements tragiques, mais combien remplis d'espoir, qui labourent votre terre espagnole et élèvent l'esprit à des hauteurs d'une inexprimable pureté, nous avons vu ces mêmes poètes s'identifier avec votre lutte. Cette lutte a été la solution de leurs conflits intérieurs. Rien ne les empêchera désormais de lutter jusqu'à la victoire totale, et cette victoire sera une lumière nouvelle qui brillera sur l'horizon du monde entier comme un signal définitif de toutes les victoires, qu'il s'agit encore de gagner, et aussi, de *mérriter*.

Tristan Tzara en 1935

Quelqu'un que je connais bien disait, il n'y a pas longtemps, que la physique moderne était du fascisme. On comprend par quel procédé rapide cet homme - inutile d'ajouter que c'était un poète - arrivait à assimiler l'infini mathématique dont il avait entendu parler aux notions mystiques : et du bon Dieu au fascisme, il n'y avait plus qu'un pas qu'il franchissait par ailleurs allègrement.

C'est à la suite d'une simplification exagérée des problèmes que de dangereuses attitudes de cet ordre arrivent à obscurcir leurs données. Mais ce vent de simplification souffle aussi d'un autre côté. Combien de fois n'a-t-on pas entendu dire que, puisque des poètes se déclaraient révolutionnaires, ceci devrait être visible dans leurs œuvres ? C'était là le résultat d'un de ces procédés de simplification qui souvent a déformé les discussions en mettant de la passion dans des débats sans issue. C'était prendre la poésie pour ce qu'elle avait vraiment été à certains moments de l'histoire, pour un moyen d'expression, un peu plus puéril que les autres, qui servait à transposer en vers rythmés et rimés ce qui, comme disait Dostoïevski, était trop bête pour pouvoir s'exprimer en prose. Certaines aisances techniques, certaines manières de jongler avec les vers, certains détours élégants, certaines volontés de vaincre des difficultés purement formelles ayant atteint une espèce d'apogée, furent prises pour l'objet même de la poésie qui, de ce fait, transformait le poète en un adroit faiseur de vers, en un homme de métier. Tout pouvait se dire en vers depuis les règles grammaticales des scolastiques jusqu'à l'enseignement de l'histoire. Si, en effet, telle était la poésie,

pourquoi ne servirait-elle encore de nos jours soit à propager une doctrine, soit à décrire le sentiment qu'évoque un fait précis ? C'est que la poésie dont je parle, a disparu avec les formes sociales de cette noblesse oisive, initiée, qui, parmi ses domestiques, employait aussi une catégorie de faiseurs de rimes et pour qui la culture servait de mot de passe et de justification. Si ce monde a disparu, on ne peut pas en dire autant de la notion scolaire de la poésie qui, sous cette forme anémiée, hybride, appauvrie, végète encore dans l'esprit de maint de nos contemporains.

Pourtant les romantiques, en Allemagne d'abord, dans les autres pays ensuite s'étaient déjà aperçus quel fonds de richesse inestimable contenait la poésie populaire. Celle-ci, ni savante, ni conformiste amena les poètes à voir dans la poésie, non plus uniquement un moyen d'expression mais quelque chose de plus, de plus vivant, de plus complexe et de plus profond, quelque chose qui engageait non seulement le talent et la science spécialisée, mais le caractère total d'une entité ethnique, quelque chose de commun à l'homme, à l'humanité entière et exprimant, sous un angle particulier, ce que la pensée elle-même était incapable d'exprimer. De cette manière arrive-t-on à distinguer, en dehors de la poésie écrite, une qualité de choses et une fonction de l'homme, inconsciente, c'est-à-dire non soumise à la raison discursive, dont les fondements biologiques seraient à déceler dans le chant des oiseaux et la complexe ornementation des attributs à travers le règne animal. Inutile d'ajouter que sa nature sexuelle me paraît par là suffisamment indiquée. Sans qu'elle soit exprimée, la poésie peut encore de nos jours être décelée dans les moeurs, dans la vie quotidienne, dans les activités les plus prosaïques, car, allant de l'emploi des cartes illustrées aux panneaux publicitaires, de la persistance des lieux communs aux inventions de la

mode féminine, elle rejoint cette autre faculté humaine, fondamentale, puisque impliquée dans la formation de la pensée et du langage, le don de la métaphore. Dans l'élaboration collective des valeurs humaines, un élément de poésie sert de ferment et accompagne l'acte même du penser. C'est à partir de cette activité d'esprit de l'homme qu'il s'agit de définir la notion de ce qu'est aujourd'hui, plus vivante que jamais, la poésie. Mal connue, embourbée dans les sciences qui engagent l'avenir de l'homme, car elles se réfèrent à ses débuts, liée à l'acte du penser, dont le peu de données expérimentales rend encore une faible image, la poésie a trait à la science des rapports entre les hommes, la sociologie d'une part et, d'autre part, aux formes combatives qu'a prises la volonté des hommes de se libérer des contraintes sociales. Dans l'état actuel des recherches il est aussi difficile d'anticiper sur une définition de la poésie que sur une définition de l'acte du penser. Pourtant, ce qui me semble plus important même que la poésie qui, tout compte fait, est par tant de côtés encore un produit littéraire, est la situation du poète par rapport à la société dans laquelle il vit.

C'est le besoin qui engendre la fonction, c'est la nécessite qui crée son organe. Pour cette raison, je ne pourrai croire qu'une poésie de métier, une poésie professionnelle pour ainsi dire, arrive à créer autre chose qu'une profession de poète. Mais le poète, tel que je l'entends, est un être qui, s'étant adjoint une technique particulière à travers une longue évolution qui lui donne le droit de s'en référer en toute sécurité, représente un élément de continuelle révolte, de turbulence, et par conséquent, une force capable de remuer les couches profondes de la pensée humaine. Dans une société basée sur la contradiction, sur les conditions misérables d'exis-tence qu'elle met à la disposition des hommes, dans une société qui s'emploie à abaisser l'homme, qui aboutit, par de

subtiles manœuvres que j'ai honte d'appeler intellectuelles, à glorifier la misère en ouvrant un champ d'activité à la charité, le plus bas des palliatifs, dans une société où toute manifestation du beau devient, sans qu'on le veuille, d'adroits dérivatifs à la lutte des classes, à la lutte pour la dignité humaine, celle qui consiste à se libérer du joug du travail misérablement exploité, dans une société pareille, le poète apparaît de prime abord comme un révolté. Mais sa révolte est une arme à double tranchant, car, étant avant tout une révolte isolée, soumise au gré des impressions, elle peut tout aussi bien endormir les consciences que servir la révolution par les revendications dont elle se réclame. Je ne parle pas précisément des revendications exprimées *linéairement* par la méthode descriptive ou directement démonstrative, mais de celles que rejoint par un chemin détourné la seule force constituée capable de renverser l'ordre actuel de la société : le prolétariat organisé.

Ainsi, actuellement, la poésie ne peut être une fin en soi, quelque chose comme la poésie pour la poésie, mais un moyen propre au poète d'accéder à la conscience révolutionnaire. Malgré l'apparence hermétique de la poésie, malgré cette algèbre personnelle formée de processus de symbolisation qui, pour être traduite, nécessite une sorte d'initiation, elle-même liée à la rencontre de certains caractères psychiques, il s'agit d'une poésie faite pour l'homme et non pas d'un homme fait pour cette poésie, il s'agit d'une poésie faite pour la connaissance de l'homme, d'une poésie pour la vie, d'une poésie qui pourrait abandonner les oripeaux des mots et des images pour se confondre avec la révolution, avec cette révolution qui demande une transformation radicale du monde et par conséquent de l'homme tel qu'il est situé par rapport à ce monde.

La poésie n'est pas un but, elle n'est pas, comme telle, un objectif à atteindre. Elle est un passage.

Sa forme est conditionnée par le mode de penser actuellement prédominant. Mais ce mode de penser est lui-même capable de se transformer. Le poète *tend* à ce que cette transformation soit rendue possible. Il serait faux de croire que le poète se révoltant contre la famille, la société, à cause de l'isolement dans lequel il se trouve et qui lui est nécessaire, est un être asocial. Je pense, au contraire, que la qualité même de sa révolte, de nature affective, et l'expérience approfondie de la douleur qui l'a pétri, le rendent particulièrement sensible à la réalité des luttes sociales. S'il refuse cette société et le monde qu'elle a enfanté, c'est pour en créer un autre plus conforme à ses désirs. Si, allant plus loin encore, il identifie les misérables conditions d'existence à la réalité du monde extérieur et qu'il se réfugie dans un monde intérieur, ce n'est pas ici un acte définitif, un processus qui trouve là son arrêt, mais c'est pour projeter sur l'avenir la représentation de ce monde, comme une entité réalisable, comme un espoir toujours accru. Il n'est pas possible, dans la misère actuelle qui ne peut pas ne pas entamer les régions secrètes de la vie morale, il n'est pas possible, dis-je, que la poésie exprime autre chose que le désespoir. Mais, malheur à celui qui se tiendrait à ce mot comme à un terme définitif ! Ce désespoir est virtuellement accompagné d'un grand espoir, celui de voir cesser le douloureux état de choses qui l'ont engendré. Ainsi s'est développé chez le poète un esprit particulariste de caste, où le dégoût de la classe possédante, accompagné de l'impossibilité de s'assimiler à la classe des dépossédés, et le refus de prendre comme un point d'appui le monde extérieur, refus résultant d'un trop fort désir de s'y intégrer totalement, ont engendré un état latent de fureur et de haine, d'explosion et de frénésie dont le nom le

mieux approprié fut trouvé par P. Borel : la lycanthropie. Mais il ne faut pas oublier que la condition *d'être maudit* qui est faite au poète n'est pas l'expression d'un état de choses permanent à sa nature, mais qu'elle est due à la société dont il est le produit et qui agit sur sa formation intime.

Il existe actuellement deux attitudes extrêmes des poètes qui, aussi contraires qu'elles apparaissent, tendent à se concilier. La première voit dans le désespoir un arrêt définitif et sans issue. Elle veut se désintéresser de toute manifestation du-monde extérieur. Elle construit une nouvelle tour d'ivoire et veut, au nom d'une liberté, hélas, aliénée au capitalisme, faire du poète un être sacré, craint, isolé et élevé au-dessus de la mêlée. La seconde attitude consiste, au nom de quelque gauchisme révolution-naïre, dont le caractère idéaliste-anarchisant est évident, à critiquer dans les moindres détails l'action sociale et à retrouver par un chemin détourné les ennemis de la révolution.

Dans ces deux attitudes il faut voir des alibis. Ce sont les derniers soubresauts d'un scepticisme petit-bourgeois, demi-conscient, qui se défend contre la réalité des faits. Et, comme toute école littéraire ne doit son existence qu'à la réunion d'intérêts divergents en vue de sauvegarder ce scepticisme, comme toute école introduit un élément de passion là où la recherche scientifique objective aurait encore une raison d'exister, dans l'état actuel des choses, toutes les écoles qui opposent leur groupement factice à caractère totalitaire au seul parti valable, celui de la révolution, toutes ces écoles n'ont d'autre nom que l'alibisme. Ce n'est pas la conception fataliste et romantique de la révolution que je défends ici. La révolution n'est pas une flamme brusque et spectaculaire qui se produit en dehors de nous. Elle est un travail patient, mouvant et minutieux. Ce travail est aussi bien

de nature politique qu'intellectuelle et poétique. Nous vivons dans une époque révolutionnaire. Cela dépendra du couronnement qui se trouve au bout, lorsque la grande bataille sera livrée, si la direction que prendra ce mouvement servira en fin de compte la classe dominante ou la classe dominée. Notre choix est fait. Devons-nous adopter une ligne intermédiaire qui finalement nous mettra hors du combat ? Non. Si notre choix est fait, il faut que nous en subissions le parti-pris.

Le poète d'aujourd'hui qui classe sa production plus haut que sa propre existence, s'est placé dans le camp de la réaction. Mais le poète qui, prêt à donner son existence pour la révolution, lui met pourtant des bâtons dans les roues, sous des prétextes allant d'un esthétisme périmé à une philosophie postrévolutionnaire, ce poète dis-je, doit être écarté de la communauté révolutionnaire, qui est en train de se former. S'il s'agit non pas d'interpréter le monde mais de le changer, personne n'a prétendu qu'il ne faille le connaître et le comprendre. Car cette connaissance même du monde implique la nécessité de son changement. Les modalités de ce changement ont été éprouvées en URSS. Il n'y en pas de meilleures. Accepterons-nous aujourd'hui qu'au nom de la poésie on crée des valeurs d'alibi qui ne pourront pas ne pas être mises au service de ceux dont l'intérêt de classe veut qu'ils s'opposent à la révolution montante ? Je déclare ici, de toute ma force : Non ! La plus élevée valeur poétique est celle qui coïncide, sur un plan qui lui est propre, avec la révolution prolétarienne.

ANTONIO MACHADO
(Espagne)



LE POÈTE ET LE PEUPLE

Un jour, quelqu'un me demanda, voici longtemps déjà :
« *Pensez-vous que le poète doive écrire pour le peuple, ou bien rester enfermé dans sa tour d'ivoire— c'était à l'époque le poncif à la mode — pour se consacrer à une activité aristocratique, dans des sphères culturelles seulement accessibles à une minorité choisie ?* »
Je répondis de la manière suivante, que beaucoup trouvèrent évasive ou naïve :

«Écrire pour le peuple, disait mon maître, je ne demanderais pas mieux ! Alors que je voulais écrire pour le peuple, j'ai appris de lui autant que possible, bien moins de choses évidemment qu'il ne sait, lui. Écrire pour le peuple revient, en réalité, à écrire pour l'homme de notre race, de notre terroir, de notre langue, qui sont trois concepts d'une inépuisable richesse, jamais appréhendés pleinement. C'est aussi bien plus que cela : en écrivant pour le peuple, nous nous voyons contraints de franchir les limites de notre patrie, puisque cela veut aussi dire écrire pour les hommes d'autres races, d'autres terroirs et d'autres langues. Écrire pour le peuple, c'est s'appeler Cervantès en Espagne, Shakespeare en Angleterre, Tolstoï en Russie. Tel est le miracle des génies du verbe. Peut-être l'un d'eux l'a-t-il réalisé à son insu, sans même l'avoir voulu. Un jour viendra où ce sera l'aspiration suprême la plus consciente du poète. Quant à moi, simple apprenti du gai savoir, je n'ai pas, me semble-t-il, dépassé le stade du folkloriste, c'est-à-dire un apprenti, à ma façon, en sagesse populaire.» Ma réponse était celle d'un Espagnol conscient de son hispanité et qui sait, ayant besoin de savoir jusqu'à quel point tout ce qui est grand a été fait par le peuple ou pour lui, et de quelle façon tout ce qui est profondément aristocratique en Espagne s'avère en quelque sorte populaire. Dans les premiers mois de la guerre qui ensanglante actuellement l'Espagne, alors que le conflit avait encore l'apparence d'une simple guerre civile, j'ai écrit ces quelques mots pour témoigner de ma foi en la démocratie, de ma croyance dans la supériorité du peuple sur les classes privilégiées.

LES MILICIENS DE 1936

I

Après que sa vie
tant de fois par sa loi
fut mise en jeu...

Comment se fait-il que cette phrase de don Jorge Manrique me revienne en mémoire chaque fois que je vois des portraits de miliciens dans les journaux et les revues feuilletés ? Peut-être parce que ces hommes, qui ne sont pas vraiment des soldats mais bien un peuple en armes, offrent une expression grave et un air concentré ou absorbé par l'invisible, l'air de ceux qui, d'après le poète, «mettent en jeu leur vie de par leur loi», risquent cette mise unique — si l'on perd, le jeu est fini — au nom d'une cause qui leur tient profondément à cœur. En vérité, tous ces miliciens ressemblent à des capitaines, telle est la noblesse de leur visage.

II

Lorsqu'une grande cité, comme Madrid, ces derniers temps, vit une expérience tragique, elle change totalement de physionomie, au point que nous y observons un phénomène étrange venant compenser bien des motifs d'amertume : c'est la soudaine disparition du riche oisif. Non pas que celui-ci soit allé s'enfuir ou se cacher, comme certains le croient; il disparaît en fait — littéralement —, il s'efface, il est gommé par la tragédie humaine et par l'homme lui-même. Au fond, il n'y a point de riches oisifs, comme disait Juan de Mairena, mais plutôt une « culture d'oisifs >>, une variante, parmi d'autres, d'humanité dégradée, une façon particulière de ne pas être un homme, que l'on rencontre quelquefois chez des individus de différentes classes sociales et qui n'a rien à voir avec les cols de chemise empesés, le port de la cravate ou les chaussures bien cirées.

III

Parmi nous, les Espagnols, qui par définition ne sommes pas le moins du monde de riches oisifs, cette culture de

l'oisiveté est une maladie épidermique dont il est possible de trouver l'origine dans une éducation jésuite, foncièrement antichrétienne et — affirmons-le fièrement — tout à fait antiespagnole. Car cette culture de l'oisiveté suppose une estimation erronée et servile donnant la préférence aux faits sociaux les plus superficiels, comme des signes distinctifs d'une classe, des coutumes et une façon de se vêtir, au détriment des valeurs à proprement parler, religieuses aussi bien qu'humaines. Cette attitude-là ignore, se complaît à ignorer — à la manière jésuite — l'insurpassable dignité de l'homme. Le peuple, en revanche, la reconnaît et la manifeste. L'éthique populaire trouve là sa base la plus solide.

Personne ne vaut plus que personne », dit un adage castillan. Que voilà une expression parfaite de la modestie et de l'orgueil ! C'est bien vrai, «personne ne vaut plus que personne». Car il n'est donné à personne d'être supérieur aux autres, puisqu'il existe toujours quelqu'un, selon les circonstances temporelles et spatiales, pour être meilleur en quelque chose. « Personne ne vaut plus que personne », car, pour grande que soit la valeur d'un homme, celle-ci ne vaudra jamais davantage que la valeur de son humanité même, et c'est là le sens le plus profond du dicton. Ainsi parle la Castille, un peuple de seigneurs qui a toujours méprisé les oisifs.

IV

Dans la vieille chanson de geste, lorsque le Cid, le «seigneur», s'apprête à briser le siège de Valence installé par les Maures, en faisant preuve d'une grandeur d'âme que ses propres ennemis saluent, il fait venir sa femme Chimène et ses filles Elvire et Sol, afin qu'elles puissent voir «comment l'on doit gagner son pain». Rodrigue évoque ainsi ses propres prouesses avec une divine modestie. C'est pourtant bien le même qui se verra banni pour s'être dressé devant le roi Alphonse en exigeant de

lui, d'homme à homme, qu'il jure sur les Évangiles ne pas devoir sa couronne à un crime fratricide. Et c'est aux côtés du Cid, grand seigneur de par sa noblesse morale, que nous trouvons les deux infants de Carrion, deux lâches vaniteux et revanchards ; ces deux oisifs félons sont l'image intemporelle d'une aristocratie encanaillée. Quelqu'un a fait remarquer, non sans raison, que la Geste du Cid correspond à la lutte entre une démocratie naissante et une aristocratie sur le déclin. Je dirais plutôt : entre la noblesse d'esprit castillane et la mentalité de petit-bourgeois du royaume de Léon, en ce temps-là.

V

Il n'en manquera pas pour s'imaginer voir l'ombre des gendres du Cid escortant les armées factieuses d'aujourd'hui, et leur conseillant d'aussi lamentables prouesses que celle de la « Rouvraie de Corps ». Je n'irai pas jusque-là, car je n'aime pas dénigrer l'adversaire. Mais je crois de toute mon âme que l'ombre de Rodrigue accompagne nos miliciens héroïques, et que les meilleurs gagneront à nouveau dans l'ordalie contemporaine installée, comme naguère, au bord du Tage.

Madrid, août 1936.

Chez les Espagnols, c'est dans l'esprit populaire que ressort le plus naturellement et avec le plus de netteté ce qui est profondément humain. J'ignore si l'on peut dire la même chose des autres peuples. Ma connaissance du folklore n'a pas franchi les frontières de mon pays. Mais j'ose affirmer qu'en Espagne, le préjugé aristocratique consistant à n'écrire que pour une élite est admis et qu'il peut même devenir une norme en littérature, à la seule condition de remarquer le fait suivant : la noblesse espagnole se trouve à l'intérieur du peuple, et c'est en écrivant pour elle que l'on écrit pour l'élite. Si nous

voulions, par charité, ne pas exclure les classes dites supérieures du plaisir de la découverte d'une littérature populaire, il nous faudrait rabaisser l'élévation humaine et appauvrir la qualité esthétique des œuvres que le peuple s'est appropriées, en les saupoudrant de frivités et de pédanteries. C'est ce que bon nombre de nos auteurs classiques ont fait souvent, plus ou moins consciemment. Tout ce qu'il y a de superflu dans le *Quichotte* ne provient pas de concessions faites au goût populaire ou, comme on disait à l'époque, de la bêtise de la populace mais bien, tout au contraire, de la perversion esthétique de la cour. Quelqu'un a dit en des termes excessifs et *ad pedem litterae* inacceptables, mais avec un sens aigu de la vérité : presque tout ce qui, dans notre littérature, n'est pas du folklore est de la pédanterie.

Mais laissons de côté l'aspect espagnol, ou plutôt «espagnoliste» de la question, d'après moi elle se résume tout simplement au dilemme suivant : ou nous écrivons sans oublier le peuple, ou nous n'écrirons que des sottises. Revenons à l'aspect universel du problème, qui est celui de la diffusion de la culture et de sa défense. Je veux vous lire un texte de Juan de Mairena, professeur apocryphe ou hypothétique, qui faisait chez nous des projets pour une École populaire de sagesse supérieure.

La culture vue du dehors, telle que la voient ceux qui n'ont jamais contribué à sa création, peut apparaître comme une source de richesses financières ou mercantiles qui, répartie entre beaucoup de bénéficiaires, le plus grand nombre même, ne suffit à enrichir personne. La diffusion de cette culture serait, pour ceux qui la conçoivent de la sorte — si c'est une conception digne de ce nom —, un gaspillage ou une dilapidation de la culture, en tous points déplorable. Et c'est tellement

logique !... Mais nous trouvons étrange que ce soient parfois les antimarxistes, ceux qui combattent la lecture matérialiste de l'histoire, qui défendent une conception tellement matérialiste de la diffusion de la culture.

C'est un fait : la culture vue du dehors, pour ainsi dire appréhendée du point de vue de l'ignorance ou bien de celui de la pédanterie, peut se voir comme un trésor dont la possession et la conservation seraient l'apanage de quelques-uns; dans ce cas, la soif de culture que nous aimerais contribuer à intensifier dans le peuple serait ressentie comme la menace planant sur une réserve sacrée Mais nous qui voyons la culture de l'intérieur, j'entends par là du point de vue de l'homme lui-même, nous n'avons cure ni de la source, ni du trésor, ni de la réserve de la culture ; car nous ne croyons pas à ces fonds ou à ces stocks pouvant être accaparés d'une part, ou répartis à la volée d'autre part, et encore moins saccagés par la plèbe. Pour nous, défendre et diffuser la culture sont une même et seule chose : accroître dans le monde le trésor humain d'une conscience en éveil. Comment ? En réveillant le dormeur. Et plus grand sera le nombre des éveillés... Il y attrait d'après moi, disait Juan de Mairena, un seul argument recevable contre une vaste diffusion de la culture, c'est-à-dire contre un déplacement de sa concentration au sein d'un cercle restreint d'élus ou de privilégiés vers d'autres secteurs plus vastes : il s'agirait du cas où nous découvririons que le principe de Carnot est également valable pour ce type d'énergie spirituelle capable de réveiller le dormeur. Il nous faudrait alors procéder avec beaucoup de doigté, car une diffusion trop significative de la culture entraînerait la dégradation de cette dernière, au point de la rendre sans objet. Mais, que je sache, rien de tel n'a été prouvé. Par ailleurs, nous ne pourrions rien opposer à la théorie contraire qui, selon

toute apparence, affirmerait la réversibilité constante de l'énergie spirituelle produite par la culture.

D'après nous, la culture n'est pas le résultat d'une énergie qui se dégrade en se propageant, et elle n'est pas davantage un capital qui irait diminuant s'il était partagé ; en sa défense œuvrera toute action généreuse supposant implicitement les deux plus grands paradoxes de l'éthique : l'on ne perd que ce que l'on veut conserver, et l'on ne gagne que ce que l'on veut bien donner.

Instruisez l'ignorant ; réveillez le dormeur ; frappez à la porte de tous les cœurs et de toutes les consciences. Et puisque l'homme n'est pas fait pour la culture mais la culture pour l'homme, pour tous les hommes et pour chacun d'entre eux, et qu'elle n'est aucunement un fardeau trop lourd pour être porté par tous à bout de bras, de sorte que le poids de la culture puisse seulement être réparti entre tous, si un ouragan de cynisme, de brutalité humaine secoue demain l'arbre de la culture, emportant avec lui davantage que ses feuilles mortes, n'ayez pas peur. Les arbres trop touffus ont besoin de perdre quelques-unes de leurs branches au bénéfice de leurs fruits. Et à défaut d'un élagage compétent et volontaire, l'ouragan pourrait bien s'avérer salutaire.

Lorsqu'on demanda à Juan de Mairena si le poète et, d'une façon plus générale, tout écrivain devait écrire pour les masses, il répondit : Prenez garde, mes amis. Il existe un homme du peuple qui, tout du moins en Espagne, est l'homme simple et radical, qui se rapproche le plus de l'être universel et éternel. L'homme de masse n'existe pas ; les masses humaines sont une invention de la bourgeoisie, une volonté de dégradation des foules humaines fondée sur une disqualification de l'être humain, visant à le réduire à ce que l'homme a de

commun avec les objets du monde physique : la capacité à être mesuré en rapport avec une unité de volume. Méfiez-vous du cliché « masses humaines ». Bien des gens de bonne foi, nos amis les meilleurs, s'en servent de nos jours, sans se rendre compte que le terme provient du camp ennemi : de la bourgeoisie capitaliste qui exploite l'homme et dont l'intérêt consiste à l'abaisser ; d'une partie de l'église aussi, instrument de pouvoir qui s'est plus d'une fois proclamée l'institution suprême ayant vocation de sauver les masses. Méfiance : jamais personne ne sera capable de sauver les masses; il sera par contre toujours possible de tirer sur elles. Prenez-y garde! Bien des problèmes les plus ardu斯 posés par la poésie des temps à venir — la continuité d'un art éternel face à de nouvelles données spatio-temporelles — et l'échec de certaines tentatives bien intentionnées trouvent en partie leur origine dans ce qui suit : écrire pour les masses est écrire pour personne et encore moins pour l'homme d'aujourd'hui, ou pour ces millions de consciences humaines, épargnées de par le monde, qui luttent — comme en Espagne — avec héroïsme et bravoure pour réduire tous les obstacles s'opposant à leur pleine dignité et pour maîtriser les moyens qui leur permettent d'y accéder. Si vous vous adressez aux masses, l'homme, chaque homme qui vous écoutera ne se sentira pas concerné et vous tournera forcément le dos.

Telle est l'ironie implicitement induite par un poncif erroné dont nous n'userons jamais volontiers, nous qui sommes d'incorrigibles partisans de la démocratie et ennemis jurés de tout système culturel favorisant les fils de bonne famille ; car nous éprouvons un respect et un amour pour le peuple que nos adversaires ne ressentiront jamais.

CESAR VALLEJO



(Dessin d'un Vallejo moderne dont je ne peux dire exactement l'auteur. J'aurais pu prendre un dessin de Vallejo par Picasso mais les ayants droits étant allés jusqu'à faire des procès gagnés même au Pérou...)

Je vous transmets les salutations de mes compagnons⁶, au peuple espagnol qui lutte par un effort surhumain, avec une vocation sans précédent dans l'Histoire, et qui stupéfie l'univers

Vous savez que le Pérou, comme d'autres peuples d'Amérique, vit sous la domination d'une dictature impitoyable; cette dictature s'est exacerbée. Elle n'admet pas l'évocation d'un seul mot sur la République espagnole dans les rues de Lima, ou dans toute autre ville de la République. Les écrivains ont organisé un vaste programme pour une campagne dans les régions les plus reculées du pays, et cette campagne a suscité la condamnation du gouvernement.

Avec ce salut des écrivains de notre pays, je vous transmets les salutations des travailleurs du Pérou. Ces masses, contrairement à ce que vous pouvez imaginer, pour un pays qui traîne une vieille chaîne d'ignorance et d'obscurantisme, ont été dès le début conscientes que la cause de la République espagnole est aussi la cause du Pérou, et celle du monde entier. Pourquoi, me demanderez-vous, les masses du Pérou et du monde ont-elles eu la capacité si rapide de prendre conscience de leurs devoirs envers la République espagnole ? L'explication est claire : les peuples qui ont souffert de la répression, de la dictature, de la domination des classes dirigeantes puissantes, pendant des siècles, en tirent une conclusion rapide grâce à leur aspiration extraordinaire à la liberté ; parce qu'une grande douleur, une longue oppression sociale, purifient et punissent l'envie de liberté de l'homme, en faveur de la liberté du monde, jusqu'à se cristalliser en des actes supérieurs en faveur de

⁶ Je remercie José Gonzalez de l'association MER 82 qui m'a aidé à traduire le texte.

la Liberté. Aussi, les masses ouvrières d'Amérique se battent aux côtés des masses ouvrières d'Espagne.

Les Etats et les gouvernants d'Amérique agissent mal en essayant de l'empêcher, parce que, malgré les obstacles, les arrestations et les persécutions, ces masses parviennent à organiser une action commune en faveur de la République espagnole.

Camarades, les peuples d'Amérique latine voient clairement dans le peuple espagnol en armes une cause qui leur est d'autant plus commune qu'il s'agit d'une même race et, surtout, de la même histoire, et je ne dis pas cela avec un accent d'orgueil de race, mais je le dis avec un accent d'orgueil d'humanité, car seule une coïncidence historique a voulu rendre les peuples américains très proche des destins de l'Espagne.

L'Amérique voit donc le peuple espagnol accomplir son destin extraordinaire dans l'histoire de l'humanité, et la continuité de ce destin qui a conduit l'Espagne à être la créatrice de continents ; elle a sorti du néant un continent, et aujourd'hui elle sort du néant le monde entier.

Camarades, j'ai observé au cours des débats de ce Congrès, depuis le début, que tous les délégués ont apporté la voix de leur pays en tant que messager de la vie révolutionnaire de ces pays ; mais un sujet a été évoqué très brièvement et, je le crois, c'est un point des plus importants, un point qui aurait dû être mentionnés plus fortement. Je me réfère maintenant à la responsabilité de l'écrivain devant l'histoire et, notamment, aux moments les plus graves.

Ce pauvre aspect de la conscience professionnelle de l'écrivain, le camarade Grao (?), écrivain néerlandais, en a parlé admirablement.

Parlons un peu de cette responsabilité, car je crois qu'en ce moment, plus que jamais, les écrivains libres sont

tenus de s'identifier avec le peuple, pour faire arriver son intelligence à l'intelligence du peuple, et briser la barrière séculaire entre l'intelligence et les gens, entre l'esprit et la matière. Ces obstacles, nous le savons très bien, ont été créés par les classes dominantes antérieures à la monarchie. Il me paraît donc nécessaire d'attirer l'attention des écrivains du IIème Congrès Antifasciste international, en disant la nécessité, non que l'esprit aille à la matière, comme le dirait tout auteur de la classe dirigeante, mais qu'il est nécessaire que la matière s'approche de l'esprit d'intelligence, qu'elle s'en approche horizontalement plutôt que verticalement ; c'est à dire épaule contre épaule [au coude à coude pourrait-on dire en français].

Jésus disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Je pense qu'il est venu un moment où la conscience de l'écrivain révolutionnaire peut être réalisée dans une formule, en disant: « Mon royaume est de ce monde, mais aussi de l'autre. »

Malheureusement, la conscience de la responsabilité professionnelle de l'écrivain n'est pas assez partagée parmi la plupart des écrivains dans le monde. La plupart des écrivains sont à côté du fascisme parce qu'il leur manque cette conscience professionnelle, d'être conscients de leur action historique; mais nous avons de notre côté les meilleurs penseurs du monde, et de meilleure qualité. La preuve en est que les meilleurs écrivains de valeur intrinsèque sont venus à ce Congrès pour exprimer leur engagement en faveur de la cause du peuple espagnol.

Une autre preuve que la conscience de la responsabilité de l'écrivain n'est pas bien développée, c'est que, dans ces heures difficiles que les peuples traversent, la plupart des écrivains se taisent devant les persécutions des dirigeants dominateurs; personne ne prononce un mot contre et

c'est une attitude très confortable. Il serait souhaitable qu'en ces temps de lutte quand la police, les forces armées menacent la vie, l'activité des écrivains et du peuple tout entier, ces écrivains élèvent la voix en ces heures et aient le courage de protester contre cette tyrannie, contre cette attitude.

Un camarade des plus importants a dit qu'il serait souhaitable d'exiger des Internationales Ouvrières une plus grande pression sur les masses pour qu'elles expriment leur protestation contre l'attitude des gouvernements respectifs, qu'elles descendent dans la rue, afin de rappeler que l'Espagne républicaine a incontestablement le droit de s'armer contre l'invasion étrangère.

Nous sommes les responsables de ce qui se passe dans ce monde, nous les écrivains, parce que nous avons l'arme la plus redoutable, qui est le verbe. Archimède a dit : «Donnez-moi un point d'appui, le mot juste et la bonne formule, et je soulèverai le monde »; nous qui avons ce point d'appui, notre stylo, il nous reste donc à faire bouger le monde avec cette arme. (Applaudissements)

Bien sûr, ce problème se réduit à une question d'ordre personnel et à l'intérêt qu'y portent les écrivains eux-mêmes, car nous ne mobilisons pas nos plumes, nous ne nous opposons pas aux gouvernements, à la presse ennemie, aux écrivains dits neutres.

Dans la plupart des cas, les écrivains n'ont pas d'héroïsme, pas d'esprit de sacrifice. Charloï a déclaré : «Nous les écrivains, nous avons cette honte énorme qui nous fait baisser la tête, celle d'être écrivains.»

Il est temps d'assumer notre rôle vaillamment, tout autant face à un gouvernement qui nous est favorable, que face à un gouvernement opposé.

J'abuse du peu de temps réduit dont nous jouissons; nous ne sommes pas venus à ce congrès pour discuter des problèmes de technique professionnelle, mais nous sommes venus avec un objet, une mission professionnelle qui consiste à nous rendre compte de la matière première que doit avoir chaque écrivain créateur, de quel contact direct nous avons avec la réalité espagnole qui aujourd'hui plus que jamais peut produire de bons fruits. Pour nous, écrivains révolutionnaires, l'homme cultivé est celui qui contribue au développement, individuellement et socialement, de la communauté dans une ambiance où règnent la concorde, l'harmonie et la justice pour le progrès commun et individuel.

Par conséquent, lorsque nous avons appris que le 5e régiment avait sauvé les trésors artistiques trouvés dans le palais du duc d'Albe, et cela au prix du sacrifice de quelques vies, en exposant l'existence de ces camarades, quelques compagnons intellectuels se sont demandés: « est-il possible que le concept de culture se soit édulcoré au point que l'homme doive être l'esclave de ce qui l'amène à sacrifier sa vie au service d'une sculpture, d'une peinture etc. ? ». Pour nous le concept de culture est tout autre ; nous croyons que les musées sont les lieux plus ou moins périssables des capacités les plus gigantesques que possède l'homme, et nous voudrions que, dans le cadre d'un rêve artistique, d'un idéal presque absurde, nous aimeraisons dis-je, que, dans ce moment tragique du peuple espagnol, se produise le contraire. Qu'au milieu de la bataille que livrent le peuple espagnol et le monde, les musées, les personnages figurant dans les tableaux aient reçu ce souffle de vitalité qui en fera aussi des soldats pour le plus grand profit de l'humanité. Il est nécessaire d'être conscient de notre mission ici.

De retour dans nos pays n'oublions pas la situation de cette lutte du peuple espagnol. Il faut mobiliser les esprits et les masses en faveur de la République espagnole. Quelques mots encore pour terminer. Ce Congrès est appelé le Congrès pour la défense de la culture, mais les intellectuels du monde sont difficilement d'accord.

Il y a quelques années, cette question a fait l'objet de discussions très intéressantes pour savoir si un homme est cultivé ou non.

Un écrivain anglais disait : « L'homme instruit est un honnête homme qui remplit exactement ses devoirs, avec amitié, etc., même s'il est parfaitement ignorant, inepte et incapable d'apprécier une symphonie de Beethoven. »

Un Français a déclaré: « Pour nous, un homme instruit est un homme qui se spécialise dans une branche, et que cette branche a produit une découverte d'une grande utilité pour l'humanité, même si c'est un homme malhonnête et peu honorable»⁷.

L'intervention de Vallejo au IIème Congrès international des écrivains, publié dans le « Mono Azul » de Madrid.
Barcelone, Juillet 1937

⁷ Certains pensent qu'il manque une partie finale.

MADRID

NORDAHL GRIEG (Norvège)

Un écrivain antifasciste qui, de son pays paisible et neutre, arrive dans l'Espagne en lutte, sent le besoin de s'éprouver lui-même et d'éprouver son œuvre. Sa propre insuffisance lui cause alors un sentiment de honte. Il voit des hommes dans les tranchées qui donnent tout, qui vivent dans un monde d'action et de mort et il ne pourra s'empêcher de penser qu'il est resté loin du danger avec les mots et la vie.

En Espagne il sentira constamment, ce que certainement il a déjà senti à d'autres moments pleins d'amertume et de reproches, que sa contribution doit être infiniment plus grande et plus infatigable. Ce qu'il a vu ici sera comme une plaie brûlante dans sa conscience : chaque jour il n'apportera pas toutes ses forces dans la lutte contre le fascisme, il aura le sentiment de trahir ces hommes dont l'héroïsme l'a enthousiasmé et, dans son pays neutre, il se sentira un déserteur du front espagnol. C'est le droit de nous appeler camarades et frères des combattants que nous, écrivains démocrates, nous devons conquérir.

Que nos mots deviennent des mots agissants, comme ils le sont devenus en Espagne et dans la littérature constructive de l'Union soviétique. Là, le mot est devenu une action.

Devant Madrid, dans les tranchées des premières lignes de la République, nous avons vu des écoles et des bibliothèques à cent mètres du front fasciste, Les

mitrailleuses des Marocains tirent par-dessus les tranchées tandis que les jeunes soldats vont à l'école. C'est le symbole du fascisme de vouloir ravir au peuple la possibilité d'une vie plus belle. Mais dans ces écoles creusées dans la terre, le mot développe l'homme, le mot rend plus fort, plus conscient, le mot ouvre un avenir plus grand. Et chaque soir la voiture du haut-parleur part pour le front, les mots s'entendent à trois kilomètres dans la nuit, les fascistes doivent écouter la vérité. Ils tirent sur le haut-parleur, ils tirent sur la vérité. Mais les mots atteignent plusieurs des leurs, les obligent à penser et souvent leur font poser les armes. Les mots peuvent donner la foi à l'homme et semer le doute chez l'ennemi, ils peuvent rapprocher la victoire sur le fascisme. Voilà ce que sont les mots agissants et c'est cela que nous devons apprendre dans les démocraties de l'Europe occidentale. Une des tâches de ce congrès est de définir le terrain de notre activité, de montrer ce que nous pouvons faire dans la lutte contre le fascisme et avant tout, ce que nous pouvons faire pour la République espagnole.

Pour qu'un mot soit puissant, la condition n'est pas qu'il soit exprimé, mais qu'il atteigne ceux à qui il peut servir. Nous, les écrivains antifascistes des pays démocrates, nous savons ou nous devrions savoir que nos mots ne vont pas jusqu'à ceux qui devraient s'en servir. La majorité de nos lecteurs sont des bourgeois chez qui nos mots tout au plus, éveillent quelques pensées et qui se rendorment aussitôt. Un artisan recherche pour son travail les matériaux les meilleurs mais nous, les écrivains, le faisons-nous ? Allons-nous jusqu'à la partie la plus malléable la plus prometteuse de notre peuple : jusqu'aux masses ? La réponse est non.

Je veux prendre un exemple précis. L'organisation internationale des hommes de mer n'a pas encore décidé le blocus de Franco. Il y a eu des velléités de blocus dans certains pays, mais par exemple en Norvège, les autorités ont déclaré illégal le blocus des ports franquistes. Il est donc illégal d'agir humainement. L'argument bourgeois contre le blocus c'est qu'il n'a aucune action internationale, que ce serait qu'un coup d'épée dans la mer, étant donné que les organisations de marins dans la plupart des pays, et particulièrement en Angleterre se tiendraient à l'écart. En général nous en accusons les chefs des syndicats. Bien. Mais il n'est pas intéressant d'accuser les autres. Ce qui nous intéresse, nous écrivains antifascistes, c'est de poser la question ainsi : notre lutte contre le fascisme, pour une Espagne libre a-t-il atteint les travailleurs, les marins, les a-t-il encouragés ? Les faits prouvent que nous ne les avons pas encouragés.

Les marins sont parmi les meilleurs hommes du prolétariat : ils ont une profonde faculté de solidarité, ils aident avec abnégation et héroïsme des camarades inconnus, en danger dans la tempête ; mais la solidarité envers des camarades en danger dans une démocratie menacée n'est pas encore réalisée. Un esthète bourgeois dira : cette question serait à sa place dans un congrès des travailleurs des transports et non dans une réunion d'écrivains. Mais nous, nous sommes plus avisés : nos intérêts, notre lutte sont les mêmes.

Il s'agit pour nous écrivains, de nous faire écouter par les masses laborieuses de leur dire dans une langue qu'elles comprennent que c'est ici maintenant que doit agir leur solidarité. Pour chaque jour de retard apporté dans la réalisation du blocus des ports franquistes, ce sera d'autant plus de leurs frères qui seront tués, de femmes et d'enfants qui seront massacrés.

Il faut que nos efforts pour faire comprendre cela aux marins soient guidés par un plan international : les écrivains d'Amérique, d'Angleterre, de Scandinavie, de Hollande, de Belgique et de France doivent tout mettre en œuvre en même temps et unanimement. Nous devons trouver le mot qui crée l'action. Voilà où sont nos responsabilités notre devoir. Jai mentionné ce cas particulier et concret parce que, avant tout, ce congrès doit s'occuper de questions concrètes. D'autres écrivains aux vues plus larges, à l'expérience plus vaste, soulèveront d'autres problèmes.

Ici, en Espagne, notre volonté ardente et constante de participer à la lutte antifasciste aura reçu des tâches précises et une force nouvelle.



Maria Teresa León.

STEPHEN SPENDER (Angleterre)

Nous nous rappelons tous, avec la plus profonde émotion, ce que nous vîmes hier, dans le petit village où nous déjeunâmes.

Les enfants chantaient *l'Internationale* sous nos fenêtres et dansaient en nous saluant. Les femmes pleuraient l'absence de leurs hommes, elles me demandaient, s'il n'était pas un membre du congrès qui pût leur dire, en espagnol, combien nous compatissons à leur sort.

Extrêmement bouleversés par cette scène, il n'était pas un seul de nous qui ne pleurât ou qui n'eût envie de pleurer. Quand nous sommes partis, j'avais appris -et je pense que tous mes camarades avaient gaiement appris de leçons que nous donnait l'Espagne actuelle.

Premièrement : Qu'ici, dans les grandes villes et les moindres villages, tout un peuple souffre.

Deuxièmement : Que les crimes du fascisme à Badajoz, Irun, Durango et Guernica, ne sont pas seulement les crimes cyniques et barbares d'un monde bourgeois dominé par les principes de l'impérialisme, mais encore qu'ils sont condamnables moralement, selon les principes de la civilisation que nous défendons, et selon les principes de la religion que respectent la plupart de nos camarades et même selon les principes médiévaux.

Les « chefs » qui, en Espagne, se rendent coupables de ces crimes, sont condamnés par l'histoire et par la vérité abstraite, éternelle. Le monde capitaliste n'a aucune moralité pour condamner quelque acte que ce soit,

surtout s'il s'agit d'un acte offensant perpétré au nom du commerce et du capital.

Nous qui sommes dans le mouvement révolutionnaire, qui sommes des poètes et des intellectuels, nous assistons avec une indignation croissante aux crimes du fascisme et nous réalisons avec un désespoir croissant qu'il n'y a, dans le capitalisme, aucun point qui ne soit moralement rendu vulnérable par le fascisme, parce que le fascisme a adopté une éthique de violence et d'avidité qui est la morale même du capitalisme.

L'Espagne enseigne au monde qu'il existe encore une vraie morale.

Penchons-nous encore sur cette autre parabole des enfants espagnols : les gosses basques qui sont en Angleterre, quand ils entendirent la nouvelle de la chute de Bilbao, détruisirent les meubles de leur campement.

Pour nous, qui sommes des poètes, ils exprimèrent un sentiment qui nous était demeuré étranger pendant longtemps : l'indignation morale que nous ressentîmes et qui a fait de nous les soutiens de la révolution, qui nous a mis aux côtés du gouvernement espagnol dans la lutte.

Camarades, vous qui êtes des intellectuels, et qui savez que la civilisation que nous défendons est inséparable de la lutte contre le fascisme et la barbarie, vous avez l'inestimable honneur, l'honneur infini, de représenter le centre géographique de la lutte et d'être au cœur même de la civilisation.

JEAN CASSOU (France)
Message au congrès 1937

Je suis souffrant et ne puis me rendre à votre congrès. Mais je me promets d'aller passer quelques jours en Espagne, auprès de nos chers et fraternels amis espagnols, dès que j'irai mieux, c'est-à-dire dans un mois ou deux, et de refaire, un an après, ce voyage de Barcelone, Valence et Madrid qui m'avait laissé un souvenir si pathétique. Je reviendrai écouter battre le vieux cœur de ma mère Espagne qui, depuis un an, est devenu le cœur du monde.

Voilà des années que je suis, que j'accompagne l'Espagne, que je me nourris de ce que son génie a du plus spécial et que j'essaie de le faire entendre à mes compatriotes français. Ce n'était pas toujours une tâche facile. Et sans doute si j'entendais moi-même si bien les irréductibles particularités du génie espagnol, c'est que par son sang, j'étais dans le secret. Et un démon me poussait à augmenter le caractère intraduisible de ces particularités, à insister cruellement sur tout ce que, dans la passion, la liberté, l'excès, le caprice et la fierté des formes espagnoles, il pouvait y avoir de réfractaire à ce que les Français appellent leur mesure, leur bon sens et leur bon goût. Et j'éprouvais une exaltation singulière à posséder, dans les créations des artistes baroques, des poètes conceptistes, des écrivains mystiques, dans le Gréco, Quevedo, Gracian, Gongora; sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, Cervantès et Unamuno, Picasso et Gaudi, tout un monde d'affirmation arbitraire et qui se présentait à la façon d'un bloc abrupt et d'un défi. Je savais, d'ailleurs, par mon expérience poétique et par mon expérience révolutionnaire - ce qui pour moi est une même chose – qu'il y a toujours du défi et de la protestation dans les œuvres de la culture humaine. Que celles-ci sont et

doivent toujours être les signes d'une contradiction, l'expression d'une volonté. Et jamais cette contradiction et cette volonté ne m'avaient paru plus nettes que dans les œuvres de la culture espagnole.

Mais contradiction à quoi ? Volonté de quoi ? Il y avait de l'obscurité dans cette force que je sentais explosive sans parvenir à démêler comment et pourquoi l'explosion pourrait éclater. Or l'explosion a éclaté. Cette puissance, cette densité qui chargeaient si terriblement l'âme espagnole viennent de se manifester. Et l'Espagne est devenue, après la France révolutionnaire, après la Russie d'Octobre, l'Espagne, à son tour, est devenue le théâtre et le symbole de l'une des plus violentes revendications de la personne humaine. Il y avait de la colère, de la solitude et de la passion dans les étranges chefs-d'œuvre du génie espagnol; c'est qu'il y avait cette même colère, cette même solitude et même passion tragique et effrénée, dans le tempérament de l'homme espagnol; et cette passion devait éclater le jour où l'homme espagnol se sentirait responsable pour tous les hommes qui souffrent et qui ont faim.

Ce qu'il y avait de trop irréductible et particulier dans génie espagnol s'est ouvert, est devenu valeur universelle, puisqu'à présent la misère espagnole est devenue représentative de la misère du prolétariat universel et puisqu'à présent le peuple espagnol est devenu porteur des espoirs et des chances de tous les peuples de l'univers.

Cette accession du peuple espagnol à l'éminente dignité de premier peuple révolutionnaire et de champion de la cause humaine s'est faite au milieu de douleurs et de drames que nous ne pouvons considérer sans que notre cœur se déchire d'horreur, d'admiration, d'amour. Le peuple espagnol en assume en ce moment la grande charge. Il est le peuple Christ. Et il me semble que cette fois, tous, nous devons comprendre enfin jusqu'au bout,

la précieuse et très extraordinaire splendeur des œuvres de son génie; il nous suffit pour cela de regarder les excès de foi, d'héroïsme et de souffrance auxquels peut être livré le peuple d'Espagne. C'est lui, aujourd'hui, qui confirme, justifie, explique les œuvres des princes de la culture espagnole. C'est le peuple d'Espagne qui, aujourd'hui, confirme, justifie, explique Cervantès et Goya. Cette passion obscure, cette énergie prodigue et farouche, cette dense accumulation de violences énigmatiques, nous voyons par quoi elles se traduisent lorsqu'elles éclatent dans le cri de ce paysan démuni, affamé, isolé, dressé sur son désert de Castille et qui, au fascisme barbare et monstrueux, répond : «Non! Tu ne passeras pas! ». Que viendrait faire le fascisme dans cette terre de génies hautains, magnifiques et magnifiquement humains ? Que viendrait-il faire parmi les gens de Valence, de Barcelone et de Madrid qui composent le peuple le plus pauvre et par cela même, le plus fier et le plus humain de la terre ? Ecrivains espagnols, poètes, artistes, mes frères, la culture que vous incarnez et que vous défendez représente nos intérêts les plus chers. Et notre culture française ne serait plus rien pour nous et le monde perdrait tout son sens si le fascisme venait à bout du peuple espagnol. Je vous dis à bientôt et vous envoie mon plus fraternel salut.

21 juin 1935 au soir
Jean Cassou, Tradition et invention

On prétend constamment refaire de la culture un objet défini et fixé, qui se transmet à la manière des biens d'argent et des possessions. Mais je vous parlerai en poète, c'est-à-dire comme un homme qui est à l'intérieur de la culture, qui prétend agir sur elle et en êtreagi, qui la sent, non comme une chose, mais comme un avenir et

comme une action. Lorsque la société, les détenteurs de dogmes, les défenseurs d'académismes et les gardiens de bastions nous parlent de la culture et de la tradition, ils nous en parlent comme de quelque chose qu'il s'agit de conserver. On conserve le répertoire des pièces de la Comédie Française, on conservera les tableaux d'un musée, on conserve aussi les hypothèques. Mais un poète ne peut voir dans la tradition et la culture qu'une suite d'inventions. Les formes par lesquelles s'est exprimé l'homme, il les saisit sous leur aspect le plus incisif, le plus neuf et le plus juvénile, le plus agissant, le plus subversif. C'est cette nouveauté toujours fraîche que sa mémoire retient et que son émotion perpétue. Et c'est cela seul qui l'incite, à son tour, à prolonger, perpétuer, défendre la culture. Dès que celle-ci s'arrête, lui, il repart. Le poète qui sent ces choses, le poète pour qui l'attitude lyrique est ainsi une disposition vitale, un état de vigilance, de protestation, de refus, de perpétuelle invention, celui-là est prêt à adhérer à l'idée de révolution et à tous les mouvements et à tous les desseins qui tendent à instituer pour l'homme une condition moins contrainte et moins menacée, plus libre et plus parfaite. Mais celui qui ne sent pas ces choses n'a plus au contraire qu'à faire abandon de toutes ses facultés d'invention et à accepter l'idée que l'art, la poésie, la recherche intellectuelle, l'imagination, le génie, cet élan de tout notre être, cet accord de notre existence réelle, concrète et de notre singularité pensante qui constituent le pouvoir créateur, tout cela ne doit plus s'employer qu'à répéter éternellement le même geste, au service d'un régime social immobile. Cette démission de nos facultés d'invention, c'est justement cela que le fascisme réclame de nous. À nous de savoir ce que nous voulons choisir. Je considère la suite des chefs-d'œuvre de l'esprit, des formes poétiques et artistiques qui compose ce qu'on

appelle la culture, et je me demande quel est leur caractère commun, quel est l'élément commun qui permet de voir dans ces formes une tradition. Est-ce leur obéissance ? Non, ce que ces formes ont eu de commun, c'est au contraire leur opposition à quelque chose, la façon qu'elles ont eu de triompher d'une résistance, d'affirmer une contradiction et par la même leur vitalité, de fournir, chaque fois, dans chacune des circonstances où elles se sont produites, une solution nouvelle de la faculté d'invention de l'homme, une image complète, intégrale et libre du pouvoir humain. Goya, dans la première partie de sa carrière, peint des scènes populaires, des scènes de la vie de son temps : à cette peinture il apporte une exubérance, une joie printanière, un amour qui nous délivrent ou nous font soupçonner que l'homme est fait pour se délivrer. Ensuite les conditions de son existence l'amènent à peindre la famille royale : il le fait en ajoutant à sa peinture un jugement critique, la réaction profonde de sa droiture de cœur et de son impérieuse ironie. Cette droiture de cœur et cette ironie s'expliciteront plus violemment dans les satires des *Caprices*, dans le cri de douleur des *Désastres de la guerre*. Plus tard enfin, séparé d'un monde injuste, replié sur lui-même, isole, solitaire, Goya enfermera sa protestation dans des figures énigmatiques où il est seul à se reconnaître. Eh bien, ces divers moments du destin de Goya nous présentent les diverses façons que possède l'invention poétique pour s'exprimer. Chaque fois, nous la voyons ajouter à l'expression d'une époque ou d'une société un surplus de vie, un complément tantôt exaltant, tantôt injurieux, mais qui toujours, agit. Et quand nous pensons à Goya, quand nous le replaçons dans la tradition, quand nous l'incorporons à notre mémoire, est-ce à la façon d'une chose morte et qu'il s'agit de conserver? Non, ce que nous retenons de lui, c'est l'aspect

le plus vif de son agilité inventive. Or penser et sentir de cette sorte, c'est penser et sentir révolutionnairement. Et il ne nous paraît pas possible que l'on conçoive, que l'on pense, que l'on sente la tradition culturelle autrement que comme un acte vital où nous nous trouvons à notre tour engagés. Cette définition de la culture me paraît très simple, très élémentaire. Et pourtant il est urgent de la proclamer à nouveau, car cette définition se trouve en ce moment mise en cause et en péril. Ce que nous aimons, ce que nous défendons dans le passé, c'est la vie, car nous sommes vivants et nous voulons vivre. Nous voulons poursuivre cet accomplissement de l'homme dont tout ce qu'il y eut de vivant dans le passé demeure à chaque coup une nouvelle affirmation. C'est là notre façon, à nous inventeurs, d'entrer dans la tradition.

Une observation pour finir. Ce caractère de volonté inventive et par conséquent subversive dont nous voulons marquer les créations de l'art s'est accru dans ces dernières périodes. Pour reprendre l'exemple que je citais tout à l'heure, il est certain que les dernières productions de la littérature et de l'art se rapprochent de ces productions de Goya particulièrement étranges et secrètes par lesquelles le génie se séparait de la compréhension moyenne du public. Il ne faut pas voir dans ce trait un témoignage de ce qu'on a stupidement appelé l'art pour l'art et qui est une formule vide de sens. Il était naturel que, dans ces derniers temps, l'art se retranchât de plus en plus sur lui-même, sur sa frénétique volonté de perpétuelle invention, et, ne trouvant pas autour de lui une occasion de se renouveler, la cherchât en lui-même. Mais l'art ne souhaite que de retrouver en accord avec le monde extérieur et de s'épanouir. Il ne souhaite que de sortir de cette étape négative, contradictoire et destructrice pour contribuer à la construction d'une société harmonieuse. Et même sous

ses formes contradictoires une oreille exercée entend une aspiration nostalgique et éperdue à l'harmonie. Le règne de l'humain doit s'accomplir et c'est à ce règne que tendent tous les efforts, toutes les inventions de la culture.

Voici donc comment pour nous, écrivains, il me semble qu'il faut considérer les choses : notre art ne se met pas au service de la révolution et ce n'est pas la révolution qui nous dicte les obligations de notre art. Mais, c'est notre art tout entier, sous son aspect le plus vivace, c'est notre conception vivante de la culture et de la tradition qui nous entraînent vers la révolution. Lorsque nous considérons la culture dont nous sommes les messagers et les continuateurs, et non pas les froids dépositaires, nous entendons en elle l'ordre irréfutable d'aller plus loin, de dépasser les fixations où les puissants du jour veulent nous suspendre, de collaborer à une nouvelle figure de l'homme.

Revue Europe 15 octobre 1936
Sur un poète espagnol
Jean Cassou

Impossible en ce moment, de parler d'autre chose que de choses espagnoles, fût-ce de celles qui ne semblent pas avoir directement trait aux événements : mais tout ce qui est espagnol est engagé dans ceux-ci. Impossible de ne pas répéter la plainte de mon compagnon Jean-Richard Bloch : *Espagne! Espagne!* Donc, tandis qu'en sourdine notre angoisse ne cesse de prendre part au grand drame populaire qui se joue là-bas et où notre sort se joue, j'entreprendrai aujourd'hui les lecteurs d'*Europe* d'un poète espagnol, un vieux poète qui ne joue aucun rôle dans l'histoire, — sauf que, au moment de la révolte des Asturias, il fut à peu près le seul parmi les intellectuels à prendre publiquement parti pour les opprimés contre les

opresseurs, — mais qui, par son génie, par son attitude, par son œuvre, explique tant de choses que parler de lui, c'est parler en même temps de l'Espagne éternelle et de l'Espagne actuelle, celle qu'il faut sauver et celle qui lutte pour se sauver.

Antonio Machado est né en 1875 à Séville et appartient à cette fameuse génération de 98 dans les rangs de laquelle on compte aussi son aîné, Miguel de Unamuno... Je n'insiste pas ici sur une défaillance finale qui doit être encore plus douloureuse au cœur d'Antonio Machado qu'elle ne l'est à moi-même. La jeune Espagne pouvait unir ces deux frères d'armes dans la même affectueuse vénération : elle ne le peut plus aujourd'hui. Revenons à Machado. C'est un homme silencieux et solitaire, un provincial, un de ces veufs de province qu'on rencontre au fond des cafés, faisant sa *tertulia* avec le pharmacien de la ville ou quelques collègues du lycée où il enseignait le français. Vie terriblement lointaine, perdue, abandonnée, vie espagnole, menée à Soria, à Baeza, à Ségovie : -on a tout le temps de s'imprégnier du désert castillan, d'en connaître les routes, les oliviers, les gens, l'ennui, la grandeur, la misère, la pitié. Tout le temps de s'enfoncer dans une méditation profonde et si tragique qu'elle ressemble parfois au sommeil ou à la mort.

Cette méditation, telle qu'Antonio Machado, après bien des années, a fini par l'exprimer en quelques pages métaphysiques dont la densité prolonge et explique son œuvre purement lyrique, oscille entre le besoin de sortir du *temps* — qui apparaît pour Machado dans le conceptualisme baroque, style stable et intemporel en dépit du dynamisme qu'on lui attribue d'ordinaire, style de substantifs et d'adjectifs, style décoratif et achronne — et un terrible sentiment du temps qui passe, au contraire, un héraclitisme, dont il finit par découvrir et dont on découvre avec lui qu'il est le secret de toute sa poésie. A la

lueur de cette méditation métaphysique, l'une des plus riches à quoi se soit jamais livré un poète, toute l'œuvre de celui-ci, cette œuvre déjà parfaite et achevée s'éclaire, et tout ce que nous avons aimé en elle, et qui nous semblait si poignant, reprend une résonance plus amère et plus profonde encore. La vie espagnole, ah ! comme elle pouvait être tragique dans ces solitudes où tout tourne sans cesse à un perpétuel hier, à la façon des norias sempiternelles !

Tout se rejette sans cesse dans le passé, et une soif inassouvisable entraîne la pauvre âme qui s'écoule dans la terre brûlée. Il faut avoir goûté, jusqu'aux entrailles de la poésie et de la mystique, cette monotone tristesse de la vie espagnole pour comprendre qu'il n'y a à celle-ci que quelques issues : ou la recherche de l'éternité, comme s'y livre sainte Thérèse, ou la douce et somnolente et désespérée effusion poétique, —la *cante jondo*, le chant profond,— comme s'y livra Machado, ou le désir subit d'arrêter cet écoulement et cette détresse sans fin et, tout de même, d'essayer de se créer un présent -et un avenir, fût-ce sur une terre nue et inaccessible à l'accrochage du soc, inaccessible à l'ancre, le désir de briser le rêve indéfiniment successif, bref la révolution, comme Machado accepte, -entend, souhaite qu'elle se fasse. En quoi il est logique avec lui-même, fidèle à lui-même, fidèle à cette terre, à ces oliviers, à ces paysans, à cette détresse, à ce temps qui se partagent son œuvre et qui chantent par sa voix.

Que dire de sa poésie, de ces poèmes étranges et admirables : *Solitudes*, *Galeries*, *Campagnes de Castille*? Ils échappent à l'analyse comme à la traduction. Ce sont des chansons brèves murmurées à travers le sommeil, des nostalgies d'enfance, des regrets, des féeries. Le cristal de

la fontaine andalouse, dans le silence du patio, y oppose son enchantement au dur soleil, à l'écrasante chaleur de la Castille, avec ses peupliers, ses oliviers, sa douce austérité. Le temps passe, le temps, la jeunesse et ses fantômes, la jeunesse — « la pauvre louve », — le « lévrier d'hier », — tout cela en musique, car la musique est la voix du temps, en musique et sans conceptualisme baroque et sans plastique, la musique pure, la voix du cœur. Mais soudain, des images apparaissent, dans un éclair à la Gréco, la Sierra pétrifiée, la face terrible du dieu ibère et l'Espagne effrayante : «un morceau de planète — que croise, errante, l'ombre de Caïn... » Comment, après avoir si intimement, si organiquement partagé les maux de cette race et de cette terre, le poète aurait-il pu ne pas prophétiser le drame ? Écoutez sa prière à l'épouvantable Jéhovah espagnol :

Seigneur de la ruine,
j'adore parce que j'attends et que je crains :
avec mon oraison s'incline
vers la terre un cœur blasphémateur.

Seigneur, pour qui j'arrache avec peine le pain,
je connais ton pouvoir, je sais ma chaîne !
O maître du nuage d'été
que la campagne désole,
du sec automne, du gel tardif,
de la canicule qui embrase les moissons !

Seigneur de l'arc-en-ciel, sur les campagnes vertes
où paît la brebis,
Seigneur du fruit que mord le ver
et de la cabane que défait la rafale,

ton souffle avive le foyer,
ta lumière mène à son point le grain blond
et dans la nuit de la saint Jean la sainte main
cristallise l'os de la verte olive !

Oh ! maître de fortune et de pauvreté,
de bonne et de male chance,
qui au riche donnes faveurs et paresse
et au pauvre sa fatigue et son espérance !

Seigneur, Seigneur, sur la roue inconstante,
de l'année j'ai vu ma semence jetée,
courant même sort que la monnaie
du joueur au hasard semée !

Seigneur, aujourd'hui paterne, hier cruel,
à double face d'amour et de vengeance,
à toi, en un coup de dé de brelandier au vent,
va ma prière, mon blasphème et ma louange !

Mais à cette prière atroce, le poète répondait —
et ce beau poème date d'il y a de longues
années — par un cri d'espoir :
Qu'importe un jour ! Hier est alerte,
tourné vers demain, demain vers l'infini,
hommes d'Espagne ! Le passé n'est pas mort,
mais demain — ni hier — ne sont écrits.

Qui a vu la face du dieu d'Espagne ?
Mon cœur attend
l'homme ibère à la main rude,
qui taillera dans le chêne castillan
le Dieu fruste de la terre brune.

Ainsi Machado rêvait-il d'échapper à son rêve en même temps que son peuple échapperait à sa monotone servitude, à son infinie malédiction. Le drame, l'attente, la révolte de l'Espagne, ce mélancolique élégiaque les a, dans sa poésie, vécus avec une intensité passionnée. C'est pourquoi son œuvre, relue à la lumière des flammes actuelles, apparaît plus profondément émouvante, plus humaine, plus espagnole encore que jamais. Et l'on se sent saisi d'un respect singulier pour le vieux poète au visage amer et tendre, et tout embrumé de songes, qui, sans hésiter, a lié son sort à celui du peuple blessé.

JEAN CASSOU

LUDWIG RENN (Allemagne)

Je salue ce congrès, au nom des écrivains allemands qui se trouvent sur le front antifasciste en Espagne. Je salue le congrès au nom de la 2e Brigade internationale, convaincu que les autres brigades internationales que je n'ai pu toucher personnellement adhèrent aussi à ce salut, de tout leur cœur.

Nous, les écrivains du front, nous sommes venus et avons laissé s'arrêter notre plume. Nous ne voulions plus écrire des histoires mais faire de l'histoire. C'est là le mobile qui poussait nos compagnons : le général Lukas, Alberto Muller et Ralph Fox, à venir en Espagne. Ils sont tombés pour notre cause, comme ont été blessés Gustave Régler et bien d'autres.

Ce n'est pas parce que nous pensons que rien ne vaut la peine d'écrire que nous avons abandonné la plume ; au contraire : pour notre cause, le fusil ne doit pas lutter seul, il faut combattre aussi par la parole et par l'écrit.

C'est pourquoi je vous adresse, à vous qui avez fait de si longs voyages pour venir de vos pays jusqu'ici, la prière suivante :

Prenez notre place auprès de tous ceux à qui nous ne pouvons écrire, nous des tranchées, près de ceux qui n'ont pas le temps de penser, près de tous ceux qui sont, à travers le monde, loin de notre pensée, de tous ceux que nous devons réveiller.

Quel est celui d'entre vous, dans cette salle, qui désire prendre ma plume et devenir le frère de mes pensées pendant que je prends le fusil ?

Regardez ! Je vous offre cette plume en présent. Il ne s'agit pas d'un jouet, mais d'un pacte, d'un devoir très grave. Ce devoir est symbolisé par le front des peuples, formé tout entier par les idées qui luttent contre la

guerre, par les idées ennemis de la guerre, nous vous disons cela, nous les soldats.

Car la guerre à laquelle nous participons ne nous est pas joyeuse, en elle-même, elle n'est pas une fin en soi, mais quelque chose qui doit être dépassé.

Luttez pour cela, nous vous en prions, luttez par la plume et par la parole, chacun du mieux qu'il pourra. Mais luttez. Salut!



WILLY BREDEL (Allemagne)

Nous, les écrivains allemands, nous sommes venus pour dire au peuple d'Espagne : C'est Hitler et ses acolytes qui aident ceux qui vous font la guerre. Mais ce n'est pas le peuple allemand; car, notre peuple désire, lui, vivre en paix avec vous et avec tous les autres peuples. Il ne se passe guère de jours où les journaux fascistes d'Allemagne doivent annoncer que dans les fabriques de matériel de guerre de Krupp, dans les grandes industries de Berlin, dans les docks de Hambourg ou de Kiel, parmi les pauvres paysans, les petits commerçants, les petits industriels, des arrestations ont eu lieu parce que ces gens ont fait secrètement des collectes pour l'Espagne ou parce qu'ils ont exprimé leur sympathie pour les soldats espagnols de la liberté.

Mais les dictateurs fascistes se soucient peu de l'opinion du Peuple; ils utilisent pour la réalisation de leurs plans, l'antagonisme et l'impuissance des Etats européens; ils signent d'hypocrites accords de non-intervention pour n'en faire jamais cas et pour les violer constamment avec impudence. Comme vous le savez tous, le fascisme allemand envoie aux généraux espagnols rebelles non seulement des armes allemandes, mais aussi des soldats allemands qui dirigent ces armes contre le peuple espagnol. Et ces soldats allemands, par veulerie, ignorance ou contrainte, se laissent embarquer sur des navires allemands à destination des ports espagnols rebelles.

Les fascistes allemands n'ont apporté que malheur au peuple allemand et au monde entier et ce serait la fin de toute civilisation, de tout progrès, ce serait la fin de la collaboration amicale des peuples, si le fascisme parvenait à réaliser ses fins sur le plan mondial. Les nations ne sont pas composées que d'hommes qui, par intérêts

personnels, soutiennent les Hitler, Mussolini et Franco. Mais elles comprennent aussi ceux qui sont prêts à tout donner, vaillamment, pour la liberté, le bonheur et la paix, ceux qui ne laissent acheter ou étouffer leur conscience ni par l'argent ni par la force. Par contre, les écrivains résignés et dirigés ne sont que l'instrument de l'appareil de Goebbels; ils écrivent selon ce qui leur est ordonné. Hitler a réuni l'année dernière les «écrivains de guerre» et leur a enseigné la tâche principale de la littérature fasciste : préparer systématiquement le peuple à la guerre, sans l'idéaliser daucune façon, mais, tout au contraire, inspirer la crainte, de telle façon que le peuple soit d'acier vis-à-vis d'elle. La guerre c'est ce que les fascistes allemands appellent en littérature le «romantisme d'acier». La mort, voilà ce que les fascistes apportent à l'humanité. La guerre, la mort et l'oppression sont les trois points principaux des programmes de tout fascisme.

Hitler, dans son prétendu «discours de la culture», à Nuremberg, a qualifié de «décomposition naturelle» tout le mouvement allant de la Révolution française de 1789 au développement démocratique contemporain et a déclaré une guerre sans merci à toutes les conquêtes de l'humanité depuis 1789. Il a été jusqu'à nommer la démocratie «l'anarchie de notre temps» et à reprocher à la démocratie d'avoir anéanti la culture humaine. Cette théorie de la culture, originale dans son impudence et sa sottise, a été inventée pour la préparation culturelle de la guerre impérialiste, pour l'organisation de la guerre totale. C'est aux mêmes fins que vise la doctrine raciste des fascistes, le chauvinisme déchaîné contre toutes les races non germaniques et l'exaltation de la race germanique en tant que «race germanique maîtresse ». Celui qui ose en Allemagne s'élever contre ces théories met sa vie en jeu. Il faut dire, à l'honneur du peuple

allemand, de ses hommes de science, de ses écrivains, qu'il y a de ces hommes valeureux parmi le peuple allemand. Ce n'est pas à tous les combattants antifascistes illégaux répandus dans tout le pays, aux sociaux-démocrates, aux communistes, aux catholiques et aux protestants loyaux, à tous ceux qui, au risque de leur vie travaillent pour le Front populaire antifasciste en Allemagne et ont juré au fascisme une guerre à mort, que je pense; je pense en ce moment aux vaillants hommes de science, comme le professeur Sauerbruch qui, au cours d'un congrès de médecins et parmi les acclamations de ses collègues, réclama la liberté de la science, éliminée par le fascisme. Je pense au poète allemand Ernst Wiechert qui osa, en un émouvant discours à des étudiants de Munich, les conjurer d'écrire la vérité, de rester fidèles à la vérité opprimée par le fascisme. Tous les deux, le professeur Sauerbruch et Ernst Wiechert perdirent la *venia legendi*, le droit d'enseigner. Ernst Wiechert fût même interné dans un camp de concentration. Mais malgré ces mesures de contrainte, le fascisme allemand ne peut empêcher que parmi les classes moyennes allemandes, parmi les intellectuels, les hommes de science et les artistes, l'opposition contre l'absence de liberté et les barbares conceptions culturelles du fascisme, justement qualifiées de «morale de la forêt», augmente constamment.

Hitler a soutenu dans son «discours sur la culture», à Nuremberg, la thèse selon laquelle toute la culture acquise par l'humanité jusqu'à nos jours n'a été que l'œuvre de quelques grands hommes et que le peuple et les mouvements populaires ne l'avaient influencée en rien. Au contraire, là où la «masse déchaînée» avait fait son apparition, cela avait toujours signifié selon lui la destruction de toutes les valeurs culturelles.

Il n'est pas difficile, certes, de discuter ces mensonges et ce mépris aristocratique du peuple et de réfuter ces affirmations, entièrement dénuées de fondement. Nous savons, par l'histoire culturelle de l'humanité que pendant les périodes démocratiques ou d'opposition démocratique les arts et les sciences se sont épanouis. La grande culture humaniste de l'antiquité a surgi sur le sol des démocraties antiques. Avec la bourgeoisie jeune et avancée des libres villes hanséatiques, aux Pays-Bas, à l'époque des Républiques italiennes, il y eut une floraison des arts et de la littérature. Et la grande littérature française n'a-t-elle pas surgi de la lutte pour la Révolution démocratoco-bourgeoise, après que celle-ci eut triomphé? La littérature et la philosophie classiques de l'Allemagne ne sont-elles pas nées de l'influence immédiate de la lutte d'émancipation de la France, en opposition violente à l'absolutisme féodal? Mais Hitler affirme que les mouvements d'émancipation des peuples ont toujours détruit la culture. Quiconque en doute, en Allemagne, est destiné au camp de concentration.

Nous, les écrivains allemands, qui avons conservé notre indépendance et notre liberté grâce à l'exil; nous qui pouvons dire la vérité pour le bien de notre peuple allemand et de tous les lettres, nous affrontons ces obscurantistes allemands et nous déclarons que ces théories fascistes tendent uniquement à soumettre le peuple à la servitude et à l'abrutissement et à préparer une guerre de conquête. Nous, les écrivains allemands en exil, nous avons recueilli en nos mains le grand héritage culturel de notre peuple et nous saurons le préserver contre toute salissure et toute falsification. Nous le préserverons comme le bien le plus précieux de notre peuple et nous saurons donner à ce grand trésor une vie permanente en cultivant l'esprit humaniste qu'il a produit

et le conduire à la victoire sur la pseudo-morale du fascisme.

Ce congrès des écrivains à Madrid se célèbre sous le signe du Front populaire antifasciste. Ce Front populaire de tous les amants de la culture et des ennemis de la guerre qui en France a déjà conquis la majorité du peuple et qui ici, en Espagne, a su offrir une résistance héroïque au fascisme du monde entier et conquérir la liberté les armes à la main, ce mouvement du Front populaire s'accentue aussi en Allemagne où chaque jour on voit plus nombreux les sociaux-démocrates, les communistes, les démocrates et les catholiques se donner la main pour la lutte commune. Nous aussi, les écrivains allemands, nous créerons ce Front populaire dans le front de la culture : nous essaierons d'englober non seulement les écrivains allemands de l'émigration mais aussi les écrivains de l'Allemagne influencés par la force, mais qui continuent en leur être intime d'être antifascistes. Nous prenons la main de tous ceux qui veulent lutter loyalement contre le fascisme. Se rend complice de ses crimes, non seulement celui qui écrit pour Hitler, mais aussi celui qui n'écrit pas contre lui. Le peuple allemand qui souffre sous la tyrannie du fascisme, les antifascistes allemands qui luttent illégalement pour la paix et la liberté sous la menace de la hache du bourreau, les antifascistes allemands qui luttent comme volontaires dans l'armée du peuple espagnol, offrant leur santé et leur vie, exigent de nous, écrivains, que notre arme, la plume, dévoile à tous les peuples la bestialité de la dictature fasciste, qu'elle enflamme les peuples pour la lutte pour la liberté et la paix, et que la plume des écrivains allemands se transforme en arme qui blesse mortellement le fascisme. Le public des théâtres allemands délire d'enthousiasme lorsque, sur la scène, le marquis Posa réclame la liberté de pensée. Le travailleur allemand proteste contre le

mépris de ses droits et de sa dignité d'homme citant, contre le fascisme, des maximes de Goethe. Les travailleurs exigent que dans les organisations fascistes auxquelles ils appartiennent obligatoirement, on représente Cabale et amour, de Schiller, parce que dans cette œuvre on stigmatise la vente des enfants du pays à des puissances belliqueuses de l'étranger. Nous, écrivains libres d'Allemagne, nous avons une immense tâche à accomplir : soutenir plus efficacement et plus intensément que jamais notre peuple dans la défense contre l'hostilité culturelle du fascisme. Si nous tournons nos regards vers notre peuple allemand, malheureux, torturé et violenté, nous devonons non seulement des annonciateurs, mais des compagnons de lutte et les champions de leur liberté.

Il y a deux ans nous nous sommes réunis à Paris et nous avons adressé un appel aux peuples : « Sauvez votre culture du fascisme, sauvez la paix. Le fascisme c'est la barbarie culturelle et la guerre ». Aujourd'hui, il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup pour démontrer à quel point nous avions raison, puisque nous voici dans un pays envahi et soumis à la guerre à cause du fascisme. Si nous avons peut-être des erreurs à nous reprocher dans notre labeur littéraire et politico-culturel, nous ne pouvons cacher, par contre, que nous, écrivains allemands, nous sommes fiers de compter parmi les nôtres des hommes, des combattants tels que Hans Kahle, Ludwig Renn, Arthur Koestler et Gustav Regler. Et nous sommes également fiers de tous nos frères allemands qui, ici, en Espagne, dans les brigades internationales, luttent pour la liberté du peuple espagnol et aussi pour l'émancipation de l'humanité contre le fascisme. Avec eux les meilleurs, les vrais patriotes allemands de notre temps, des centaines de milliers de travailleurs, de paysans, de petits commerçants et d'intellectuels, de sociaux-démocrates,

de communistes, de protestants et de catholiques mènent en Allemagne même une lutte illégale et indiciblement difficile contre le fascisme qui détruit toute culture humaine et qui prépare un nouveau bûcher mondial. Et l'Allemagne qui possède de tels hommes et de telles femmes, l'Allemagne que nous aimons, pour laquelle nous luttons et que nous saurons gagner à nous, c'est l'Allemagne fière de sa grande culture, fidèle à ses meilleures traditions, à la liberté de conscience et de pensée, l'Allemagne qui défend son art et sa science; c'est celle-là qui donnera à notre peuple le bien-être et la paix et qui lui rendra une place d'honneur parmi les peuples de la terre.

Ici, à Madrid, devant les héros de l'armée du peuple qui sont sous nos yeux, en présence des écrivains qui représentent de nombreux pays, je voudrais adresser un appel à mes frères de l'Allemagne

N'oubliez pas que ceux qui aident le fascisme à déchaîner la guerre, à asservir les peuples et à détruire la culture ne sont pas les seuls complices de ses crimes. Il y a aussi tous ceux qui le tolèrent passivement. Voyez l'Espagne. Ce peuple héroïque vous montre, ainsi qu'au monde entier, que le fascisme n'est pas invincible.

A bas le fascisme ! Vive la liberté ! Salut !

ANDRÉ MALRAUX
(France)

Il est impossible de parler à la fois de travail professionnel et de s'adresser au peuple de Madrid. Je choisis donc de vous parler, camarades, des hommes que j'ai rencontrés dans le monde et qui vous aiment.

Bergamin, dans un discours admirable, disait il y a deux jours : l'Espagne est seule. Il est bien vrai : le gouvernement de l'Espagne est aujourd'hui dans une tragique solitude, quant aux autres gouvernements, spécialement ceux qui quelques mois avant la rébellion de Franco venaient demander ici un engagement formel de n'acheter des armes qu'en France, pour refuser ces armes lorsque les chiens prirent les leurs.

Mais s'il en est ainsi des gouvernements, il n'en est pas ainsi des hommes et c'est d'eux que je parlerai. Dans un pays des plus pauvres, plutôt dans une des contrées les plus pauvres, qui ressemble tant à l'Espagne, au Canada français où se trouvent la même misère et le même courage, j'ai parlé pour l'Espagne; à Montréal, aux Etats-Unis, partout nous avons eu des chèques et des dollars.

Au Canada, on a fait circuler un plateau et sur ce plateau il y avait quelques dollars, beaucoup de pièces, de sous et une montre, une vieille montre de 1860. Je demande au camarade qui avait quêté d'où venait cette montre.

C'est un vieil ouvrier qui l'a mise, il ne voulait pas mettre de sous. Je dis :

—Est-ce un syndiqué ? Est-ce un camarade officiel, politique ?

Non, il n'était rien. J'ai voulu voir cet homme et avant de partir j'ai causé avec lui.

—Pourquoi avez-vous mis votre montre ? Je sais que vous êtes pauvre. Etes-vous des nôtres ?

—Je ne connais rien à la politique, le répondit-il, mais sur l'Espagne il y a une chose que maintenant j'ai comprise. J'ai compris qu'il y avait des hommes qui s'étaient révoltés pour que les gens comme moi, les pauvres dans le monde entier, ne puissent continuer à être humiliés et qu'il y avait des hommes, quelle que soit leur opinion politique, qui se battent actuellement pour qu'on cesse d'avoir le droit de mépriser les hommes et qu'on puisse leur faire confiance. Et cette chose si simple est la chose la plus importante de ma vie et c'est pour ça que j'ai mis dans le plateau pour l'Espagne la seule chose que je possédais, celle à laquelle j'attachais le plus d'importance.

Peu de temps après, j'arrivais à Hollywood et il se trouvait que j'allais regarder tourner le film de Marlène Dietrich au moment même où on commençait. D'un côté Marlène; à côté le metteur en scène, Lubitch, un des hommes les plus riches, à côté encore les mécaniciens.

J'arrivais par devant, et à ce moment je vis que tous les électriciens étaient en train de se gratter l'oreille ou d'attacher leur col. En regardant mieux, je vis qu'ils avaient dans la main, à moitié fermée, une petite Espagne en cuivre qu'ils avaient fait découper par leurs camarades. Pendant la première partie de la guerre, nos camarades espagnols, n'ont jamais eu une mitrailleuse qui marchât bien. Les mitrailleuses françaises et anglaises qui étaient dues au gouvernement espagnol, avant le soulèvement de Franco, n'avaient jamais été livrées. Nous avions des mitrailleuses espagnoles, des anciennes et qui s'enrayaient constamment.

L'aide la plus forte qui ait été apportée au peuple espagnol, je ne l'ai pas directement connue. Elle était d'une autre nature. Nous nous trouvions avec quelques

camarades sur la route, l'aviation ennemie venait de bombarder très longuement plusieurs centres ; des bombes d'avions étaient de l'autre côté de la route non éclatées. Etonnés, mon camarade et moi, nous en ouvrîmes une et presque en même temps nous trouvâmes à l'intérieur de ces bombes, envoyées d'Allemagne à travers le Portugal, un papier sur lequel était écrit ceci : «*Camarades, cette bombe n'éclatera pas.*»

Le 1^{er} mai à Paris, eut lieu la journée de solidarité pour le peuple espagnol. Les ouvriers par dizaines de milliers arrivaient avec les drapeaux syndicaux devant les quêteurs pour l'Espagne qui tenaient à quatre de grands draps. Pour faire comprendre ce qu'ils faisaient, ils avaient mis au centre du drap cette affiche que vous connaissez tous : celle des enfants morts.

Lorsque les ouvriers arrivèrent devant, ils inclinèrent leurs drapeaux. Mais beaucoup d'autres suivaient portant leur enfant et ils inclinèrent leur enfant vivant d'un grand geste recueilli.

Camarades, soyez salués de ce salut ! Ce fut là peut-être la plus grande émotion de ma vie, et je ne peux m'empêcher d'y songer pendant qu'on entend ici le bruit du canon qui menace cette ville.

Soyez salués par nous qui sommes ici, soit comme combattants, soit comme écrivains, et, comme les ouvriers inclinaient leurs enfants, nous nous inclinons devant votre courage, et ces bombes qui vous menacent, dans la mesure où nous le pouvons, elles n'éclateront pas.

PARIS

HEINRICH MANN

(Allemagne)

Si je ne suis pas, avec vous, allé en Espagne, je vous prie de ne pas tenir cette omission, bien involontaire, pour une désertion. Pas un moment je n'ai cessé d'affirmer la grandeur de l'Espagne, de son peuple admirable. En exaltant la cause de la liberté humaine défendue par l'Espagne républicaine et en donnant tout mon effort pour y rallier tous ceux que ma parole put atteindre, je n'ai eu qu'un regret : c'est de n'avoir plus trente ans. J'aurais voulu combattre en soldat; et je vous assure que c'est bien la première fois de toute mon existence que j'ai envié quelques-uns de mes confrères. Ce sont ceux d'entre eux dont le sort a voulu qu'ils portassent les armes de la liberté.

Laissez-moi rendre un hommage ému aux écrivains espagnols et internationaux qui ont été assez heureux pour donner à l'Espagne, qui le mérite, le meilleur de leur vie, si ce n'est la vie elle-même dont ils ont fait le sacrifice. Votre camarade hongrois Lucacz est mort à la tâche, et cette mort glorieuse rehausse encore la vertu de ses travaux littéraires faits, tout entiers d'honneur et de fidélité spirituels. Notre camarade allemand, Gustav Regler, fut blessé à ses côtés, et participant, malgré sa faiblesse, à ce congrès, il se souvient moins du danger couru par lui en Espagne, que de la solidarité humaine dont déborde ce pays.

Mais la solidarité humaine qui est le privilège des peuples forts et optimistes, évoque irrésistiblement ce qui dans la nature de tous les peuples subsiste de souvenirs

généreux. André Malraux a eu raison d'exalter la solidarité internationale en faveur de l'Espagne républicaine. Les peuples se sentent en communion avec celui d'entre eux qui les précède dans la lutte pour une société plus équitable, pour l'ascension des travailleurs au pouvoir, pour la dignité humaine et la victoire des idées bien acquises, sur l'inconscient obscur et malfaisant. Les grandes expériences en vue de faire prévaloir la raison et d'établir un nouvel ordre de choses à force de conceptions sincères et d'un humanisme combattif, ont infailliblement conquis le suffrage des peuples. Quoiqu'on dise, ni l'Union soviétique ni l'Espagne républicaine n'ont jamais eu d'adversaires parmi les peuples. Ne leur sont hostiles que les seuls oppresseurs des masses populaires. Remarquons que les ennemis des masses se permettent également de mépriser la pensée et d'en poursuivre les combattants, ne leur laissant de choix qu'entre l'exil ou la mort.

Vous êtes les témoins courageux de la fraternité qui lie les écrivains au peuple, et non seulement au peuple de chez eux, mais au peuple de partout. Vous êtes allés en Espagne. Vous avez vu de vos yeux les signes du respect dont un peuple engagé dans une lutte décisive pour la liberté et la justice entoure les écrivains. Car il se rend compte que nous avons pour raison d'être les réalisés de l'esprit destinées à transformer le monde réel. Lequel de nos camarades vous disait donc, à Madrid, que le rôle des écrivains combattant pour la liberté ne consistait pas à écrire des histoires mais à faire de l'histoire. C'est parfaitement vrai, puisque Ludwig Benn, qui parla ainsi, est commandant d'une division sur un des fronts de l'armée républicaine. Et ce serait encore vrai si son rôle consistait à combattre en répandant la vérité sur l'Espagne héroïque.

Comme l'a admirablement exprimé notre ami André Chamson, nous devons porter à nos patries le témoignage que, dans l'angoisse de l'univers tout entier, Madrid reste la seule ville qui n'ait pas peur. Et si plusieurs de nos camarades n'ont plus, provisoirement, de patrie officielle, leur témoignage portera d'autant plus loin. Nous sommes faits pour combattre jusque dans nos méditations, et, même en écrivant des histoires, certains ont fait de l'histoire.

Au nom des écrivains madrilènes, Corpus Barga vous a parlé de Goya, peintre symbolique de l'Espagne éternelle, combattant pour son émancipation et pour un meilleur ordre social et culturel. Or, l'œuvre du grand Goya est pleine des plaies sanglantes d'un peuple vieux déjà mais resté jeune et infatigable pour défendre ses aspirations sociales aussi bien que son héritage culturel. La culture que nous aussi défendons contre la malignité d'intérêts qui lui sont étrangers, c'est évident qu'elle repose sur les conquêtes de l'esprit. Mais pour les assurer, à chaque alerte, il a fallu que le peuple donne son sang. C'est pourquoi le peuple tient à la culture. En pleine guerre le peuple espagnol est ardemment occupé à construire l'avenir et, en combattant, il sème et il apprend.

C'est aussi pourquoi le peuple est l'ami des écrivains. Dès lors quoi de plus naturel que des écrivains se soient donnés, corps et âme à la cause du peuple et qu'ils versent leur sang en Espagne.

ANDRÉ CHAMSON **(France)**

J'ai reçu mission de présenter le compte rendu des séances du congrès. Je dirai d'abord une seule chose: ce congrès devait se tenir en Espagne et il s'y est tenu. Je n'ajouterai rien, car ce qui importe, c'est de vous parler de l'Espagne. Ce qui m'a frappé tout d'abord c'est ce que j'appellerai la paix de l'Espagne, l'ordre de l'Espagne, la civilisation de l'Espagne.

De village en village, nous avons trouvé partout le même aspect de fécondité et d'allégresse. Cette fécondité ne suffit pas d'ailleurs à dissiper toute idée de guerre, mais, dans cette Espagne nouvelle, de nouveaux rapports de l'homme et de la terre ont été créés par la révolution et c'est pour tout cela qu'il y a, dans les villages, de l'allégresse et de la fécondité, parce que pour la première fois le paysan espagnol cultive une terre qui lui appartient.

Une autre remarque s'impose : c'est la densité humaine que l'on trouve dans ces villages espagnols.

Dans chacun de ces villages, j'ai demandé aux gens s'ils étaient du pays et dans un très grand nombre de cas — je ne peux pas donner une proportion — les gens m'ont répondu qu'ils n'étaient pas de ce village, mais d'Andalousie ou d'Estrémadure, actuellement occupées par les rebelles; et j'ai senti que, chose nouvelle dans l'histoire de la péninsule, pour la première fois depuis des siècles, l'unité de l'Espagne était en train de se faire à la faveur de cette grande migration.

C'est une chose qui m'a frappé et je pense que pour l'avenir matériel et spirituel de l'Espagne, elle fera, plus que tous les efforts des gouvernements centralisateurs.

Nous avons trouvé dans les villes l'ordre et la sécurité. Je ne veux pas dire que les agents y règlent la circulation,

que les tramways circulent, que les taxis sont nombreux dans les rues de Barcelone et de Valence, mais que le visage des villes d'Espagne est semblable au visage des villes civilisées de notre Occident.

De même que je remarquai la fécondité de la terre et la confiance des paysans au milieu de cette fécondité, je dois dire qu'il y a peu de pays au monde où s'élèvent tant de bâties nouvelles qu'en Espagne. J'ai été frappé de voir monter partout vers le ciel des échafaudages et des maisons nouvelles. Il y a là une espèce d'engagement de la volonté des hommes. Il ne se borne pas à la vie matérielle, mais il s'étend à toute la vie spirituelle et à toute la civilisation de l'Espagne.

Nous avons, à quelques-uns, fait une petite pointe jusqu'à Cuenca, non loin du front de Teruel, et dans cette ville de Cuenca, au milieu du pays, nous avons trouvé deux hommes : le vieux professeur humaniste qui n'a pas quitté sa ville depuis trente années et qui veille sur la culture dans son petit coin, et le conservateur des objets d'art dont le souci était le répertoriage des objets conservés par lui.

J'évoquerai, pour mes camarades qui sont ici, Peniscola, ce petit village au bord de la mer, où tout le monde nous a rendu honneur, où tout le monde a salué en nous des intellectuels de tous les pays, et où les femmes tendaient partout des châles de toutes les couleurs pour nous accueillir. Quel plus beau témoignage de l'attachement du peuple espagnol aux sentiments de la beauté et de la joie ! Et pourtant, camarades, si l'Espagne est un pays calme et fécond, il suffit de traverser un tunnel percé dans la montagne. Pour que cette civilisation soit livrée au massacre et à la destruction. J'ai rarement éprouvé une impression plus forte que lorsque, ayant quitté la gare de Cerbère, où le drapeau tricolore flottait, nous avons traversé le petit tunnel de Port-Bou, et où, à quelques

mètres du territoire français, il était tout à coup permis de tuer des hommes, des femmes, des enfants même.

Les traces du bombardement étaient encore présentes. C'est sur ce contraste violent que nous avons tous basé notre expérience. Jamais ne s'est présenté à mes yeux plus grande opposition entre la mort et la vie.

Je ne voudrais pas avoir l'air de faire le récit d'un voyage héroïque en Espagne. Les journaux vous en ont appris plus que nous n'avons vu. Mais je puis rapporter la simple expérience de notre voyage, pour témoigner de toute la réalité : Gérone, la veille de notre passage, était bombardée, Barcelone perdait cent cinquante morts et des blessés en proportion. Tarragone était bombardée, d'autres villes sont bombardées à l'heure actuelle ou le seront demain. Des morts partout. Je sens cette expérience très fortement, mais je sens aussi, à vouloir vous la faire partager, les limites de mon pouvoir.

Elle peut devenir plus forte encore lorsqu'au lieu de penser à l'Espagne, on pose le problème suivant d'autres termes, et si l'on dit : il y a la guerre en Espagne, «c'est un morceau de notre vie, de notre civilisation de notre culture, livré à la mort et à la ruine.» Voilà la situation que nous avons trouvée là-bas.

Après vous avoir dit ce que nous avons vu, je voudrais essayer d'analyser ce fléau, cette guerre d'Espagne, d'en retracer l'évolution. Vous connaissez comme moi, camarades, les circonstances de la lutte.

Un pronunciamiento, suivant les vieilles modalités de ce pays, éclate un jour. Mais l'Espagne échappe à son destin séculaire parce qu'il se trouve un peuple tout entier pour bloquer le *pronunciamiento*.

De ce jour, on peut dire que l'Espagne échappe à son propre destin et qu'elle s'élève au-dessus de son histoire.

Alors, sur cette résistance du peuple de Madrid, du peuple de Barcelone, de Valence et de toute l'Espagne, sur

cette lutte révolutionnaire soutenue par les comités, les milices, le pronunciamiento est écrasé partout où la densité humaine est suffisamment importante pour faire échec aux moyens techniques mis en action.

Car c'est une chose bouleversante de constater que, partout où cette densité humaine a été suffisante, les rebelles ne se sont pas emparé du pouvoir. Ils s'en sont emparé partout où il n'y avait que de petites villes ou des déserts, mais nulle part où l'homme pouvait dire «présent!» (sauf à Séville et Saragosse, places de guerre, où l'armée était maîtresse).

Devant cette résistance, la guerre se modifie. Le pronunciamiento devient une guerre moderne, une guerre de canons, de motorisation. Mais, si nous suivons cette évolution dans le temps, nous pouvons dire qu'à cette modernisation par les rebelles, camarades, un nouveau rétablissement de la République espagnole a été opposé par la réaction spontanée du peuple, dans la rue, par la réaction des milices sur tous les fronts et par l'organisation d'une armée populaire, armée qui soutient aujourd'hui les destinées de la République.

Camarades, nous pouvons prévoir sans jouer au prophète, que dès maintenant, devant la résistance de cette nouvelle armée, l'attaque se modifie encore.

Dès le premier jour, ce fut l'attaque de l'étranger grâce aux capronis italiens. C'est de plus en plus l'attaque de l'étranger combattant en face de la République espagnole. Car maintenant, il n'y a plus de rebelles, plus de Franco, plus de Queipo de Llano, mais seulement «des Italiens, des Allemands, des Maures».

Notre métier d'écrivains comporte un certain maniement de la psychologie.

Vous pouvez parler en Espagne de la guerre civile, des rebelles, des factieux, des généraux, sur un plan abstrait... Mais si vous êtes au milieu de la guerre, ces mots

tombent. Un Espagnol à Madrid ne vous parlera pas de rebelles; il vous dira «avions allemands, avions italiens». Et parallèlement à cette évolution technique de la guerre, nous pouvons suivre une autre évolution, qui concerne l'éthique.

Au début, pour faire réussir ce coup de fouet ce vieux pronunciamiento espagnol, on a utilisé la terreur rapide et la fusillade : des centaines d'ouvriers et de républicains ont été massacrés, mais jusqu'à Badajoz cette technique n'a rien donné. Elle n'a pas amoindri la résolution des cœurs.

A cette fureur a succédé une autre technique, celle de la guerre totale, de l'écrasement total des petites villes : de Guernica par exemple.

Je voudrais vous dire une chose (je me suis posé la question et on est en droit de le faire) : cette guerre totale ne va-t-elle pas devenir maintenant une guerre d'extermination, une guerre du type colonial le plus atroce ?

Mais je sens qu'il faut pénétrer plus avant dans le problème, essayer de préciser quels sont, quels doivent être nos rapports réels avec cette Espagne en guerre aujourd'hui.

Nous devons d'abord dire que notre rapport avec l'Espagne a été un rapport de solidarité ouvrière et révolutionnaire. Cette solidarité a donné à plein et je veux ici rendre hommage à tous ceux des camarades que j'ai vus là-bas qui, dès le premier jour, ont été porter l'offrande de leur vie et qui luttent encore dans les rangs de l'armée républicaine. Pour tous ceux qui sont allés se battre pour la liberté en Espagne, je ne trouve pas de mots, devant vous, pour dire dans quelle fraternité, dans quel amour, dans quelle dépendance affectueuse je sens que nous sommes tous à leur égard.

Camarades, il y a une chose sûre, c'est que ce grand moment de solidarité révolutionnaire est dépassé à

l'heure actuelle. En même temps que lui, une autre solidarité aurait dû jouer : la solidarité démocratique et républicaine, car elle est peut-être plus engagée encore que la solidarité ouvrière et révolutionnaire.

Je pense, en effet, pour ma part, que si l'Espagne république naine tombait demain, sans doute le coup serait dur pour la classe ouvrière et la révolution prolétarienne. Il ne serait pourtant pas sans appel, parce que la classe ouvrière serait tombée les armes à la main, mais ce serait une terrible perte pour les Républiques tout court, car elles se seraient laissées mener à la déchéance sans rien faire pour soutenir le combat.

Un autre élément pouvait jouer : celui de notre sécurité nationale. Je ne vous dirai pas combien d'avions ont envoyé l'Allemagne et l'Italie, ni comment toutes nos communications se trouvent coupées à l'heure actuelle, et notre frontière du Sud menacée.

Je dis que les hommes responsables de nos destins seront des criminels (et je pense que l'on aimerait avoir l'avis des militaires de France à ce sujet) s'ils ne se préoccupent pas de ce problème.

Oui, toutes ces solidarités se trouvent dépassées. Il n'y a plus qu'une seule chose qui compte maintenant : c'est l'autorisation donnée par l'Europe à la guerre de se frayer un chemin dans la communauté européenne.

Je reviens à ma première conclusion. Je pense en pacifiste, en homme qui hait la guerre (ce que j'avais écrit jusqu'ici pouvait donner à entendre que j'étais un homme qui haïssait la guerre). J'étais, au moment de la grande guerre trop jeune pour l'avoir faite, mais maintenant que j'ai vu «la guerre» je la hais encore plus fortement.

Je voudrais m'adresser à nos camarades pacifistes, leur dire que dans ce débat élevé à l'heure actuelle, dans ce débat soulevé par la présence de la catastrophe sur nos têtes à tous, si nous abandonnons l'Espagne, c'est donner

l'autorisation à la guerre de venir chez nous. Il ne faut pas que notre pacifisme paralyse nos résolutions.

Je pense que, depuis un an, nous jouons un jeu absurde au sujet de l'Espagne, comme si c'était nécessaire de faire la preuve devant le fascisme que nous sommes pacifistes et que nous ne cherchons aucune raison de conflit. Il semble que nous n'ayons pas la conscience tranquille et que nous voulions donner aux Etats totalitaires la preuve que nous ne cherchons pas la guerre. Il n'y a pourtant pas de raison de penser que Hitler et Mussolini pensent que la France veuille la guerre, et ils savent, eux, vers quel but ils marchent !

J'ai essayé de rendre mon témoignage, d'aborder ce problème de la guerre et de la paix, mais je sens qu'il excède mon effort de ce soir. Je rapporte cependant une certitude de là-bas : c'est que laisser faire la guerre en Espagne, c'est laisser faire la guerre en Europe. Cette idée, pour si simple qu'elle soit, a du moins l'avantage d'avoir été éprouvée sur place et d'être l'engagement total d'un homme qui revient de là-bas.

Et maintenant, je voudrais me retourner vers cette Espagne d'où nous venons, et la remercier de ce qu'en sa magnifique détresse elle a su donner à nos cœurs et à nos esprits. C'est le pays le plus voisin du nôtre. Par le pays basque et par la Catalogne, il entre en nous et nous entrons en lui comme si les réalités de la chair et de l'esprit avaient déjà modifié les frontières que l'histoire a tracées entre les peuples. Entre elle et nous la seule frontière qui nous fût sensible a été la frontière du malheur. Ce n'est pas assez pour découvrir une différence.

Car, cette sécurité dans laquelle nous sommes encore, je ne peux pas croire qu'elle soit réelle, maintenant que j'ai vu ces grandes cités ou ces humbles villages sous les bombardements.

Dans cette nuit de Valence où les cris des sirènes annonçaient la mort, où le miaulement des bombes s'éparpillait autour de nous, dans ces nuits de Madrid où des obus martelaient la ville de leur cadence régulière comme un marteau retombant sur l'enclume, je ne savais plus si je pensais à l'Espagne ou si je pensais à mon pays.

Depuis mon retour dans cette sécurité de Paris, qui semble encore augmentée par les fêtes qui nous entourent, je sens monter en moi cette angoisse que fait naître le silence du front, cette angoisse qu'éveillait le frémissement silencieux de la petite aube que je regardais monter de ma fenêtre il y a quelques jours sur Madrid, martyrisée.

Nous, qui sommes entre la paix et la guerre, nous avons le droit d'avoir peur : nous n'avons pas le droit de laisser diminuer la lucidité de notre esprit, ni la résolution de notre âme. Mais nous avons le droit de dire qu'il n'est que temps de faire barrage à la catastrophe et de sauver l'Europe de la ruine à laquelle elle semble se condamner. Accepter la guerre d'Espagne, ne pas vouloir que son terme légal intervienne dans les délais les plus brefs possibles, par la victoire du gouvernement de la République, par le rejet hors des frontières de la péninsule des armées d'invasion venues de l'étranger, c'est accepter la fatalité de la guerre européenne. Cette fatalité nous ne l'acceptons pas.

Mais tandis que je trace ainsi ce que je crois être notre devoir, qui est de ne pas accepter que la guerre se fraye un passage à travers la communauté européenne, je pense au devoir plus lourd que l'Espagne toute entière a accepté avec une fermeté plus grande que celle que nous apportons à préserver nos vies. Ce plus lourd devoir, c'est celui de soutenir sans plier, la guerre qui lui est faite.

Depuis un an, l'Espagne se bat contre la guerre.

Depuis un an, elle soutient la lutte inégale d'un peuple pacifique, contre le ramassis de tous les aventuriers et de tous les condottieri de la technique du massacre.

Ce que l'Espagne a fait, peut-être qu'aucun autre peuple au monde n'aurait pu le faire. Il y fallait un mépris de la mort et une allégresse de vie dont nous avons senti la grandeur et la puissance dans cette ville de Madrid lorsque, sous les bombardements, nos amis espagnols chantaient, sur un vieil air populaire, la romance de leur résistance et de leur victoire :

Madrid qui bien résista (ter),
Ma petite Mère,
Ils l'ont bombardée (bis).
Mais des bombes se riaient,
Ma petite mère,
Les gens de Madrid (bis).

Je veux évoquer enfin ce petit village où nous avons déjeuné à quelques dizaines de kilomètres de Madrid, dans une atmosphère qui était déjà celle du front.

Tandis que nous mangions, les enfants sont venus chanter sous nos fenêtres. Voix cristallines, admirablement accordées dans la lumière blonde, qui s'accordait elle-même à la couleur des aires à blé et des maisons basses du village.

Jamais l'allégresse de l'Espagne ne nous avait entourés avec tant de force et de fraîcheur naïve. Nous sommes descendus sur la place pour caresser ces jeunes visages. Dans le silence de l'Espagne, dans la solitude austère, les enfants chantaient comme s'ils avaient participé à la plus belle fête du monde. Jamais la joie de la vie ne fut aussi évidente à tous nos sens.

Mais, cherchant l'ombre des arbres, je me trouvais brusquement au milieu d'un groupe de femmes. Paysannes en costumes noirs pareilles aux paysannes de

chez moi, si peu étrangères qu'il me semblait les revoir et renouer avec elles une vieille connaissance, Elles m'ont demandé quel était mon pays. J'ai dit : La France. Une m'a dit alors : « Nous sommes voisins, nous sommes frères. » Je sentais ma vie plus en suspens qu'elle ne l'avait été quelques heures auparavant à Valence sous le bombardement des avions. J'ai dit en montrant le village et les champs qui le font vivre : « C'est votre pays, ici ? - Non, me répondirent-elles, nous sommes de l'Estrémadure, de Badajoz... les hommes... » Une jeune fille souleva doucement sa jupe, dans un geste si nécessaire qu'il semblait être le mouvement même de la pudeur. Sur une cuisse ronde qui avait la couleur du pays, celle des champs, des maisons et du soleil, je vis une blessure à peine refermée...

Autour de moi, sur tous les visages, des larmes coulaient et j'ai pleuré, moi aussi, sans même penser à mettre mes mains devant mes yeux.

LANGSTON HUGHES **(Etats-Unis)**

Je viens d'un pays qui s'appelle l'Amérique, pays démocratique, pays riche, et cependant pays dont la démocratie, depuis le début, a été contaminée par un préjugé de race, vestige de l'esclavage; pays dont la richesse a été canalisée par les appétits et réunie entre les mains de quelques-uns.

Je viens à ce congrès pour représenter mon pays, l'Amérique, mais plus spécialement les populations noires et les autres populations pauvres de l'Amérique, car je suis à la fois Nègre et pauvre. Cette combinaison de couleur et de pauvreté me donne le droit de parler au nom du groupe le plus opprimé d'Amérique, ce groupe qui a connu si peu de choses de la démocratie américaine: les quinze millions de Nègres qui vivent sur notre territoire.

Nous sommes le peuple qui, depuis longtemps, connaît par expérience le sens du mot fascisme. Car l'attitude américaine à notre égard a toujours été celle d'une discrimination économique et sociale. Dans beaucoup d'Etats de notre pays, les Nègres ne sont admis ni à voter, ni à remplir des emplois politiques. Dans certaines régions, notre liberté de mouvement est entièrement supprimée, surtout dans les plantations de coton du Sud. Sur toute la surface de l'Amérique, nous savons ce que c'est que d'être empêchés d'entrer dans les écoles, les théâtres, les concerts, les hôtels et les restaurants; nous, les écrivains noirs, savons ce que c'est que de ne pouvoir travailler dans les maisons d'édition ou écrire pour le cinéma.

Nous connaissons les persécutions racistes, les lynchages, la douleur des neuf jeunes Nègres de Scottsborough, emprisonnés depuis six ans pour un crime dont le juge lui-même les reconnaît innocents, et pour lequel plusieurs d'entre eux n'ont pas encore comparu en justice.

Nègres d'Amérique, nous n'avons pas besoin qu'on nous explique ce que c'est que le fascisme en action. Nous le connaissons. Ses théories de suprématie nordique et de répression économique sont depuis longtemps, pour nous, des réalités.

Aujourd'hui, nous le voyons sur une échelle mondiale : Hitler en Allemagne — l'abolition des unions de travailleurs, persécution des Juifs, stérilisation des enfants nègres à Cologne; en Italie : Mussolini — défense aux Nègres de paraître sur les scènes théâtrales, massacres d'Ethiopie; le parti militaire au Japon — Petites cartes indiquant les conquêtes futures des Japonais dans le monde, traitements barbares infligés aux Coréens et aux Chinois; à Cuba et à Haïti — Baptista et Vincent, petits Américains devenus des tyrans; et maintenant l'Espagne : Franco — son cri absurde : « Viva España », quand l'Espagne est aux mains des Italiens, des Maures, des Allemands invités à réaliser l'unité espagnole.

Absurde mais vrai.

Nous, les Nègres d'Amérique, sommes las d'un monde divisé, en apparence, par races et par couleurs, mais, en réalité, divisé en riches et pauvres, les riches dominant les pauvres, sans distinction de couleur. Nous, les Nègres d'Amérique, sommes las d'un monde dans lequel un groupe de gens peut dire à un autre : « Vous n'avez pas de droit au bonheur, à la liberté, à la joie de vivre. » Nous sommes las d'un monde où toujours nous travaillons

pour quelqu'un d'autre et pour des profits qui ne sont pas les nôtres. Nous sommes las d'un monde où, lorsque nous élevons la voix contre l'oppression, nous sommes aussitôt jetés en prison, bafoués, frappés, parfois lynchés.

Nicolas Guillen a fait de la prison à Cuba, Jacques Roumain à Haïti, Angelo Herndon aux Etats-Unis. Aujourd'hui une lettre du grand écrivain hindou, Raj Anand, nous annonce qu'il ne peut être parmi nous, à Paris, parce que la police britannique lui a enlevé son passeport.

Je le répète, nous, peuple de couleur sur cette terre, nous sommes las d'un monde dans lequel de pareilles choses peuvent se produire. Et nous voyons, dans la tragédie de l'Espagne, jusqu'où peuvent aller les oppresseurs du monde pour sauvegarder leur puissance. Le meurtre de femmes et d'enfants ne signifie rien pour eux, ceux qui ont déjà bombardé les petits villages d'Ethiopie, bombardent aujourd'hui Guernica et Madrid. Les mêmes brutes fascistes qui forçaiient le paysan italien à combattre en Afrique, forcent aujourd'hui les Maures d'Afrique à combattre en Europe. Peu leur importe la couleur, pourvu qu'ils puissent l'employer pour leurs profits de guerre. Le Japon veut forcer les Chinois de Mandchourie à travailler et à se battre sous sa direction pour la gloire et la richesse des bourgeois de Tokio. Ainsi un peuple de couleur en domine un autre sous la menace des canons. La race importe peu quand elle sert les desseins fascistes... Mais elle importe beaucoup lorsque le fascisme mondial l'exploite pour terroriser les masses travailleuses et les empêcher de s'unir. De même qu'en Amérique on dit aux Blancs que les Nègres sont des brutes dangereuses et pillardes, de même, en Allemagne, on calomnie les Juifs et en Italie on crache sur les Ethiopiens. Les vieux mythes de race sont entretenus

pour affaiblir et entraver la montée des classes travailleuses.

Mais, en Amérique, où le préjugé racial est si fort, nous avons déjà compris ce que signifie le mensonge du racisme : l'oppression, la pauvreté, la peur, — et déjà les travailleurs Noirs et Blancs des plantations du Sud commencent à se réunir; les travailleurs Noirs et Blancs, dans les grandes villes industrielles du Nord, avec John L. Lewis et le C. I. O., représentent déjà une grande force du travail qui refuse de reconnaître le préjugé racial.

Dans les docks de la Côte occidentale de l'Amérique, les Nègres et les Blancs ont formé un des syndicats les plus puissants d'Amérique.

Autrefois, les dockers noirs, dépourvus d'organisation (parce que leurs camarades Blancs eux-mêmes, avec une mentalité arriérée, se refusaient à admettre le Nègre dans leur syndicat), autrefois, dis-je, les travailleurs nègres pouvaient briser une grève. Et cela se produisait. Mais aujourd'hui, Noirs et Blancs sont une seule et même force. Nous avons appris une leçon.

Pourquoi donc la police anglaise a-t-elle retiré le passeport de Raj Anand?

Pourquoi donc Washington ne m'a-t-il pas encore accordé la permission d'aller en Espagne comme représentant de la presse nègre ?

Pourquoi donc le jeune leader nègre, Angelo Herndon, éprouvait-il des difficultés à obtenir un passeport au moment où je l'ai vu, il y a peu de temps à New-York ? Nous savons pourquoi.

C'est parce que les puissances réactionnaires et fascistes du monde savent que des écrivains, tels que Anand ou moi-même, des leaders comme Herndon, des poètes comme Guillen et Roumain, représentent la grande aspiration qui vit au cœur des peuples de couleur, de

tendre leurs mains amicales, fraternelles à toutes les races de la terre.

Les fascistes savent que nous avons hâte d'en finir avec la haine, la terreur et l'oppression, d'en finir avec les conquêtes et les asservissements, d'en finir avec la laideur de la pauvreté et de l'impérialisme qui dévore le cœur même de la vie. Nous représentons la fin du racisme.

Les fascistes savent que lorsqu'il ne sera plus question de race, le capitalisme aura cessé d'exister, de même que la guerre, de même que l'argent pour les fabricants de munitions.

NICOLAS GUILLEN **(Cuba)**

Il y a quelques jours, lorsque je montais vers Madrid, j'ai eu l'occasion de rencontrer — dans un de ces hameaux qui bordent les dramatiques routes espagnoles — un enfant, de dix ans peut-être, dont les paroles m'ont laissé une impression profonde. Ses bras sombres portaient des inscriptions que l'on aurait dites, tatouées sur la peau. Sur un bras, on lisait ces mots écrits à l'encre : «mort aux fascistes», sur l'autre : «no pasaran». J'ai bavardé alors avec cet enfant. J'ai appris qu'il était de Madrid, où il avait toujours vécu, jusqu'au jour où les bombardements aériens des mercenaires de Franco l'avaient obligé à quitter la ville. J'appris ainsi qu'il avait perdu deux frères, enfants comme lui, mitraillés par les avions tandis qu'ils jouaient, et qu'il était seul maintenant auprès de sa mère, car le père était mort au front dès le début de la guerre.

En le quittant, il me dit gravement, en me tendant une main solide : « Ici, nous sommes tous pauvres : personne n'a mille pesetas, nous travaillons tous et si les fascistes voulaient nous vaincre, ils ne le pourraient qu'en nous tuant.»

Je pensais, en m'éloignant de ce garçon déjà mûr, qu'il portait en lui tout l'esprit du peuple espagnol devant l'agression des ennemis et qu'en effet, il faudrait littéralement assassiner tout ce peuple extraordinaire, pour que les Allemands et les Italiens réussissent à se rendre maître du pays qu'ils violent en ce moment.

Partout où il resterait une femme, un enfant, un vieillard, il y aurait aussi une voix pour dénoncer et apostrophier les bourreaux de la démocratie.

Et c'est là, je crois, que se trouve le grand exemple donné par l'Espagne aux peuples menacés par le fascisme; le merveilleux exemple de sa résistance héroïque, aboutissement d'une grande vie spirituelle. L'Espagne n'a jamais eu la crainte de la mort; toute son histoire est placée sous le signe de la lutte, en un jeu dramatique avec l'inconnu, avec tout ce qui est dangereux.

Mais maintenant elle est prête, plus que jamais, parce qu'on a piétiné ce qu'elle portait de plus profond en elle-même : l'homme de la terre espagnole, celui qui vit réellement avec elle et sur elle et qui ne vit pas d'elle. L'homme humble et humilié a appris des bombes d'Hitler et de Mussolini que ses os sont couverts de la chair douloureuse de tous les hommes humbles et humiliés du monde, et qu'il ne sera possible d'arriver à une humanité véritable qu'en s'unissant, qu'en se serrant, qu'en se défendant, aujourd'hui en Espagne, demain sur n'importe quel autre coin de la terre. C'est pour cela que la lutte acquiert là-bas une grandeur universelle.

A la guerre créée par les multiples bouleversements d'un peuple nerveux et épris de liberté, succède maintenant une guerre pour l'affirmation des valeurs éternelles de l'homme, une guerre pour la défense de la culture et de l'amour. L'Espagne constitue l'exemple le plus riche de notre temps et la simple volonté de comprendre cet exemple, de s'incorporer à lui en une certaine mesure, nous fait toucher la chair même de la révolution en marche.

En allant à Madrid, nous avons vu la révolution.

Il y a, parmi nous, des artistes venus de tous les coins du monde, des représentants de grands pays et de petites nations, des tempéraments et des sensibilités différentes, des cultures dissemblables, mais je crois pouvoir affirmer sans hésitation qu'une grande image hante toutes nos

pensées : celle de cette dramatique naissance d'un homme futur, naissance lente et sûre, sur une terre couverte de sang comme le lit d'une femme en gésine. Plus encore, il me semble que nous sommes tous rentrés en apportant avec nous un peu de l'esprit du peuple espagnol.

Un peu de cet esprit souffle déjà dans mon pays, camarades. Je ne dois pas oublier de vous dire que je parle au nom d'un petit pays : Cuba, fils de l'Espagne. Il est vrai qu'il se produit maintenant, là-bas, un des phénomènes politiques les plus fréquents en Amérique : la volonté d'un seul homme domine toutes les autres volontés. Il y a là-bas une dictature militaire, fasciste, qui étouffe l'expression libre de la pensée et qui tue les plus faibles tentatives de restauration démocratique. Mais il est vrai aussi que contre cette dictature se dresse le peuple de Cuba, en une lutte douloureuse qui dure depuis plusieurs années et qui a vu périr les valeurs les plus pures de la jeunesse, de la culture et de la pensée de mon pays. Et si mon gouvernement se trouve à l'opposé des angoisses du peuple espagnol, il faut vous dire aussi que tout le peuple cubain se trouve aux côtés de l'Espagne démocratique, car il n'ignore pas qu'ils ont les mêmes ennemis, que leur destin est semblable et qu'il appelle les mêmes solutions héroïques.

Les vrais révolutionnaires cubains savent que le fascisme attaque l'unité même de notre peuple et que le triomphe du fascisme signifierait, pour Cuba, une désintégration absurde des deux races qui composent notre nationalité : la blanche et la noire. J'ai déjà eu l'occasion de mentionner ce fait dans mon discours prononcé au congrès de Madrid, mais je crois nécessaire d'insister. Aucun homme ne peut être plus antifasciste que le Nègre et, surtout, le Nègre de Cuba. Il sait que le fascisme est

pétri de haine : haine de race et division des hommes en êtres supérieurs et inférieurs, et qu'il destine aux Nègres une place inférieure. Je disais encore, et je le répète, que le Nègre cubain est, comme le Blanc, un élément intimement lié à l'élaboration historique de Cuba, au point que vouloir les séparer, comme le voudrait le fascisme, conduirait le pays à un état de décomposition absolue. Le Nègre, enfin, constitue la majorité des classes laborieuses asservies, et se trouve donc lié à tout le sombre processus économique de cette société mi-coloniale, ravagée par l'impérialisme américain.

Comment le Nègre de mon pays ne sentirait-il pas, dans sa propre tragédie, la tragédie du peuple espagnol ? Il la sent et partage avec l'homme blanc du peuple les désirs de délivrance qu'approuvent tous les hommes opprimés du monde qui n'ont pas d'autre race que la race humaine. Je veux donc, ce soir, affirmer la triple raison de mon adhésion à la cause de l'Espagne républicaine. Comme écrivain, parce que je suis convaincu qu'on ne peut l'être proprement sans mettre son effort au service de la défense de la culture; comme Cubain, parce que mon pays se trouve aussi en train de lutter contre le fascisme représenté par une minorité qui l'asservit et l'exploite, minorité du même ordre que celle qui a levé les armes contre le gouvernement légitime de l'Espagne; et enfin, comme Nègre, parce que le fascisme implique une limite à l'universalisation de l'esprit humain, une frontière contre la diffusion des principes démocratiques les plus élémentaires et un retour stupide à des temps révolus que l'évolution de la société doit laisser bien loin derrière elle.

RAUL GONZALES TUNON (Argentine)

Au II congrès international des écrivains il n'y avait que peu de représentants de l'Amérique espagnole. De ce congrès naquit, en ces jours inoubliables de la Mutualité, l'Association internationale qui vient de nous réunir en Espagne et nous réunit aujourd'hui à Paris.

En 1935, c'est Alvarez del Vayo, l'actuel grand commissaire de la guerre en Espagne, qui parlait au nom des délégués de son pays et de ceux de l'Amérique. Aujourd'hui la délégation hispano-américaine est nombreuse. Les circonstances ne sont plus les mêmes, mais nous sommes plus unis que jamais, sous le signe de l'Espagne. Il y a deux ans, la consigne était seulement les Asturies, aujourd'hui, c'est l'Espagne entière, préoccupation majeure du monde, grande consigne de l'heure.

Nous représentons ici les pays de l'Amérique espagnole, dont le destin, plus que celui de la plupart des peuples, dépend de la victoire du droit dans la mère patrie. Ceux qui, comme notre grand poète Pablo Neruda et moi-même, ont vécu en Espagne avant le conflit, dans les jours terribles de la répression, sont restés depuis lors attachés à la vie espagnole et se considèrent comme des Espagnols, sans cesser d'être Américains. C'est à ce double titre que nous sommes ici. Nous tous, délégués américains, depuis le Mexique jusqu'à l'Argentine, nous nous sentons profondément Espagnols. Etre Espagnol, a dit notre camarade Juan Marinello, c'est aujourd'hui une façon d'être homme. Profondément hommes, nous nous sentons donc profondément Espagnols!

Les délégations de l'Amérique hispanique ont fait entendre au congrès la voix d'un continent qui commence à frapper aux portes de l'histoire. Depuis longtemps, tout

en regardant vers l'Espagne, nous, les jeunes de ce continent, nous tournions aussi nos regards vers la France et vers l'Union soviétique. C'est là le triangle de notre espoir.

C'est pour la première fois, peut-on dire, que les écrivains de ces pays lointains, dont la tragédie et les magnifiques possibilités sont généralement ignorées, rejoignent sur une tribune leurs confrères européens les plus illustres. Ceci est un miracle de la solidarité internationale, le miracle de notre Association. C'est quelque chose de plus : c'est l'Espagne qui nous réunit.

Les délégations hispano-américaines ont travaillé toutes ensembles au congrès, en Espagne. J'appelle votre attention sur le Premier résultat de ce travail : nous avons créé un comité de Propagande, dont le siège est à Valence; il est étroitement lié à celui qui existe à Paris et qui réunit et renforce tous les comités hispano-américains. Il tend, en premier lieu, à susciter et à développer l'aide de tous les pays de langue espagnole au gouvernement de la République. Mais il ne se borne pas à cela. De même que la plupart des autres délégués, nous communiquons à nos pays respectifs une vision de l'Espagne, de sa guerre, de ses besoins, de ses problèmes, apparue en une journée historique. L'Espagne sera plus que jamais notre ardent souci.

Le congrès commencé en Espagne et qui s'achève à Paris m'apparaît comme un fait d'une importance capitale pour la cause du peuple espagnol et pour celle de l'antifascisme en général. Il n'y a pas eu de polémique, puisque nous sommes tous d'accord sur le point essentiel. Il n'y a pas eu de vedettes, puisque nous ne sommes pas à un congrès des Pen Clubs. Chacun des écrivains, du plus célèbre au plus modeste, a été honoré à Valence et à Barcelone, dans la vie laborieuse de l'arrière, et à Madrid parmi les explosions et les incendies. En chacun d'eux, le public

espagnol voyait un ami. Nous pleurions, car la guerre est terrible et l'injustice atroce à l'égard de ce peuple; mais nous sourions aussi, car le peuple espagnol est allègre dans la lutte et la mort, car il aime la vie et il fait la révolution.

Je suis de l'avis de Koltzov : l'écrivain doit se servir de l'arme qu'il sait le mieux manier, la plume. La plume d'un écrivain digne de ce nom ne doit pas être servile. Mais aujourd'hui, c'est dans le sang plutôt que dans l'encre qu'un écrivain authentique trempe sa plume; et si cette plume n'est pas mise au service de l'Espagne contre le fascisme (autrement que par le pamphlet ou l'affiche), si cette plume ne devient pas, plus que jamais, une arme, il vaut mieux qu'elle se rouille dans l'inaction. Plus d'une plume de maître ferait mieux de se laisser rouiller que de se déshonorer. Une certaine plume, toute magistrale qu'elle soit, se déshonne en attaquant l'Union soviétique, car attaquer l'Union soviétique s'est attaquer l'Espagne et servir le fascisme international.

L'Espagne est aujourd'hui notre passion. Si nous ne combattons pas sur son sol, soyons, à l'extérieur, ses soldats d'une manière ou d'une autre. Brigades de choc de la pensée internationale, sachons que l'Espagne a besoin d'avions, de canons et de vivres. Elle a pour elle son droit, elle a un merveilleux contingent d'hommes. Autour de Madrid, j'ai vu les meilleurs soldats qui soient au monde. Aidons ceux qui luttent ainsi pour sauvegarder la dignité de l'homme, aidons ceux qui, hors d'Espagne, travaillent pour que justice lui soit rendue. N'ayons pas honte d'avoir, pour une fois, mis notre plume au service de quelque chose — car ce quelque chose, c'est l'Espagne — rien de moins. Cc quelque chose, c'est le monde, c'est le destin de l'homme. Salut, camarades!

AMBROGIO DONINI
(Italie)

C'était la dernière nuit de notre inoubliable séjour à Madrid. J'avais apporté l'affectueuse salutation de la délégation italienne et de tous les congressistes aux camarades de la brigade Garibaldi, qui, à l'aube, devaient monter en ligne aux côtés des soldats de l'armée populaire espagnole. Au retour, sur la route de l'Escurial, un accident d'auto m'obligea à passer la plus grande partie de la nuit au milieu d'un convoi de camions qui venait d'échapper aux bombes de cinq capronis. Les réflecteurs sillonnaient le ciel, à quelques kilomètres des villages flambaient d'une lueur sinistre, car les fascistes essaient toujours de détruire par le fer et par le feu les lambeaux de terre espagnole qu'ils sont obligés de lâcher devant la victorieuse offensive des troupes républicaines. Il y avait là, au bord de la route, des Espagnols, des Polonais, des mitrailleurs allemands, des Français d'Algérie. Tout le monde était au courant des travaux du congrès : on me questionna avidement. Et c'est au cours de cette petite session in partibus de notre congrès qu'un jeune soldat polonais prononça des mots dont la gravité et le tragique me semblent encore donner tout son sens à notre activité d'intellectuels :

— Vous avez bien fait votre devoir, disait-il. Vous avez de lourdes obligations envers nous tous. Sais-tu que pour avoir appris à lire, à l'aide de douze ans, j'ai passé presque le tiers de ma vie dans les prisons? En Pologne, en Autriche, en France, même après mai 1936, traqué, expulsé, persécuté. Et je suis venu ici, en Espagne, camarade, parce que j'ai compris l'été dernier qu'on lutte ici pour ne plus laisser envoyer en prison ceux qui apprennent à lire et voient finalement les choses par leurs propres yeux...

Les autres, dans l'obscurité, approuvaient gravement — et il y avait quelque chose de solennel, de profondément et tragiquement humain, dans toute leur attitude, qui jamais, jamais, ne s'effacera de ma mémoire. Je leur parlais alors de tous les intellectuels, de tous les écrivains, des penseurs qui pour avoir appris la vérité au peuple avaient passé de longues années dans les prisons de la réaction; je leur parlais de la flamme que nous avions vu briller la veille au soir dans les yeux de Gustav Régler, atrocement blessé pour la défense de la liberté et de la culture; je leur parlais des jeunes intellectuels italiens enfermés vivants dans les geôles mussoliniennes, de notre Gramsci mort à Rome; des frères Rosselli assassinés en terre de France, des Jacchia, Sartori, Battistelli tombés sur les fronts d'Espagne pour tracer en lettres de sang cette vérité que le peuple espagnol a si généreusement comprise : le fascisme n'est pas l'Italie.

Mais c'est surtout aux lourdes tâches qui nous incombent, aux responsabilités que nous avons une fois de plus souscrites par notre voyage et nos déclarations en terre d'Espagne, que je pensais alors avec une lucidité précise. Je voudrais vous faire partager tout cela. Par notre seule présence en Espagne, nous avons soulevé des espoirs, nous avons répandu des assurances, nous avons fait naître la sensation d'une grande solidarité humaine. Nous devons tenir maintenant tout ce que nous avons promis. Le rôle de l'intellectuel est aujourd'hui d'une immense portée historique dans notre société menacée par la destruction, la barbarie et la misère. Lénine disait un jour que la conscience de classe elle-même n'a pu être apportée aux masses travailleuses, au commencement, que de l'extérieur, par l'intermédiaire des éléments intellectuels gagnés à l'idéologie révolutionnaire et disposés à se battre pour elle. Aujourd'hui, le rôle essentiel de l'intellectuel est de rester fidèle à la cause de

ces masses travailleuses qu'il a contribué à éléver idéologiquement et politiquement, de suivre avec intelligence et amour l'effort dirigeant et progressif (le la classe ouvrière, le mettre toutes ses forces et toutes ses ressources au service de la défense de la paix, du pain, de la liberté.

C'est là une tâche qui peut et doit nous remplir d'orgueil. La « mauvaise rhétorique (de la mort), dont parlait à Madrid notre noble ami Bergamin, ne s'exprime pas seulement par la voix sourde des canons et par l'éclatement meurtrier des bombes. Chaque fois qu'un intellectuel, qu'un homme des lettres et des arts s'éloigne des masses et donne, qu'il le veuille ou non, des armes nouvelles aux ennemis du peuple; chaque fois qu'un Gide trahit, qu'un Dos Passos ou un Silone se terrent dans le pessimisme ou le faux mysticisme, ce sont des milliers d'hommes qui vont à nouveau dans les prisons, ce sont des dizaines de milliers d'hommes qui meurent et qui mourront encore, au sens physique du mot, sous les coups de ceux qui ne veulent point que *les masses lisent et jugent de leurs propres yeux la réalité qui les entoure*. Difficile, mais grandiose et suprêmement beau peut être notre rôle, camarades. Et permettez-moi, en tant que représentant de l'intellectualité italienne, de faire entendre ici, devant vous, le nom de celui qui a personnifié pour nous dans toute sa grandeur, jusqu'à la mort, le rôle de l'intellectuel fidèle aux masses, aimé et reconnu comme un chef par les masses : le nom d'Antonio Gramsci. Vous le connaissez presque tous, vous surtout, écrivains de France, qui si souvent avez répondu à l'appel lancé pour le sauver par Romain Rolland et Jean-Richard Bloch. Mais vous connaissez surtout le leader politique, le chef du prolétariat révolutionnaire italien, dont le souffle s'éteignait un petit peu plus chaque jour dans les cellules infectes des bagnes fascistes. Mais

Gramsci écrivain, Gramsci penseur, historien, critique et philosophe d'une rare substance, vous ne l'avez point connu. C'est surtout notre faute, camarades, une faute due à l'excès d'amour et d'espoir que nous nourrissions pour lui. Nous avons voulu l'arracher à la main meurtrière du fascisme, nous avons presque voulu cacher sa grandeur aux yeux sinistres de la police mussolinienne, car la révélation de sa profonde personnalité aurait provoqué sa fin encore plus certaine. Le fascisme s'acharne avec plus de fureur là où plus pures jaillissent les sources de l'esprit. Nous savions *qu'il voulait vivre*, lui, Gramsci, pour son peuple et pour son Parti, et nous avons voulu le garder pour son peuple et pour son Parti, pour ce magnifique Parti dont il était le chef et auquel des milliers et des d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels sont indissolublement liés comme l'arbre à la terre qui le nourrit.

Après dix ans et demi de prison, le fascisme nous l'a tué. Demain, lorsque pourront paraître ses écrits, ses études et surtout ses lettres de prison, d'une puissance de pensée, de style et d'humanité absolument unique dans l'histoire de la littérature italienne, vous comprendrez alors pourquoi nous l'appelons aujourd'hui, face à ses bourreaux, le plus grand Italien du siècle.

Si les forces meurtrières du fascisme peuvent encore dévaster le trésor de la chère terre d'Espagne, si les bombes des capronis éclatent à Madrid, à Valence, à Barcelone, c'est parce que la réaction noire a pu passer auparavant sur les corps des Gramsci et des plus nobles fils de notre peuple, c'est parce que le fascisme a rempli ses geôles de la fleur de la classe ouvrière et de l'intellectualité italienne, c'est parce que des hommes comme Ponenti, Giva, Terracini, Scoccimarro languissent depuis des années et des années dans les bagnes et les îles de déportation de l'Italie fasciste. Je ne dis point cela

pour diminuer notre responsabilité ou atténuer nos efforts, car c'est dans l'Italie elle-même que nous voulons et continuerons à vouloir travailler en faveur de l'Espagne républicaine, pour soulever le cœur et le bras de notre peuple contre une politique qui transforme l'Italie de Dante, de Donatello, de Leopardi et de Gramsci en un brigand de grand chemin, bourreau d'un peuple libre et généreux.

Et permettez-moi, pour conclure, de m'adresser affectueusement à nos camarades espagnols, si dignement représentés ici par le grand écrivain catholique José Bergamin, auquel je renouvelle l'hommage loyal et reconnaissant de l'intellectualité italienne.

Camarades, souvent, au cours de notre voyage, et ici encore, vous nous avez remerciés. Or, c'est nous qui devons vous remercier, frères de la noble et héroïque Espagne. Non seulement pour l'accueil émouvant qui nous a été fait partout, pour les fleurs qui ornaient notre table dans Madrid assiégée, pour les larmes de vos femmes et les sourires de vos enfants à notre passage, mais parce que vous aujourd'hui — avec le grand peuple de la Russie soviétique — vous avez donné son sens à la vie, vous nous faites croire et espérer encore dans la valeur de l'homme, dans la dignité de la pensée, dans la force de la civilisation et de la culture humaine, que vous défendez avec votre sang, avec votre résolution simple et farouche de vaincre.

En vous, José Bergamin, nous saluons et remercions ici tous ceux qui luttent et meurent là-bas pour notre vie, pour notre liberté, pour la paix et le bonheur des peuples.

JULIEN BENDA
(France)



Ayant publié, il y a une dizaine d'années, un ouvrage dont le titre au moins est connu de chacun d'entre vous : la Trahison des clercs, dans lequel la trahison était le fait par lequel beaucoup d'intellectuels, dont les têtes étaient Barrès⁸ et d'Annunzio, avaient complètement méconnu les vraies valeurs de l'intellectualisme pour se mettre au service d'intérêts corporels, de la classe bourgeoise, c'est-à-dire avaient fait de la politique dans le sens bas et

⁸ 1. M. Pinelli, conseiller municipal du « 6 Février » a posé à M. le Préfet de la Seine, au sujet de ces réflexions de Julien Benda sur Barrès, une question écrite dont on appréciera la teneur :

Question écrite n° 766. 27 juillet 1937. — Les journaux donnent le compte rendu d'un « congrès international des écrivains antifascistes », et particulièrement d'une séance tenue au théâtre de la Porte Saint-Martin.

Séance d'ordre purement politique puisque, dans le discours le plus important de la soirée, un écrivain que l'on reconnaîtra à l'idée même qu'il exprimait, s'écria : « Les clercs qui trahissent sont ceux qui font de la politique dans le sens bas, comme fit Maurice Barrès. » Des outrages de ce genre ne jugent que ceux qui les profèrent; et sont, malheureusement, la menue monnaie de nos mœurs politiques actuelles.

Mais la question n'est pas là. Elle est dans le point suivant : les mêmes journaux, en relatant cette réunion, décrivent « la double haie d'honneur des gardes municipaux dans leur tenue n°1. »

M. Noël Pinelli conseiller municipal, est convaincu que les journalistes ont mal vu, qu'il n'est pas possible de concevoir la Garde de Paris faisant un service d'honneur, en grande tenue, dans un meeting politique, où l'on insulte bassement des Français qui ont fait honneur à leur pays; et, plus simplement, dans une réunion politique quelconque.

Il demande à M. le Préfet de police de vouloir bien le lui confirmer.

Dans le cas où il se tromperait et où une erreur de cette taille aurait été commise, il demande à M. le Préfet de police de vouloir bien lui faire connaître qu'elle ne sera pas renouvelée.

Bien entendu, M. Noël Pinelli aurait protesté de la même façon, quelles qu'aient été les opinions politiques au bénéfice desquelles on se serait livré à une semblable manifestation.

Il ne s'agit pas de nous opposer avec plus ou moins d'éclat les uns aux autres. Il s'agit, dans une époque où tout le monde « déraille », de remettre un peu de bon sens dans l'esprit de tous, pour juger ce qui est normal sous un régime vraiment républicain et ce qui est inadmissible.

inintellectuel de ce mot, il s'est trouvé que, depuis, chaque fois que dans un conflit et notamment lors du 6 Février ou de l'affaire éthiopienne, j'ai pris parti — je crois n'avoir pas besoin de vous dire dans quel sens — ces confrères m'ont dit que j'avais pris parti, que j'avais fait aussi de la politique.

Il y a là, camarades, une claire équivoque et je mets très fortement en doute leur bonne foi. Cette équivoque consiste à confondre la politique dans le sens bas, bassement égoïste tel que défini dans mon livre, la morale, et tout particulièrement la différence des valeurs morales les plus élevées dont les principales sont la justice et le droit de l'homme, en comprenant dans celui-ci le droit des nations à vivre libres et à échapper à l'asservissement auquel voudraient les contraindre de nouvelles féodalités.

Je prétends que l'intellectuel est vraiment dans son rôle d'intellectuel en sortant de son oratoire pour défendre sa volonté de justice, et que ceci n'a rien à voir avec les besognes assez misérables qu'on appelle faire de la politique. On ferait un long volume avec les exemples des grands intellectuels qui, dans l'histoire, ont accepté cette forme militante, mais, pour nous en tenir aux temps proches de nous, eh bien je prétends que notre romancier Emile Zola ne trahissait pas sa fonction d'intellectuel lorsqu'il a jeté à la face des bêtes de proie de son temps sa fameuse lettre « J'accuse ».

Il en est de même de notre parfait intellectuel Anatole France lorsqu'il l'appuyait de tout son talent. Camarades, nous ne voulons que suivre la ligne de conduite de ces grands hommes. Lorsque nous donnons notre adhésion au gouvernement républicain espagnol, pour la défense de la justice et de la liberté.

Laissez-moi vous présenter la même question sous une autre forme. Il y a quelques semaines, j'assistais à Paris à

l'ouverture d'un autre congrès d'intellectuels, le congrès du Pen Club, où le président croyait devoir assurer l'auditoire — et très visiblement en manière d'éloge — de ce que la société dont il inaugurerait les débats n'appartenait, disait-il, à aucun parti politique, à aucune doctrine politique.

Je prétends qu'il y a une doctrine politique à laquelle l'intellectuel a le droit, et même le devoir, de souscrire, c'est la doctrine républicaine lorsqu'elle proclame les droits de l'homme et de même les droits de l'esprit, tandis que les systèmes adverses, et le fascisme le proclame nettement, suivent l'esprit de la bourgeoisie, exemple l'assassinat des frères Rosselli. Ceci revient à dire encore une fois que lorsque nous donnons notre adhésion au gouvernement de Valence, nous sommes exactement dans la logique la plus essentielle, la plus organique de notre profession intellectuelle.

Enfin, camarades, je voudrais régler une dernière question.

Beaucoup de mes confrères m'ont dit : « On vous accorde que vous ne songez qu'à défendre des valeurs morales et que vous ne sauriez être accusé de faire de la politique. Il n'en est pas moins vrai que vous faites le jeu d'un parti politique, le Parti communiste. On nous dit : « Nous avons vu votre signature au bas de manifestes dont les principaux signataires sont des communistes. Vous parlez dans des réunions où ils sont la majorité, VOUS ne refusez pas d'écrire dans leurs journaux.»

D'abord, je suis maître de mes actes et de mes écrits et non de l'exploitation qu'on peut en faire, que ce soit de droite ou de gauche. Je tiens à dire surtout : « S'il m'arrive en effet de faire le jeu du Parti communiste, je ne suis pas responsable : C'est cette bourgeoisie soi-disant démocratique qui depuis cinquante ans trahit les valeurs qu'elle prétend soutenir, ce qui fait que ceux qui tiennent

à ces valeurs sont obligés de communier avec les partis avancés qui sont seuls à les sauvegarder. »

Camarades, je fais une simple récapitulation : affaire Dreyfus, 6 Février, affaire éthiopienne et guerre espagnole, la bourgeoisie française n'a pas manqué une seule occasion de se dresser contre les partis de justice et de liberté. Et alors je déclare qu'en tant qu'intellectuel, et par cette raison attachée au principe démocratique, je jette mon mépris à la face de cette bourgeoisie et je donne mon appui au Parti qui les soutient et je dis que sans ce Parti ces principes seraient en France depuis longtemps exterminés.

BERT BRECHT (Allemagne) (1937)

Y a quelque quatre ans, dans mon pays, s'est déroulée une série d'événements terrifiants qui annonçaient que la culture, avec tout l'ensemble de ses phénomènes, était entrée dans une zone de danger mortel. Le coup d'Etat fasciste a provoqué des protestations immédiates et passionnées dans une grande fraction du monde. Ses violences susciterent l'indignation. Cependant, aux esprits le plus profondément indignés, sa signification générale est demeurée obscure. Tout en reconnaissant l'importance de chaque fait isolé, on n'a pas réalisé leur élémentaire influence sur «l'être ou ne pas être» de la culture.

Les monstrueux événements d'Espagne, les bombardements de villages et de villes ouvertes, les massacres des populations entières ne font qu'éclairer davantage, aux yeux des hommes, le sens des événements — non moins atroces, au fond, quoique moins dramatiquement spectaculaires — qui ont eu lieu dans les pays comme le mien, sous l'emprise du fascisme. Ils mettent en lumière la seule et même effroyable origine de la destruction de Guernica et de l'occupation des liaisons des syndicats allemands en mai 1933. Le cri de ceux qu'on assassine sur la place publique renforce le cri anonyme de ceux qu'on torture dans les geôles de la Gestapo. Les dictateurs fascistes exportent aujourd'hui vers les prolétariats étrangers les méthodes appliquées d'abord au prolétariat de leur pays. Ils traitent les Espagnols comme des Allemands ou des Italiens. Tandis que les dictateurs fascistes garnissent leurs centres d'aviation, leur peuple ne reçoit plus de beurre et le peuple étranger reçoit les bombes. Les syndicats se dressaient naguère pour le beurre et

contre les bombes. On les a supprimés. Qui donc peut douter aujourd'hui qu'il s'agisse d'un seul et même système dans l'échange de forces militaires entre les dictatures et le développement gigantesque de leur commerce de main-d'œuvre, cependant que leurs bataillons de civils sont contraints de mettre leur travail au service du capital ?

Dès que l'attaque générale contre les positions économiques et politiques des travailleurs allemands et italiens s'est avérée efficace, dès que la liberté d'union des travailleurs, la liberté de la presse, dès que la démocratie enfin s'est trouvée bâillonnée, de ce fait même, l'attaque contre la culture a été couronnée de succès. On ne s'est pas rendu compte assez vite, ni assez directement, que la destruction des syndicats et celle des cathédrales ou d'autres monuments de la culture signifiaient la même chose. Et cependant c'est là que l'attaque a frappé le centre même de la culture.

Avec la perte de leurs positions politiques et économiques, le peuple allemand et le peuple italien ont perdu tous leurs moyens de production culturelle. M. Goebbels lui-même bâille d'ennui dans ses théâtres. Le peuple espagnol, en défendant par les armes son sol et sa démocratie, acquiert et protège sa productivité culturelle, avec chaque hectare de sol, un centimètre carré des toiles du Prado.

Si donc il en est ainsi, si la culture est inséparable de la productivité collective d'un peuple, si elle est à ce point liée à la puissance matérielle, si une seule et même poussée de violence arrache à un peuple et le beurre et le sonnet, si, enfin la culture est quelque chose d'aussi réellement matériel, que faut-il faire pour sa défense ?

Que peut-elle à elle seule ? Peut-elle combattre ? Eh bien, la voici qui combat. Elle le peut. Le combat comporte des phases diverses. Les producteurs culturels isolés se

tiennent d'abord, par pur instinct, à l'écart des événements atroces du pays. Mais la définition même de la barbarie adverse signifie la nécessité de se battre. Alors ils s'unissent contre la barbarie, car le combat l'exige. Ils vont de la protestation à l'appel, de la plainte au cri de guerre. Ils ne se contentent pas de montrer du doigt le forfait, ils désignent les criminels par leur nom, ils exigent leur châtiment. Ils ont conscience que la haine de l'oppression doit aboutir à l'anéantissement des oppresseurs, que la pitié pour les victimes doit abolir toute pitié pour les bourreaux, que la compassion doit se muer en colère et l'horreur de la violence devenir violence elle-même. A la puissance des isolés, à celle de la classe privilégiée, doit s'opposer la plénitude foudroyante de la puissance populaire.

Car ces guerres-là n'auront pas de fin. Les escadrilles d'avions qui se jetaient hier sur la malheureuse Abyssinie, les moteurs encore chauds sont remontées dans l'air pour s'unir à leurs complices allemands et s'abattre tous ensemble sur le peuple espagnol. La bataille n'est pas finie encore, et déjà s'élèvent au-dessus de la Chine les escadrilles de l'impérialisme japonais. A ces guerres, comme aux autres guerres dont nous venons de parler, il est nécessaire de déclarer la guerre, et c'est là une guerre qui doit être menée comme telle.

La culture qui si longtemps, trop longtemps, n'a eu pour la défendre que les armes de l'esprit, contre les armes matérielles des agresseurs, cette culture est-elle-même non seulement une émanation de l'esprit mais aussi et surtout une chose matérielle. C'est avec des armes matérielles qu'il s'agit de la défendre.

Bertolt Brecht (1935) Camarades,

Sans prétendre apporter beaucoup de nouveauté, j'aimerais dire quelque chose sur la lutte contre ces forces qui s'apprêtent, aujourd'hui, à étouffer la culture occidentale dans le sang et l'ordure ou les restes de culture que nous a laissés un siècle d'exploitation. Je voudrais attirer votre attention sur un seul point, sur lequel la clarté devrait, à mon avis, être faite, si vraiment l'on veut lutter contre ces puissances jusqu'à leur fin.

Les écrivains qui éprouvent les horreurs du fascisme, dans leur chair ou dans celle des autres, et en demeurent épouvantés, ne sont pas pour autant, avec cette expérience vécue et cette épouvante, en état de combattre ces horreurs. Quelques-uns peuvent croire qu'il suffit de décrire ces horreurs, surtout lorsqu'un grand talent littéraire et une sincère indignation rendent la description prenante. De fait, ces descriptions sont d'une grande importance. Voilà qu'on commet des horreurs. Cela ne doit pas être. Voilà qu'on bat des êtres humains. Il ne faut pas que cela soit. A quoi bon de longs commentaires ? Les gens bondiront, et ils arrêteront le bras des bourreaux. Camarades, il faut des commentaires.

Car les gens bondiront, peut-être, c'est relativement facile. Mais pour ce qui est d'arrêter le bras des bourreaux, c'est déjà plus difficile. L'indignation existe, l'adversaire est désigné mais comment le vaincre ?

L'écrivain peut dire : ma tâche est de dénoncer l'injustice, et il peut abandonner au lecteur le soin d'en finir avec elle. Mais alors, l'écrivain va faire une expérience singulière. Il va s'apercevoir que la colère comme la pitié sont des phénomènes de quantité, quelque chose qui existe dans telle ou telle quantité, et qui peut s'épuiser. Et

le pire est qu'elle s'épuise dans la mesure où elle devient plus nécessaire. Des camarades me disaient : la première fois que nous avons annoncé que des amis avaient été massacrés, il y a eu un cri d'horreur, et l'aide est venue, en quantité. Là, on en avait massacré cent. Mais lorsqu'on en eut tué mille et que le massacre ne finissait plus, le silence s'étendit, et l'aide se fit rare. C'est ainsi. Lorsque les crimes s'accumulent, ils passent inaperçus. Lorsque les souffrances deviennent intolérables, on n'entend plus les cris. Un homme est battu, et celui qui assiste est frappé d'impuissance. Rien là que de normal. Lorsque les forfaits s'abattent comme la pluie, il n'y a plus personne pour crier qu'on arrête.

Pourquoi se détourne-t-il ? Il se détourne lorsqu'il ne voit pas la possibilité d'intervenir. Le meilleur homme ne s'arrête pas sur la douleur d'un autre lorsqu'il ne peut pas l'aider. On peut retenir le coup lorsqu'on sait quand, où, pour quelle raison, dans quel but il est donné. Et lorsqu'on peut arrêter le coup, lorsqu'il subsiste pour cela une possibilité, fût-ce la plus mince, alors on peut avoir pitié de la victime. On le peut aussi dans le cas contraire, mais pas longtemps, en tout cas pas aussi longtemps que les coups ne s'abattent sur la victime. Pourquoi le coup tombe-t-il alors ? Pourquoi la culture, ou ces restes de culture qu'on nous a laissés, est-elle jetée par-dessus bord comme un lest : pourquoi la vie de millions d'hommes, de la grande majorité des hommes, est-elle à ce point appauvrie, dénudée, à moitié ou complètement détruite ? Il y en a parmi nous qui ont une réponse. Ils disent : c'est la sauvagerie. Ils croient assister chez une part, et une part de plus en plus grande, de l'humanité à un déchaînement effrayant, un phénomène terrible, sans cause décelable, soudain, et qui disparaîtra peut-être, du moins ils l'espèrent, aussi vite qu'il est survenu, remontée

irrésistible au grand jour d'une barbarie longtemps réprimée ou en sommeil, et de nature instinctuelle.

Ceux qui croient de la sorte sentent évidemment eux-mêmes qu'une telle réponse ne porte pas très loin. Ainsi, la barbarie vient de la sauvagerie, la pauvreté de l'indigence. Et ils sentent également eux-mêmes qu'il ne faut pas attribuer à la sauvagerie l'apparence des forces naturelles, d'invincibles puissances infernales.

Ils disent donc qu'on a négligé l'éducation du genre humain. Il y a un devoir dans ce domaine auquel on a manqué, ou bien c'est le temps qui a manqué. Maintenant, il faut rattraper cela. Il faut mobiliser — contre la barbarie — la bonté. Il faut faire appel aux grands mots, aux invocations qui nous ont déjà sauvés une fois, aux notions impérissables de liberté, dignité, justice, dont l'histoire passée est là pour garantir l'efficacité. Et les voilà tout à leurs grandes invocations. Que se passe-t-il ? Lui fait-on reproche d'être sauvage, le fascisme répond par un éloge fanatique de la sauvagerie. Accusé d'être fanatique, il répond par l'apologie du fanatisme. L'inculpe-t-on de violation de la raison, il franchit le pas allègrement et il condamne la raison.

C'est que le fascisme trouve, lui aussi, qu'on a négligé l'éducation. Il attend beaucoup de la suggestion des esprits et de l'endurcissement des coeurs. A la barbarie de ses chambres de torture, il ajoute celle de ses écoles, de ses journaux, de ses théâtres. Il éduque l'ensemble de la nation, il ne fait même que cela du matin au soir. Il n'a pas grand-chose d'autre à distribuer aux masses, d'où un gros travail d'éducation. Il ne donne pas aux gens de quoi manger, il faut donc leur apprendre comment se discipliner. Il n'arrive pas à mettre de l'ordre dans son système de production et il lui faut des guerres, il développera donc le courage physique. Il lui faut des victimes, il développera donc le sens du sacrifice. Cela

aussi, ce sont des idéaux, cela aussi, c'est exiger beaucoup de l'homme parfois même des idéaux élevés, des exigences très hautes.

Nous savons donc à quoi servent ces idéaux, qui est ici l'éducateur et au service de qui cette éducation est mise — pas au service des éduqués. Qu'en est-il de nos idéaux à nous ? Même ceux d'entre nous qui aperçoivent la racine du mal dans la sauvagerie, la barbarie, ne parlent, on l'a vu, que d'éduquer, d'influencer les esprits — sans rien influencer d'autre du moins. Ils parlent d'apprendre aux gens la bonté. Mais on n'arrivera pas à la bonté par la bonté, par l'exigence de bonté, de bonté sous n'importe quelles conditions, même les pires, pas plus que la barbarie ne peut résulter de la barbarie.

Je ne crois pas à la barbarie pour la barbarie. Il faut défendre les hommes quand on prétend qu'ils seraient barbares même si la barbarie n'était pas une si bonne affaire ; mon ami Feuchtwanger parodie avec esprit les Nazis lorsqu'il dit : la bassesse générale prime l'intérêt particulier, mais il n'a pas raison. La barbarie ne provient pas de la barbarie, mais des affaires qu'on ne peut plus faire sans elle.

Dans le petit pays d'où je viens [le Danemark de 1933 à 1939], le régime est moins terrible que dans bien d'autres et pourtant, chaque semaine, on y détruit cinq mille têtes des meilleures bêtes de boucherie. Il y a pour cela des machines spéciales. C'est un malheur. Mais ce n'est pas le déchaînement subit d'instincts sanguinaires. S'il en était ainsi ce serait moins grave. La cause commune à la destruction du bétail et à la destruction de la culture, ce ne sont pas des instincts barbares. Dans un cas comme dans l'autre, (il existe entre eux une parenté étroite), on détruit une partie de ces biens qui ont coûté beaucoup de peines pour les produire, parce qu'elle est devenue une

charge. Quand on sait que tous les cinq continents souffrent de la faim, ces mesures sont à n'en pas douter des crimes, mais ils n'ont rien, absolument rien d'actes gratuits commis par malignité pure. Dans le régime social en vigueur actuellement dans la plupart des pays du globe, les crimes en tous genres sont largement récompensés et les vertus coûtent très cher. L'homme bon est sans défense, et l'homme sans défense se fait matraquer mais avec de la barbarie on obtient tout. L'oppression s'installe pour dix mille ans. La sagesse, elle, a besoin de gardes du corps ; mais elle n'en trouve pas.

Gardons-nous de l'exiger simplement des hommes !

Puissions-nous, nous aussi, ne rien demander d'impossible ! Ne nous laissons pas entraîner à dire que les hommes sont faits pour la culture et non la culture pour les hommes ! Cela rappellerait trop la pratique des foires où les hommes sont là pour les bêtes de boucherie, et non les bêtes pour l'homme ! Ne nous exposons pas au reproche d'appeler, nous aussi les hommes à des performances surhumaines, c'est-à-dire à supporter, grâce à de hautes vertus, des états de chose effroyables qui pourraient être changés, mais dont on ne veut pas qu'ils soient changés.

Camarades, réfléchissons aux racines du mal !

Voici qu'une grande doctrine qui s'empare de masses de plus en plus grandes sur notre planète (laquelle est encore très jeune), dit que nos rapports de propriété sont la racine de tous nos maux. Cette doctrine, simple comme toutes les grandes doctrines, s'est emparée des masses qui ont le plus à souffrir des rapports de propriété existants, et des méthodes barbares par lesquelles ils sont défendus. Beaucoup d'entre nous, écrivains, ne l'ont pas encore compris, n'ont pas encore découvert la racine de la barbarie qui les effraie. Cela les entrave beaucoup dans la lutte. Ils courrent toujours le danger de considérer les cruautés du fascisme comme des cruautés inutiles. Ils

demeurent attachés aux rapports de propriété parce qu'ils croient que les cruautés du fascisme ne sont pas nécessaires pour les défendre. Mais ces cruautés sont nécessaires à la préservation des rapports de propriété existants. En cela les fascistes ne mentent pas, en cela ils disent la vérité.

Ceux d'entre nos amis que les cruautés du fascisme indignent autant que nous, mais qui tiennent aux rapports de propriété existants, ou que la question de leur maintien laisse indifférents, ne peuvent mener le combat contre la barbarie qui submerge tout avec suffisamment d'énergie et de persévérance, parce qu'ils ne peuvent nommer, et aider à instaurer, les états sociaux qui devraient rendre la barbarie superflue. Par contre, ceux qui, à la recherche des sources de nos maux, sont tombés sur les rapports de propriété, ont plongé toujours plus bas, à travers un enfer d'atrocités de plus en plus profondément enracinées, pour en arriver au point d'ancre qui a permis à une petite minorité d'hommes d'assurer son impitoyable domination. Elle l'a ancré dans cette propriété individuelle, qui sert à exploiter et à opprimer le prochain, et que l'on défend du bec et des dents, en sacrifiant une culture qui ne se prête plus à cette défense ou n'y convient plus, en sacrifiant toutes les lois de toute vie commune des hommes, pour lesquelles l'humanité a combattu si longtemps avec courage et avec l'énergie du désespoir. Camarades, parlons des rapports de propriété !

Voilà ce que je voulais dire au sujet de la lutte contre la barbarie, afin que cela fût dit ici aussi, ou que moi aussi je l'aie dit.

PAUL VAILLANT-COUTURIER
(France)

Je tiens, comme écrivain et comme militant, à saluer en ce congrès que ses organisateurs ont voulu pour le plus grand honneur de la France transporter à Paris après qu'il eût siégé à Madrid, l'un des moments les plus émouvants et les plus décisifs de l'histoire de l'intelligence.

Pour la première fois, venus de tous les pays du monde, des hommes et des femmes dont la vocation est d'écrire sous le signe de la paix, ont entendu, pour se rassembler marcher au canon.

En se réunissant à Madrid, sous les bombes, ils ont voulu donner la preuve que le temps de la phrase était passé, que leur résolution d'action, que leur volonté de solidarité frémissante se traduisait dans les faits et que leur sentiment du réel les garderait désormais de tout risque de schématisation. Au contact de la mort, ils ont vu se lever les idées vivantes.

Le symbole du baptême, c'est la naissance à une vie nouvelle. Notre congrès a reçu le baptême du feu.

Les guerres entre les princes laissaient les intellectuels indifférents, ou ne leur fournissaient qu'un thème à flagorneries d'historiographes. Les guerres impérialistes les ont, à quelques splendides exceptions près, déshonorés en les coupant, clercs isolés dans leur conformisme et leurs prébendes, du peuple obscur des combattants. Avec la guerre imposée par le fascisme, tout est changé, l'exception tend à devenir la règle. Elle proclame le peuple en danger et mêle les penseurs, corps et âme, au peuple qui défend la liberté, qui défend la

culture, qui défend son pays, qui défend la paix du monde.

Et la culture apparaît aux intellectuels comme ce qu'elle est réellement, l'addition de l'effort, dans l'espace et dans le temps de centaines de millions d'existences, d'ouvriers, de paysans et de millions de penseurs enracinés les uns et les autres.

Dans les plus humbles objets épars dans une maison violée et éventrée de Madrid ou de Guernica, ils découvrent autant d'amour humain et de génie national bafoué par le fascisme, que dans la plus belle œuvre d'art du Palais d'Albe ou du Prado.

Tout cela est un tout et tout, c'est l'homme, l'homme qui crée, l'homme qui saigne, l'homme qu'on tue. C'est l'homme mondial, l'homme national et l'homme tout court, la personne humaine.

Ces découvertes, nous étions quelques-uns qui les avions déjà faites au cours de la guerre de 1914-1918.

Mais le sacrifice des masses, la détresse des choses, la grandeur des idées, tout était obscurci, contaminé par le profit. Et nous avions longtemps parlé dans le désert. Parfois même nous faisions systématiquement et rageusement dans l'excès de notre colère contre les mots salis, le désert autour de nous. Maintenant le voile se déchire. Les yeux voient, les oreilles entendent. Le désert se peuple. Il devient la rue. Il est le 14 Juillet.

La barbarie fasciste a fait son œuvre. Par un violent choc en retour, elle a rendu la patrie aux travailleurs et la dignité à l'individu.

Toute notre lutte contre le fascisme, tout notre combat aux cotées des peuples opprimés apparaissent pour ce qu'ils sont réellement : la défense des valeurs morales, la défense de l'individu.

Nous proclamons l'individu.

C'est ce que j'affirmais dans le rapport sur la défense de l'esprit que j'ai présenté au comité central de mon Parti et qu'il a voté à l'unanimité le 16 octobre 1936, et c'est ce que je veux répéter ici aujourd'hui.

L'Espagne, c'est la somme de toutes nos luttes pour la personnalité humaine. Tout ce qui opprime l'individu dans le monde de termitière où nous vivons, tout ce qui lui refuse âprement sa dignité, s'est ligué contre l'Espagne démocratique. L'obscurantisme, le profit, la race veulent arrêter le torrent d'unité humaine qui seul peut, en emportant leurs barrières, donner sa place à l'individu dans la nation enfin libre et fraternelle.

Oui, nous proclamons l'individu. Nous en accouchons la société. Que cette fois-ci la forêt n'empêche personne de voir l'arbre.

Que l'écrivain pris dans le tourbillon des événements emporté par les grands courants collectifs, ne laisse surtout pas, dans cette chaleur cordiale, prenante, héroïque, facile, abolir ou même amoindrir sa personnalité d'écrivain. Qu'il ne nous dise pas « depuis que j'ai compris je ne puis plus que militer. Je n'écris plus. » Qu'il n'oublie jamais sa mission et que c'est pour qu'il reste un individu libre, semeur de livres et de beauté, que des milliers de travailleurs combattent et meurent. Ils peuvent être exigeants.

Ceux qui ambitionnent le droit de lui donner leur audience se sacrifient pour conserver le droit d'être des hommes et pour que lui puisse demeurer pleinement un écrivain. Restez des écrivains. Croyez-en l'expérience d'un homme dont la vie est un long déchirement joyeusement consenti.

Nous nous inclinons avec amour et respect devant l'exemple admirable des écrivains, soldats de la liberté,

tombés en défendant la culture, aux côtés du peuple d'Espagne. Il fallait sans doute ce sang généreux et pur pour racheter certaines lâchetés, certaines trahisons, certaines futilités infâmes. Mais ne demandons pas à l'écrivain dont la tour d'ivoire a sauté, de remplir des sacs à terre ou de coller des affiches pour prouver qu'il a compris. Il faut qu'il écrive et pas une vulgaire littérature de propagande. Nous ne voulons pas faire un caporal de celui dont la voix peut faire se lever des armées.

Une émotion profonde me saisit quand je songe que de votre confrontation et du congrès de Madrid vont sortir après les discours, des livres. Des livres... C'est cela que VOUS demandent tous ces travailleurs rassemblés qui nous écoutent. Des livres pour aller plus loin, encore plus loin, avec eux, pour eux et pour vous. Des livres pour les hommes et les femmes, des livres pour la jeunesse, des livres pour l'enfance, des livres pour remplacer ceux que le fascisme brûle, des livres pour en armer le monde entier.

Il y a quelques semaines, au retour des combats du Mont Sollube, où j'ai vécu dans la tranchée aux côtés des défenseurs de Bilbao quelques-unes des heures les plus tragiques de ma vie de combattant, j'ai lu ces lignes de Gorki que je veux vous rappeler et qui disent des choses d'une élémentaire grandeur :

« Le livre, cette chose si simple et si familière, est en son essence même un des miracles les plus grands et les plus mystérieux de la terre, un être complètement ignoré de nous, parlant quelques fois une langue inintelligible, éloigné de nous de milliers de lieues, a réuni de différentes façons, sur du papier, une trentaine de signes, qu'on nomme lettres, et voilà qu'étrangers à l'auteur du livre et éloignés de lui, nous concevons mystérieusement en considérant ces lettres le sens de tous ces mots; idées, images, sentiments, nous admirons la belle ordonnance

des paysages, nous éprouvons l'enchantedement de la parole cadencée de la musique verbale, tantôt émus jusqu'aux larmes, tantôt courroucés ou songeurs, maintes fois éclatant de rire devant ces feuillets bigarrés de papier imprimé, nous nous pénétrons de la vie d'un esprit fraternel ou lointain.

C'est ainsi que le livre nous apparait comme le plus compliqué et le plus grand des prodiges accomplis par l'humanité en marche vers un avenir de bonheur et de puissance. »

Ces lignes, je vous les relis, moins pour vous qui auriez pu les écrire, que pour la foule qui attend des livres de VOUS.

Elle vous donne dans cette époque magnifique de fermentations et de bouillonnements qui annonce une nouvelle Renaissance, la matière la plus noble qu'aucune époque n'ait donnée.

Elle ajoute au sacrifice de l'homme, éternelle source de lyrisme et d'épopée, les dimensions sans mesure de la technique moderne et du socialisme.

L'héroïsme du peuple d'Espagne, sentinelle avancée de la paix, alertant tout un monde, rejoints l'héroïsme de Gromov, Youmachev et Daniline, effaçant d'un coup d'aile les distances, les mers, les montagnes et les glaces et reliant par dessus le pôle, Moscou à la frontière du Mexique, de ce Mexique qui, seul d'entre les Etats avec l'U.R.S.S., sut aider la liberté en danger.

Nous allons bientôt nous séparer.

A ceux qui reviendront sur la terre où ils sont nés, légaux, illégaux, je dis : Puisez-en tous les sucs et, de leur puissance concentrée, faites le plus chaud et le plus tonique breuvage pour que votre peuple, l'ayant bu, se reconnaîsse et ne rêve plus que de vous suivre où il sent que son génie devait le porter.

A ceux qui sont en exil je dis :

Comme le légendaire chanteur aveuglé, évoquez de votre patrie tout ce qui reste en vous et que vous ne pouvez plus voir. Avec l'exemple de l'Espagne préparez la délivrance de votre patrie en parlant la langue de sa raison, de ses traditions, de son cœur.

Et nous Français qui, dans le drame espagnol, avons tant à nous reprocher comme Etat, redoublons d'efforts dans la lutte pour la paix et pour la liberté. Souvenons-nous que nous sommes le peuple de l'Armand Carrel de l'Espagne, du Lamartine de la Pologne et de l'Edgar Quinet qui, deux ans avant le coup d'Etat de Louis-Napoléon, prophétisait dans la fin de la République romaine, l'asservissement de la République française.

Nous ne vous demandons pas de devenir des partisans, des enrôlés. Non. L'esprit a pris parti désormais et nous savons que, le défendant, vous serez à côté de nous. Nous ne vous en demandons pas davantage.

Soyez des écrivains passionnés de réel, gorgés de santé et de vie, les chanteurs de la jeunesse, les planteurs mondiaux de la vérité et de la paix.

Mme KARIN MICHAELIS (Danemark)

L'aspect des chiens à l'attache a troublé mon enfance et m'a remplie de douleur. Je me sentais toujours coupable n'ayant ni la force, ni la possibilité de leur procurer la liberté.

Mon esprit dormait, mais l'instinct était éveillé. Déjà j'avais pris position pour les chiens contre les oppresseurs. Etant enfant, j'ai entendu des cris et des gémissements d'enfants maltraités. Alors j'ai pleuré avec eux en frappant mon visage contre le mur, désespérée de mon impuissance. Ici aussi je me sentais coupable, sans savoir pourquoi.

J'ai vu comment on maltraitait les domestiques par des paroles. Ils n'étaient pas dignes de manger à table, la plus petite chambre, tout en haut du grenier, était assez bonne pour eux. Toujours, ils étaient l'objet d'injures. Si quelque chose disparaissait, c'est eux qui étaient considérés comme les voleurs. Je me révoltais, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Au fond de mon cœur j'étais toujours du côté des domestiques, même contre mes propres parents.

Puis, j'ai souvent vu dans ma ville natale, comment les officiers et sous-officiers battaient les soldats sur la place d'armes, au bâton et au fouet, en les traitant de «cochons», «chiens», etc. Je serrais mes petits poings. Oh! si seulement j'étais un homme ! comme je les défendrais... Mais que pouvait faire une petite fille ? — Mon esprit dormait, mais l'instinct était éveillé. A ce moment déjà j'étais du côté des opprimés.

Bien des années passèrent. Je mûrissais. Ma raison de vivre était d'ouvrir le cœur des hommes et de voir ce qu'il

y avait au fond. Presque toujours je ne voyais que du bon. Or, je me disais : *tout savoir veut dire tout pardonner!* La guerre mondiale éclata. J'ai assisté à toute cette douleur, à cette misère dont le monde était rempli. Les victimes étaient uniquement des innocents. Je me disais toutefois : après la fin de cette terrible guerre, viendra la paix mondiale, le bonheur pour tous. Cette espérance échoua et je commençai à désespérer. Puis je tâchai de me plonger dans mon travail. Ne voulant pas entendre l'immense cri de douleur des malheureux, je me bouchais les oreilles, le cœur navré.

Aujourd'hui j'ai la ferme conviction que chacun doit se décider, que chacun doit dire ouvertement : je suis de ce côté ou de l'autre!

Pas de neutralité bienveillante envers tout le monde. Je ne dis pas qu'il faut pousser tous les gens dans un parti, qu'il faut obéir aveuglément. Ce n'est pas nécessaire. Le parti des combattants pour la liberté est tellement grand qu'il peut contenir tous les différents groupes. Vouloir rester neutre aujourd'hui, c'est vouloir se tenir en équilibre sur une mince corde au-dessus d'un immense abîme. On ne le peut pas, ce serait la mort.

Nous sommes en pleine bataille, nous devons combattre ! Qu'on le veuille ou non — nous y sommes mêlés. Chacun a ses propres moyens de lutte. L'un par des paroles, l'autre par des actes - mais nous tous sommes pour la paix et la liberté, car c'est pour nous la justice et la vérité. Ce qu'est la liberté, nous le savons tous !

Qu'est-ce que nous connaissons de l'Espagne avant, sinon des combats de taureaux et des luttes religieuses! Mais aujourd'hui nous savons qu'il y a des hommes et des

femmes, là-bas, qui côte à côté, sont décidés à tout sacrifier — même leur vie s'il le faut — pour défendre la liberté nouvellement conquise pour leurs enfants!

Nous autres, écrivains, nous possédons dans les paroles écrites ou prononcées des armes immenses — des armes qui pourraient être parfois plus victorieuses que les bombes, les gaz toxiques et les tanks.

Aujourd'hui nous devons tous combattre — là-dessus nous sommes tous d'accord, étant nombreux ou non. Nous devons le proclamer hautement dans le monde entier et lever notre voix *pour la liberté contre l'oppression*.

CARLOS PELLICER (Mexique)

Moi aussi je viens d'Espagne où j'ai vu les horreurs d'une guerre civile organisée froidement par l'impérialisme. Nous, les hispano-américains savons très bien, par notre propre expérience, comment cette affaire est organisée, car qui dit guerre dit aussi capitalisme et, par conséquent, affaire commerciale, gain pour une minorité indécente. Le cas de Panama est bien connu. Le capitalisme nord-américain avait besoin de l'isthme pour agrandir son pouvoir et sa cruauté. Il se mit d'accord avec un bandit de nationalité indéterminée qui, à son tour, a profité du nationalisme maudit d'un groupe de gens du pays, criminels ou imbéciles, et en vingt-quatre heures l'humanité souffrait d'une nouvelle tumeur sur son corps déjà si malade, c'est-à-dire un nouvel Etat, une nouvelle nationalité, un nouveau motif de préoccupation et de tristesse pour ceux qui, chrétiens ou communistes véritables, n'ont pas d'autre nationalité que celle de la fraternité humaine sans ces frontières politiques qui ne sont pas autre chose que des barricades permanentes. La République de Colombie subit une grande amputation territoriale et la pauvre petite nation de Panama naquit ainsi de l'union la plus déshonnête entre l'impérialisme et le nationalisme.

Le peuple espagnol, opprimé par les classes privilégiées et par une Eglise non chrétienne dans la majeure partie des cas est victime maintenant de l'impérialisme fasciste qui prétend étouffer dans l'œuf une réforme générale qui permettrait à l'ouvrier et au paysan espagnol d'en finir avec l'exploitation capitaliste et de vivre convenablement.

En ce qui me concerne, en tant que chrétien et homme, je ne puis ni ne dois faire autre chose qu'être du côté du prolétariat mondial.

Mais, l'Espagne n'est pas seulement victime du fascisme international. Elle est aussi victime du carnaval de Genève. Après la conquête de l'Abyssinie, que pouvait-on espérer de la soi-disant Société des nations? Tout le monde abandonne lâchement l'Ethiopie. Seuls les représentants de l'Union soviétique et d'un certain pays hispano-américain ont élevé la voix pour protester et condamner très clairement et fermement l'agression de l'impérialisme fasciste contre le peuple abyssin. Combien de temps encore n'y aura-t-il qu'une seule voix dans le désert ? Le gouvernement anglais qui représente un impérialisme plein d'une certaine sagesse, ne peut rien faire que de laisser durer les souffrances et sacrifices du grand, glorieux et toujours héroïque peuple espagnol. Le gouvernement français actuel, malgré sa bonne volonté, est trop lié au passé qui est par malheur semblable au présent. Il est vraiment pénible, pour nous les délégués au congrès des écrivains antifascistes, de penser que nous nous disperserons d'ici peu et que peut-être nous n'obtiendrons que peu ou même trop peu pour la cause du peuple espagnol attaqué avec tant de barbarie par le fascisme. Certains délégués ne pourront aller dans leur pays d'origine : d'autres trouveront de telles conditions politiques dans leurs nations respectives, qu'ils ne pourront faire quelque chose qu'au prix de certains sacrifices. Mais il n'est rien de plus beau, dramatique et plein de vie que l'action dirigée en faveur de la cause des opprimés du monde entier.

Et le peuple espagnol bien que personne ne veuille l'aider et pourtant l'aider serait préparer l'avenir de l'humanité

elle-même — aura, j'en suis sûr-, l'élan et la joie de rejeter de son sol, comme il le fit déjà avec Napoléon, tous ceux qui voudraient le dominer, et de se donner le gouvernement d'humanité et de justice dont il a besoin et qu'il mérite.

Camarades, tout ce que je viens de dire, certes — ce ne sont que des lieux communs que vous avez entendus déjà tant de fois depuis un an, mais il faut les répéter car ils ne seront jamais assez fortement ancrés dans vos esprits.
Tout pour le peuple espagnol.

CLAUDE AVELINE (France)

Chamson vous l'a dit hier soir : si le deuxième congrès de notre association s'est tenu à Madrid, c'est que l'engagement en avait été pris au congrès précédent et qu'il n'y avait aucune raison valable pour que nous songions à le dénoncer. Voilà un point d'acquis. Second point : à cause des événements qui se déroulent depuis une année en Espagne, ce congrès devait se trouver incapable de traiter d'autre chose que du problème espagnol — ce qui, d'ailleurs, était assez considérable, puisque ce problème est tout simplement, tout bonnement un problème de l'Europe entière. Et qu'il apparaît au premier chef comme un problème de l'esprit. Lorsque les soldats de la République qui, le matin même, venaient d'entreprendre leur grande offensive, nous apportaient à sept heures du soir, dans la salle du congrès, les drapeaux pris à l'ennemi, nous n'étions pas les acteurs d'un épisode guerrier. Nous étions les acteurs d'un épisode révolutionnaire. La victoire, là-bas, n'est pas une conquête : elle est une délivrance. Chaque kilomètre regagné est un morceau de territoire rendu à la paix, à la vie, à l'avenir.

Je le dirai sans craindre de passer pour un homme belliqueux et sanguinaire : des intellectuels ayant conscience de leurs devoirs d'intellectuels, peuvent respirer plus librement à Madrid, tandis que les obus tombent un peu partout autour d'eux, que dans certaines villes d'Europe où l'on ne peut mourir que de honte. Nous avons vu ce que c'est que la pureté, nous l'avons respirée, nous en gardons nos poumons remplis. Nous avons vu ce que c'est que l'héroïsme. Non pas celui du spécialiste, qui tue comme on chasse, ou simplement celui du soldat, aussi touchant que stupide, qui sert des puissances

masquées. L'héroïsme d'un peuple conscient aux yeux ouverts, qui ne fait rien d'autre que de dire : non.

On vous a raconté beaucoup de choses sur Madrid. On vous a dit que, sous la menace constante de l'artillerie fasciste, elle poursuivait une vie normale. Mais vous rendez-vous bien compte de ce que cela signifie? Nous sommes une assemblée d'écrivains, je ne devrais pas mettre en doute l'une de nos premières vertus, qui est l'imagination. J'insisterai pourtant. J'essaierai de reconstituer sous vos yeux une seule vision, un bout de film.

La Gran via est, comme son nom l'indique, une des rues principales de Madrid. On y trouve d'imposants immeubles, de belles boutiques, un cinéma, des cafés. Quelque chose comme notre rue Royale, mais en pente et plus longue, dominée vers le milieu, par l'immense bâtiment de la Centrale téléphonique, sorte de phare blanc, éblouissant de soleil. Cible de première importance, on le conçoit, et si facile à repérer, que dès le début du siège, les avions et les canons ennemis entreprirent sa destruction. Ils l'atteignirent à plusieurs reprises, parvinrent un jour à l'éventrer. On reboucha les trous, et même ceux qui, primitivement, étaient des fenêtres, et les employés continuèrent leur travail. Jusqu'ici, rien d'étonnant. Naturellement les projectiles qui n'atteignent pas la Centrale tombent à côté. Il n'est pas un immeuble qui n'ait des traces de mort. Les Madrilènes ont débaptisé leur Gran via. Ils l'appellent aujourd'hui la rue des Obus. Il est rare qu'une journée se passe sans qu'elle mérite ce nom une fois de plus. Eh bien, les uns derrière des sacs de terre, les autres sans protection, toutes les boutiques, tous les cafés vivent de leur vie normale. Les commerçants y proposent ce qu'on peut souhaiter de plus aimable et de plus gracieux pour la

saison d'été. Les cafés regorgent de monde, on s'y donne rendez-vous comme on l'a toujours fait. Le choix des consommations n'y est pas aussi vaste que naguère, mais les glaces y sont délicieuses. Et pour que dans la rue le silence ne soit quand même pas trop lourd au passant dont l'ouïe est devenue le premier sens depuis huit mois, pour que son oreille ne guette pas le bruit de mort, qui, à chaque seconde, peut jaillir du ciel, un haut-parleur, en face de la Centrale, transmet des danses et des chants.

Un imbécile qui — faut-il le préciser? — n'était pas des nôtres, m'a dit à ce propos : « Ce peuple est insouciant, voilà tout. » Je veux bien croire qu'il est possible à certains de vivre insouciants près du danger, comme des enfants jouent dans la rue tandis que le canon tonne au loin. Mais non pas dans le danger. Chaque habitant de la Gran via, comme chaque habitant de Madrid, et même les enfants, a vu au moins une fois la mort contre lui, le sang rouge à ses pieds. Il a vu chaque fois, comme nous l'avons vu nous-mêmes, les ambulances filer le long des rues pendant et après les bombardements, avec leurs lampes voilées et leur clochette. Il a subi les effroyables raids du début quand la défense antiaérienne était inexisteante et que soixante avions pouvaient, durant six heures, répandre sur toute la ville des flammes et la mort. Il n'est pas d'insouciance qui résiste à une telle épreuve. Il faut choisir entre la détresse et le courage. Le peuple madrilène a choisi. Un même cœur se partage entre tous, une même foi. Qui veut savoir sur quoi et comment se fonde une nation peut aller l'apprendre à Madrid.

Mais on peut apprendre aussi une autre chose, qu'il faut dire, bien qu'elle soit pénible. On peut y apprendre également que les autres nations n'existent pas moins et que chacune y apparait comme un bloc. Nous Français, quand nous sommes en France, nous savons bien avec

quelle précision se séparent ce que j'appellerai pour simplifier la droite et la gauche. Nous connaissons l'action de l'une et de l'autre, nous y prenons notre part. Nous savons, entre autres choses, comment nous, membres de l'Association des écrivains pour la défense de la culture, luttons depuis un an pour l'Espagne. Et pourtant, à Madrid, dans la rue, sur la plateforme d'un tramway, à l'hôtel, dites que vous êtes Français, on vous répondra en hochant la tête « Français? Non-intervention...

Camarades, nous rapportons du congrès d'Espagne bien des enseignements. Celui-là n'est pas le moins grave. Il nous montre qu'il ne suffit pas, pour s'estimer satisfait dans son pays, d'être du côté de la raison et de la justice. Ce que l'intellectuel a parfois tendance à croire. Cette raison, cette justice, il faut encore les mener à la victoire. Il faut les faire triompher.

RAMON SENDER (Espagne)

Dans toutes les assemblées, dans les journaux, dans les foyers, la guerre espagnole a apporté ses répercussions. Partout on peut retrouver le reflet de ces vérités universelles et implacables comme les lois de la physique, qui sont les réactifs inaltérables de l'âme de l'écrivain. La pensée la plus importante pour nous est la suivante : l'homme vit et doit continuer de vivre. Cela est simple comme une conclusion physique. Mais ce qu'il faut bien entendre, c'est que nous devons nous arrêter de penser notre sentiment et notre idée de la vie. Vivre et continuer de vivre, c'est définir une ambition presque physique à laquelle nous pouvons voir que s'unit indestructiblement une condition : la liberté de l'homme. C'est à travers cette liberté que nous considérons la vie totale; c'est grâce à cette liberté que nous pouvons essayer de l'améliorer. Mais pour parler de la liberté de l'homme, il faut penser que c'est à l'homme que nous subordonnons tout; que nous ne pouvons accepter aucune circonstance, aucune condition au nom desquelles l'usage solidaire de cette liberté se puisse limiter ou interrompre. C'est de lui que dépend la civilisation tout au long de cette gamme que constitue l'ensemble de la culture de chaque peuple, de chaque période historique. En fin de compte, la culture n'est pas autre chose que l'expression la plus haute de la dignité des hommes. C'est en somme un fruit de la liberté, inique pour le cas de *Don Quichotte* écrit en prison. L'homme aime la paix et la liberté. Parmi les évidences qui, depuis la guerre européenne se sont ouvert un chemin par le monde, la plus claire est que cette paix et cette liberté — conditions de la dignité des hommes et de la culture — toute cette masse d'idées, de sentiments et d'ambitions qui constituent ce que l'on a appelé l'humanisme, a été déplacée de ses anciens refuges

provisoires pour trouver un poste sûr, inaltérable et surtout vrai. Nous avons pu voir que si avant, il y avait un humanisme mystique, que chaque école, chaque secte, chaque courant politique développait un humanisme à sa manière, aujourd'hui cela n'est plus possible, incomparable sens de l'humain marqué, buriné par une expérience de cinquante années de luttes, est aujourd'hui inséparable de la liberté et de la paix qui ne sont pas des abstractions, mais des faits palpitants, unis à la marche ascendante des masses travailleuses du monde. Ce sont le scepticisme des clubs anglais, le stoïcisme d'une partie des classes moyennes de France et le cynisme de la doctrine fasciste allemande et italienne qui ont trouvé leur expression totale à travers des forfaits criminels du genre de la destruction de Guernica, qui occupent la place de cet humanisme défunt. Aujourd'hui, dans cette soif du fait pur qui anime les interprètes de la vie, on en est arrivé à donner une géographie à l'humanisme. Sa patrie est diverse : Union soviétique, Tchécoslovaquie, France, Angleterre populaire, Etats-Unis tous les pays où le respect de l'homme possède une forme politique : la démocratie. L'humanisme a un foyer : le foyer du travailleur intellectuel et manuel. Il a une théorie : la démocratie. Il a une armée résolue : le socialisme. Il a une avant-garde qui combat : l'Espagne loyaliste. Les centaines de milliers de miliciens qui ont versé leur sang en Espagne, l'ont versé pour l'homme, pour la paix et la liberté de l'homme, pour la culture et la dignité de l'homme. Dans la création libre de demain, ces héros qui sont tombés pour toujours ont une place. On ne peut pas dire qu'ils ont perdu la vie, mais plutôt qu'ils se sont fondus en elle. La vie a assimilé leur effort, leur sang, leur ambition brûlante pour ennobrir l'homme et lui assurer une atmosphère propre. Nous ne prétendons pas, nous écrivains, que tous les ennemis de la culture et de

l'homme soient convaincus et voient clair. Nous n'attendons pas du faux idéalisme un vrai revirement mais nous savons que parmi eux existent de grandes zones inertes où l'imagination s'éveille peu à peu. Elle est horrible l'idée que peut-être de nouveaux Guernica nous attendent et que, dans le jeu souterrain des réactions morales, de nouveaux Guernica accompliront la mission de réveiller ces imaginations. Mais il en est ainsi. Les morts de Guernica vivront et parleront aux consciences, éternellement.

Mais face aux ennemis de l'homme, face aux milieux antisociaux qui ne représentent pas une imagination endormie ou une âme inerte mais la perversion, la dégénérescence, la décomposition, avec lesquels tout dialogue est impossible, nous avons aussi des armes et nous savons employer la violence. Nous commençons à nous défendre en Espagne. Nous n'avons pas déchaîné la guerre. On n'aura jamais vu et on ne verra jamais, qu'au nom de la démocratie, un peuple ou une classe sociale aient été attaqués. Mais nous possédons maintenant la force et la violence et nous savons répondre. Madrid est un exemple. Guadalajara en est un autre et ici, dans la manière d'employer la force, on peut voir aussi la pureté et la grandeur du véritable humanisme qui est notre vie, notre souffle et qui est la gloire de grands cerveaux ici présents, les maîtres Romain Rolland et Heinrich Mann. Les fascistes disent que la force doit s'affirmer là où elle se trouve, qu'en s'étendant la force ne fait que s'affirmer naturellement. Les pires des crimes, les plus grandes vilenies sont autorisés par cette formule fausse de la «force pour la force». Mais ici, où vous voyez ces formules tronquées qui ne permettent pas de développement, qui ne peuvent pas se dérouler jusqu'à la fin, vous devez reconnaître, vous devez penser qu'il s'agit d'une casuistique stupide ou d'un crime et parfois des

deux réunis. Où va s'arrêter cette formule de la force pour la force, si nous considérons la réalité des faits? On ne le répétera jamais assez. Vous savez tous ce qu'est et ce que fait le fascisme. Mais nous qui, tout d'abord rejetons l'idée de la force et de la violence, nous en sommes venus à les accepter et à les exercer, nous-mêmes, les écrivains, les poètes, aux côtés des miliciens, parce que c'est la force et la violence par l'homme et parce que les faits de chaque jour nous le répètent, nous le confirment de telle façon que maintenant la lutte contre le fascisme n'est plus une inclination passionnée, une discipline politique, mais quelque chose de plus simple, mais de plus universel: un devoir humain pour la paix, la liberté et la dignité de tous les hommes. Pour cela, camarades écrivains du monde entier, qui avez assisté en Espagne à ces mêmes évidences, qui les portez dans vos âmes brûlantes, je vous demande qu'en retournant dans vos pays, vous écriviez, vous répétiez, vous criiez partout : « En Espagne, on lutte pour nous, pour vous, pour maintenir debout, comme le plus grand de tous les trésors, comme la plus grande de toutes les merveilles, l'homme nu sur la terre. Nu, c'est-à-dire sans condition sociale, sans préoccupation parasite de hiérarchie, l'homme au-dessus de toute condition de temps, d'origine sociale et de différenciation vestimentaire. Le jour où, par le sang généreux des miliciens espagnols nous aurons étouffé la bête, tous les hommes auront gagné quelque chose. Tous, même ceux qui ne veulent pas le comprendre, même ceux dont l'imagination est endormie ou immobilisée par le poids vulgaire de l'or. Aidez ces hommes à sauver notre dignité, c'est là votre intérêt, l'intérêt de vos enfants, l'intérêt du monde entier, l'intérêt de l'homme producteur et créateur qui fait marcher le monde. C'est la vie qui veille pour elle-même et pour nous et qui sera implacable envers ceux qui l'ignorent.

LOUIS ARAGON (France)

Pour me retenir loin de vous, pour qu'à cet appel que j'avais, moi, porté de Madrid en novembre dernier aux écrivains du vaste monde, je ne répondisse pas « présent », il a fallu la menace pressante de la mort sur l'être qui m'est le plus cher, il a fallu d'horribles journées et l'atroce apprentissage des sentiments d'une agonie, il a fallu... mais, dans le même moment que je vous ouvre simplement ma vie pour y chercher l'excuse d'une absence qui m'est cruelle, je saisis ce que ce préambule a de personnel, d'intime et de déplacé dans un Congrès qui s'est tenu parmi les circonstances solennelles de la guerre, où d'autres douleurs, immenses, car elles touchent un peuple entier et nous tous par l'univers, imposent le silence à tout ce qui n'est pas elles-mêmes.

Pourtant, moi qui m'étais juré, qui vous avais juré à vous, écrivains espagnols, mon cher Bergamin, cet automne dans votre Madrid invincible que je n'aurais plus de répit ni de repos, tant que j'aurais la force de me faire, en France, le porte-voix de l'Espagne républicaine, et qui ai tenu ce serment autant qu'il était possible de le tenir, moi qui croyais ressentir vos deuils et vos joies, vos blessures et vos fatigues, comme vous le faisiez vous-mêmes, ce n'est peut-être, ce n'est sans doute que ces jours-ci que j'ai compris au delà de ma raison, l'infini de vos tourments et de vos épreuves, à vous dont, à chaque instant, les femmes et les enfants sont menacés, à vous devant qui se sont fermés les yeux de la jeunesse, à vous qui avez été frappés soudain dans le cœur même de votre amour.

Ô Dieu! celui qui n'a point vu palpiter, creusées par la souffrance, les narines délicates d'une femme aimée, qui n'a point vu se peindre d'heure en heure le cerne mortel pareil à des violettes flétries, qui n'a point vu naître l'horreur dans les regards qui tout à l'heure encore parlaient de la tendresse, fixes et profonds maintenant qu'ils écoutent au loin de mystérieux ravages dans les profondeurs corporelles, celui qui n'a point vu, gémissante et prête à céder aux ténèbres la femme qu'il a aimée près de dix ans et qui est sa vie, et ce qu'il défend de toute sa force d'homme, et sa raison majeure de vouloir que le monde soit beau, bon et juste, celui-là ne peut-il pas, mes amis, organiquement comprendre la clamour qui monte de vos villes et de vos campagnes dévastées, où des bras maternels lèvent vers le ciel des petits cadavres innocents au milieu des héros farouches qui serrent leurs fusils dans leurs poings de travailleurs?...

C'est aux confins de la mort, c'est quand nous luttons avec elle pour lui arracher notre amour, que nous aimons le mieux la vie, cette chose incroyable et bouleversante dont les poètes médisent, mais qui est notre chair et notre esprit, la vie dont nous sommes les soldats, nous autres, qui ne la séparons point de la liberté, la vie pour laquelle vous vous battez, frères d'Espagne, contre les tenants de la mort qui surgissent du passé sombre dans l'odeur funèbre des charniers, encens monstrueux du fascisme, la vie dont les racines populaires ne seront point arrachées, la vie qui est la seule lumière et le seul enseignement, notre fin comme notre source.

Et dans cette lutte de l'être et du néant, éclatent comme des fleurs au printemps les riches couleurs de sentiments nouveaux et forts, où l'homme enfin s'exprime et

redevient l'Hercule antique, capable de vaincre le Sphinx par l'esprit et d'étouffer le géant Antée dans ses bras. Où sont donc les monumentaux imbéciles qui prétendent que, durant les guerres ou les révoltes, ne peuvent se créer de belles et grandes œuvres ? Qu'ils se cachent, ces débiles amants d'une beauté de parfumeur.

Nous autres qui défendons la vie, nous puisions à l'extrême moment où elle est menacée, l'enseignement d'une plus grande et complète richesse humaine dans les sentiments, et dans l'imminence du danger et de l'ombre nous trouvons les précieux éléments du paisible avenir lumineux, nous lisons au cœur de l'homme, non point les charades pitoyables d'une imagerie guerrière, mais la gamme aux mille flexions de la véritable nature humaine. Et, écrivains, dans l'enfer déchaîné, il nous incombe de sauver l'homme même, et non point son grossier reflet. L'homme, dans sa complexité, ce jeu d'échecs aux combinaisons infinies. Les sentiments humains tels qu'ils se manifestent sur l'échiquier gigantesque des sociétés. L'homme, cet être pensant, qui a inventé le travail. L'homme qui ne peut s'épanouir que lorsqu'il a fait régner la grande loi du travail, comme dans cette Union soviétique qui a sauvegardé la dignité humaine en tendant une main fraternelle à l'Espagne de la liberté.

Voilà pourquoi je vous dis, à vous, écrivains conscients de cette tâche qui nous incombe au point d'avoir tenu à le manifester là même où la réalité humaine est le plus directement menacée, dans cette Espagne qui est le front du pain, de la paix et de la liberté, voilà pourquoi je vous dis à vous, inlassablement, comme je l'ai dit il y a deux années au congrès de Paris, que la grande heure du réalisme dans l'art a sonné, avec cet étrange son qui va au cœur, de la vérité inimitable. Voilà pourquoi je vous dis que votre réunion n'a aucun sens et qu'elle est une

dérision pitoyable si elle n'est pas le pas essentiel que vous faites tous, conscients ou non, vers la réalité à laquelle il est grand temps de restituer sa place souveraine dans vos écrits pleins de retours, de subterfuges et de repentirs.

Je plaide ici pour le réalisme. Et contre non seulement les fantasmagories dont le goût délirant est fils de l'asservissement, du parasitisme et, en général, du mécénat dans la société de classes, mais aussi contre le pseudo-réalisme qui construit des fantômes, plausibles mais mécaniques, et à qui manque l'expérience terrible de la vie. Je plaide ici pour un réalisme qui s'empare de la réalité humaine dans ses rapports complexes avec le temps et la société, pour un réalisme qui résiste à l'épreuve du feu que vous subissez depuis bientôt un an.

Et c'est au nom de ce réalisme que je veux exalter un faisceau de faits et de notions dont il faut saisir la valeur humaine pour comprendre les rapports qui se créent entre les hommes, non seulement dans la vie quotidienne, mais dans la création même, dans la naissance et le développement de ce trésor que nous appelons la culture. Je veux exalter ici l'ensemble de réalités qu'on appelle une nation, et je veux essayer de montrer : comment la vie crée entre les hommes des rapports nationaux qui sont les conditions mêmes de la naissance d'une culture, ce qui est dire que je prétends ici démontrer qu'il y a identité entre défense de la culture et défense de la nation et que, partant, ce n'est aucunement un hasard que le deuxième congrès des écrivains pour la défense de la culture ait siégé à Valence et Madrid où ce que j'avance est l'évidence même, où la culture et la nation également en danger, trouvent leurs communs défenseurs parmi les combattants de la liberté.

«Tout ce qui est national est nôtre», formule qui s'entend différemment suivant qui la prononce, mais, en France, elle est la devise de cette famille étrangère qui dépouilla, pendant des siècles, notre peuple, et elle avait le son de la spoliation, phrase de cambrioleurs impudents et de la réaction noire où se recrutent les premières troupes du fascisme. Vous en savez du reste le sens, vous qui avez vu s'intituler « nationalistes » les détrousseurs des grands chemins qui se jetèrent sur vos richesses avec des Marocains trompés, des Allemands, des Italiens et des *señoritos*. Oui, tout le langage fier qui est né de notre Révolution glorieuse, des jours où le peuple chassa de Versailles ses rois, des jours de Valmy et de la « patrie en danger », avait été accaparé par ceux-là qui, en France, se disaient déjà « nationalistes » et, dans ce beau travail de pince-monseigneur, s'était distingué un des écrivains de mon pays qui s'est le plus exercé dans le pittoresque espagnol, je veux parler de Maurice Barrès, exemple même du clerc qui trahit, pour reprendre à Julien Benda une expression à laquelle je donne un sens qui n'est sans doute pas le sien car, pour moi, on ne trahit que les hommes et non point les idées, ou, si vous aimez mieux, le clerc qui trahit est celui qui sert quelques-uns contre le peuple par l'habileté qu'il a acquise à manier les idées et les mots. J'ai nommé André Gide.

Il y a à dire que les écrivains qui sont les gardiens du langage, au début de ce siècle étaient trop occupés à des jeux insignifiants pour faire vigilance et que c'est eux qui laisserent se commettre cet abus d'autorité des Cents Noirs de la littérature. Il y a à dire que ces habitudes de langage qui s'établirent parce que personne ne s'y opposait, créèrent chez tous les jeunes hommes qui regardaient vers l'avenir, une sorte de dégoût de ces mots splendides traînés dans la boue des banques et des

conseils d'administration. Et c'est ainsi que, dans ma génération, nombreux furent ceux qui, comme moi, confondant le mot et la chose, abandonnèrent à l'ennemi ce monopole national qu'il s'était audacieusement arrogé. Il faut savoir cela pour comprendre cet anarchisme qui marque la littérature d'après-guerre, et dont j'ai eu ma large part, et ses sarcasmes, et sa dérision de valeurs détournées. Jusqu'au nom de mon pays pour moi qui était à ce point sali que je n'employais qu'en mauvaise part le mot de *français*. Nous leur abandonnions notre drapeau, notre histoire. Nous les aidions par notre erreur à nous dépouiller.

Comment les hommes comme moi ont retrouvé le sens admirable du mot *France*, comment ils se sont arrachés à la maudite illusion, née surtout des duperies de la grande guerre, c'est une longue histoire que je ne prétends pas ici vous faire suivre, c'est à proprement parler l'histoire de la France. Il est certain que la bourgeoisie enragée, en recourant au fascisme pour rétablir ses affaires compromises, a beaucoup fait pour ouvrir les yeux du plus grand nombre. Elle a montré à nu son véritable visage, et l'unité de vues dans des pays divers de ceux qui vivent du travail d'autrui. Comme aux jours de Valmy, nous l'avons trouvée toujours prête à faire appel contre son propre peuple à l'exemple et aux armes de l'étranger, et la dérision du langage nationaliste est devenue telle, de Hitler à Doriot, que même les plus sourds ont entendu sonner à nouveau les notes cristallines de la vérité nationale et que nous avons recouvré notre patrimoine par l'excès même de l'impudence de nos spoliateurs.

Ce procès est celui aussi qu'ont suivi nos frères d'Espagne. Et ce n'est pas le moindre des liens qui nous unissent, homme, et femmes des deux nations compagnes, que d'avoir ensemble retrouvé une patrie, ensemble remis au grand soleil du progrès, les vieux

drapeaux de la liberté que nous avaient volés les asservisseurs nocturnes.

Cette longue histoire qui est la vôtre est la mienne. Et j'aurai sans doute été, moi qui repoussais naguère les mots de patrie et de nation comme les horribles armures du monstre noir, l'exemple typique de cette renaissance de l'intelligence française aux réalités de la France. Moi qui pourtant, dès la préface du *Libertinage*, il y a de cela quatorze ans, bravais le ridicule en me déclarant prêt à mourir pour la République (et l'on disait alors : « On ne meurt pas pour la République »), je méconnaissais la puissance de tout ce qui sort du sol de mon pays, je voguais dans les nuages de l'individualisme. Mes paroles étaient contradictoires parce que je ne saisissais pas, dans l'espoir pourtant immense que je plaçais dans l'avenir et dans le peuple, ce qui me rattachait à ce peuple et ce qui nous rattachait, ce peuple et moi, au passé; je ne saisissais pas le mécanisme qui fait la continuité du passé vers l'avenir : *tradition et invention* étaient pour moi, comme pour tous ceux de mon âge qui aimaient l'invention littéralement à *la folie*, des mots irréductiblement opposés.

Ce n'est pas pour rien, mon cher Tzara, qu'à la fin de la guerre, dans le tableau fort peu traditionnel des ruines où se traînaient des hommes estropiés du corps et du cœur, nous accueillîmes avec une joie bruyante le défi que vous lanciez au monde sous le nom de *dada*.

Nous voici aujourd'hui réunis dans un enthousiasme commun qui n'est pas la négation de ce désespoir d'alors, mais son dépassement, où nous nous retrouvons avec tous ceux que voici et qui manifestent la confiance dans l'invincible montée humaine.

Pour moi, j'ai donné de cet ancien état d'esprit la dernière expression vers 1929 dans mon *Traité du style*, au-delà de celui-ci, j'ai longtemps encore traîné les vestiges imprécatoires de mes erreurs anciennes. La liquidation de cet analphabétisme social qu'est l'individualisme n'est pas l'affaire d'un jour, et elle se poursuit non seulement à travers l'histoire d'une pensée qui constitue l'œuvre d'un écrivain, mais aussi à travers sa vie. On sait du reste comment, pour la poursuivre, j'ai fait bon marché des amitiés de ma jeunesse, et j'ai suivi mon chemin éclaboussé des injures de mes compagnons de folie. À toi, Rimbaud : je sais, aujourd'hui, comme tu disais, saluer la Beauté.

Je te salue, ma France, pour cette lumière dans tes yeux qui ont vu tomber la Bastille, je te salue pour tes yeux venus du fond des âges et les tendres chansons qui soulèvent ton sein de froment et de lait, pour *Il pleut bergère* et pour la *Carmagnole*, pour Racine et pour Diderot, *Nous n'irons plus au bois* et Maurice Chevalier. Je te salue, ma France, pour Jeanne, la bonne Lorraine et Babeuf qui mourut aussi d'avoir eu le cœur trop grand. Je te salue, pour le chantant parler que tu portes à travers le monde, où nous retrouvons nos amours et les paysages de notre printemps. Je te salue pour les inflexions les plus particulières de tes collines et de ta voix. Je te salue pour ce qu'il y a de plus délibérément français dans ce grand message du Pain, de la Paix et de la Liberté que tu as apporté au monde, et qui grandit dans la tourmente avec l'accent de Belleville qui rappelle toujours un peu la Commune, cette première justice installée par l'homme en plein Paris.

Ah! Donnez-moi, donnez-moi des mots gais et purs comme des larmes pour que je dise une bonne fois

l'amour dansant de mon pays, de cette France du 14 juillet, si jeune et si bondissante qui, lorsqu'on a voulu la fouler comme une vigne, s'est levée avec à la bouche, les vieux airs de la liberté.

Il m'est arrivé de bien faire rire, l'hiver dernier, ces messieurs de notre presse « nationaliste ». J'avais, au hasard d'un prix littéraire qui m'était échu, répondant à l'émouvant hommage d'une grande usine métallurgique de la région parisienne, déclaré bonnement que si mes écrits aujourd'hui prenaient une valeur nouvelle, cela tenait à ce que nous tous, et par là j'entendais les hommes de mon parti, à ce que nous tous, et moi le premier, nous avions réappris à *parler français*. Et j'ajoutais que ceux qui nous l'avaient réappris étaient des ouvriers français. D'où l'ébaudissement et les ricanements de messieurs les échotiers et les critiques.

Eh bien! je le répète ici, car je n'ai point de honte à proclamer que j'ai reçu de très hautes leçons des ouvriers français qui sont des maîtres qui valent bien les grammaires professorales, et qui donnent, dans la vie, des enseignements suivis pour le bien des peuples au-delà des frontières françaises. Je n'ai point de honte à reconnaître en eux mes maîtres de français, non point au sens mesquin de l'école, mais à celui, magnifique, de l'expérience historique. Ils lui redonnent cet envol de la fin du dix-huitième siècle quand la pensée française partit comme un beau navire dans le vent des révolutions. Ils sont mes maîtres de français, parce qu'ils expriment notre peuple au langage clair et son avant-garde ouvrière dont la philosophie se confond avec la vie, avec la réalité. À vous tous, écrivains, unis dans la fraternité de vos peuples et du nôtre, je le dis avec l'assurance qui me vient de toute mon existence et des luttes dans lesquelles je me suis retrouvé avec mon pays, avec mon peuple; dans votre

pays, dans votre peuple sont les racines de votre art, de votre langage, de votre pensée de la culture que vous défendez et que vous forgez. Plongez dans la réalité nationale pour en renaître ruisselant de la plus réelle humanité. Cherchez aux sources vives de votre nation l'inspiration profonde qui vous traduira, en l'exprimant, et fera de votre œuvre non point l'étincelle du talent individuel, mais l'expression du génie humain, parce qu'elle sera empreinte de la réalité nationale.

Face aux prétendus nationalismes, dressez la réalité nationale, dressez la nation, faite d'hommes et de femmes qui travaillent, qui s'aiment et donnent naissance à des enfants rieurs, pour lesquels vous préparez un avenir pacifique, où le pain sera blond pour tous, et où les nationalistes à la Franco ne jettent pas les bombes à croix gammée sur l'innocence, le travail et l'amour.

C'est ainsi, mes chers confrères, que, devenus des réalistes dans l'esprit du socialisme, pour paraphraser ici d'un coup plusieurs expressions d'un des plus grands esprits des temps modernes, vous deviendrez d'excellents «ingénieurs des âmes» en collaborant à la création d'une culture vraiment humaine, parce qu'elle sera *nationale par la forme et socialiste par le contenu*.

Autres documents extérieurs au Congrès de 1937

Gaetano Salvemini (1935)

Mesdames, Messieurs,

On a beaucoup critiqué dans ce congrès la société bourgeoise. Je souscris à ces critiques. Pourtant je ne peux pas m'empêcher d'observer qu'il y a deux espèces de société bourgeoise et qu'il ne faudrait pas les confondre d'un cœur léger. Il y avait autrefois une société bourgeoise allemande qui permettait à Heinrich Mann de vivre dans son pays. Et il y a maintenant une société bourgeoise allemande qui oblige Heinrich Mann à vivre dans une autre société bourgeoise, la société bourgeoise française.

M. Forster a décrit les insuffisances de la liberté britannique. Mais la société bourgeoise britannique lui permettra de revenir demain à son foyer et ne le jettera pas dans un cachot ; tandis qu'une autre société bourgeoise, la société bourgeoise italienne, condamnerait M. Forster à 24 ans de prison pour le charmant discours avec lequel il a ouvert nos réunions.

En somme, il y a des sociétés bourgeoises qui présentent des trous à travers lesquels un souffle de liberté peut se faire jour, et où il est possible par exemple de tenir ce congrès, et il y a des sociétés bourgeoises où tous les trous sont bouchés et une seule culture peut se développer, la culture du mensonge officiel. Dans doute, dans les sociétés bourgeoises à la française, à l'anglaise, à l'américaine, la vie des clercs qui ne veulent pas trahir n'est pas toujours facile. Pourtant beaucoup d'entre eux réussissent à vivre. Quelques-uns arrivent à y triompher. Il y en a qui meurent de faim. Mais du moins ils peuvent mourir en gardant intacte leur richesse : la dignité de leur esprit. Personne ne vient les arracher à leur petit coin et les contraindre à proclamer devant le public leur

adhésion positive au mensonge officiel. Bien des orateurs, dans cette conférence, ont oublié cette distinction. Permettez-moi d'affirmer qu'il y a ici une erreur intellectuelle qui peut aboutir à des conséquences pratiques funestes.

Si vous donnez le nom de fascisme à toutes les sociétés bourgeoises ; si vous fermez vos yeux au fait que le fascisme est la société bourgeoise mais avec quelque autre chose en plus, qu'il est la société bourgeoise qui a supprimé jusqu'à la possibilité d'une culture libre, si vous appliquez le même traitement à deux différentes formes de société, vous risquez de laisser démolir sans résistance dans ces sociétés bourgeoises non-fascistes ces fragments de liberté intellectuelle qui ne sont pas suffisants mais qui ont pourtant un grand prix. Nous n'appréciions pas l'air et la lumière tant que nous les avons. Pour en comprendre la valeur, il fait les avoir perdues. Mais le jour où les libertés sont perdues, on ne les reconquiert pas aisément. Vis-à-vis des sociétés bourgeoises à type fasciste nous, nous Italiens, nous Allemands, nous devons prendre une position de négation radicale. Dans les sociétés bourgeoises non fascistes, le nihilisme radical est une chose dangereuse. Ne méprisez pas vos libertés, défendez-les opiniâtrement, tout en les déclarant insuffisantes et en luttant pour les développer.

Il est encore un point sur lequel je vous demande la permission d'exprimer toute ma pensée. Après avoir écouté le discours d'André Gide, je lui demande humblement de m'admettre dans sa société individualiste communiste qui garantit la liberté intellectuelle à tous ses enfants, et non seulement à quelques-uns. S'il m'y accueille, je lui promets de ne jamais lui demander aucun poste : pas même celui de commissaire du peuple ou d'ambassadeur. Mais je me demande si la société soviétique telle qu'elle se présente aujourd'hui est

vraiment cette société individualiste communiste où je souhaite être admis non comme fonctionnaire mais comme citoyen. Je peux admettre que la Russie soviétique n'a pas encore consolidé le régime de la révolution communiste, qu'elle est encore dans un état de lutte — et quand on lutte, si on ne veut pas être terrassé par son ennemi, il faut le terrasser soi-même et on ne doit pas penser à autre chose qu'à la victoire. Je suis trop vieux pour voir en Italie l'aube de la nouvelle journée. Mais si je me trouvais en Italie engagé dans une révolution antifasciste, je ne laisserais aux fascistes aucune espèce de liberté avant qu'ils soient complètement vaincus.

La guerre est la guerre et non la paix. Mais on fait la guerre avec le désir d'arriver à la paix aussitôt que la victoire est assurée. Et quand la victoire a été consolidée, l'ennemi vaincu a le droit de penser et s'exprimer. Celui qui après la victoire de la liberté, nie la liberté aux vaincus prouve qu'il n'a pas foi en ses propres idées ou qu'il n'a aucune confiance dans les capacités intellectuelles ou dans la force morale de ses camarades de lutte et de victoire. C'est pourquoi en luttant contre les fascistes de mon pays et en leur refusant toute liberté aussi longtemps que la lutte dure et que la victoire n'est pas assurée, je ne demanderai qu'à arriver le plus tôt possible au moment où on pourrait leur accorder la paix.

Tout intellectuel devrait prendre comme devise les mots de Voltaire : « Monsieur l'abbé, je suis convaincu que votre livre est plein de bêtises, mais je donnerais la dernière goutte de mon sang pour vous assurer le droit de publier vos bêtises. » J'admets que c'est un programme idéal très difficile à mettre en pratique. Mais c'est l'idéal que l'intellectuel doit toujours avoir devant soi, et il faut avoir l'honnêteté de reconnaître que, tant qu'il n'est pas pratiqué, la solution du problème n'est pas encore

trouvée. Or, quand j'entends affirmer que la liberté de créer et de s'exprimer existe déjà en Russie et que l'on passe sous silence tous les faits qui peuvent affaiblir cette affirmation, je dois conclure que le régime soviétique actuel n'est pas considéré comme un instrument provisoire d'une lutte nécessaire bien que douloureuse, mais qu'il est considéré comme étant déjà le régime idéal que les pays bourgeois non fascistes et fascistes devraient adopter.

Devant cette attitude, permettez-moi d'emprunter, avec une voix bien moins puissante, les mots de Léon Tolstoï : « Je ne peux pas me taire »⁹.

Je ne me sentirais pas le droit de protester contre la Gestapo¹⁰ et contre la Ovra fasciste si je m'efforçais

⁹ Titre d'une brochure de Tolstoï, publiée en 1905, contre les répressions et les exécutions en Russie après la révolution manquée de 1905/07.

¹⁰ Gestapo est l'abréviation de l'expression allemande « Geheime Staatspolizei ». police secrète d'État. Crée en 1933 et dirigée à partir de 1934 par Heinrich Himmler, la Gestapo surveillait les camps de concentration et se rendit responsable de tortures, d'exécutions sommaires et de procédés inhumains. Au procès de Nuremberg, elle fut condamnée en tant « qu'organisation criminelle ». Ovra est l'abréviation de (Opera vigilanza repressione antifascismo » nom donné à un corps spécial de police politique constitué en Italie en 1926 dans le but d'infilttrer les milieux de l'opposition, afin d'y mener des actes de provocation et de recueillir des informations destinées à prévenir et à réprimer durement toute forme de dissidence.

Dans l'usage commun, la Sibérie est pratiquement devenue paradigme de lieu de relégation et de déportation, et cela dès le règne de Catherine II, au XVIIIe siècle. Lorsque se déchaîna la répression stalinienne, à partir des années vingt, elle devint le siège d'un énorme système concentrationnaire qui en réalité ne se limitait pas à la Sibérie mais intéressait tout le territoire soviétique, des îles Solovki en mer Blanche (où en 1923 fut organisé le premier camp de prisonniers politiques) jusqu'aux confins asiatiques au nord-est de la Russie. C'est là, en Kolyma, région décrite de façon magistrale par Varlam Salamov dans ses récits, qu'en 1923 entrèrent en fonction une série de camps qui feront de ce lieu le symbole du Goulag (Direction centrale des camps de travail de l'État soviétique). En 1935, la

d'oublier qu'il existe une police politique soviétique. En Allemagne, il y a des camps de concentration, en Italie il y a des îles pénitentiaires et en Russie soviétique il y a la Sibérie. Il y a des proscrits allemands et italiens et il y a des proscrits russes. Nous sommes tous d'accord que la liberté, c'est le droit d'être hérétiques, non conformistes vis-à-vis de la culture officielle et que la culture, en tant que création, bouleverse la tradition officielle.

Mais je voudrais ajouter que la culture, création d'aujourd'hui, sera la tradition officielle de demain. Le marxisme, qui est création anti-officielle dans les sociétés bourgeoises, est devenu tradition officielle dans la société soviétique. La liberté de création est comprimée dans les sociétés bourgeoises à type non-fasciste. Elle est entièrement supprimée dans les sociétés bourgeoises à type fasciste.

Elle est pareillement supprimée dans la Russie soviétique. L'Histoire de la Révolution russe de Trotsky ne peut pas être lue en Russie. C'est en Russie que Victor Serge est prisonnier¹¹. Le fascisme est l'ennemi non seulement en tant que capitaliste mais en tant que totalitaire. Après des siècles de tsarisme, on peut comprendre la nécessité de l'Etat totalitaire russe d'aujourd'hui à condition qu'on souhaite son évolution vers des formes plus libres, mais il faut le dire et on ne peut pas le glorifier comme l'idéal de la liberté humaine. L'intellectuel doit lutter contre toute injustice sociale à côté des classes exploitées qui luttent pour conquérir l'égalité économique, mais il ne doit reconnaître à aucune doctrine le monopole légal de la vérité.

carte de l'univers concentrationnaire soviétique était déjà plus ou moins telle qu'en la retrouvera vingt ans plus tard, mais le nombre de détenus, estimés à plus de 900 000 à cette époque, avoisinera le chiffre 2 000 000 en 1941 et atteindra son point culminant à la fin des années quarante.

¹¹ Voir le discours de Magdeleine Paz. p. 442-451.

Je regrette d'avoir choqué bien des convictions. Peut-être il faut avoir traversé l'expérience d'un État totalitaire, non parmi les dominateurs, mais parmi ceux qui ont été écrasés, il faut connaître la dégradation morale à laquelle l'État totalitaire réduit non seulement les classes intellectuelles mais les classes ouvrières aussi, pour se rendre compte de la haine et du mépris que tout État totalitaire, tout dictature soulève dans mon esprit. Je vous souhaite, amis des pays encore relativement libres, de ne jamais traverser cette expérience.



Fernando de los Ríos.

25 juin 1935 soir
Gustav Regler

Nous nous sommes éveillés après une défaite.
Nous pensions être les prophètes des cités et nous étions
les prophètes du désert.
En plein combat, nous appelions encore les masses, et
tout à coup nous avons vu se dresser entre nous et le
peuple les idoles monstrueuses d'un passé qui nous
semblait mort à jamais.
Nous combattions contre la fausse « théodicée » de Hegel
pendant qu'on fabriquait en série les bustes du nouveau
Dieu Hitler.
Nous discutions sur des philosophes idéalistes sans nous
apercevoir combien les spectres métaphysiques étaient
près de nous.
Nous avons attaqué, pendant des années, les apôtres de
« L'Esprit Pur », nous avons emprunté des armes
tranchantes à Marx et Engels, et nous avons répété que la
révolution et non la religion était la force immanente de
l'Histoire.
Et soudain, après toutes les discussions, on se trouve — et
je me rappelle bien le jour — quelques bouquins sous le
bras, dans la rue de la Chancellerie de Berlin, on entend
les acclamations de la foule enthousiaste, des ouvriers
sont assis sur branches des arbres, rayonnant de joies, on
voit aux fenêtres les conquérants qui ignorent tout des
problèmes discutés par nous en toutes leurs nuances, qui
n'ont jamais lu Hegel, et encore moins Marx, mais qui ont
vaincu : le drapeau flotte, et, devenus muets, nous
sommes dans la foule, nous sommes seuls, la vérité dans
les mains comme un cadeau dont personne ne veut. Les
spectres s'étaient montrés plus efficaces que les vivants.
On nous a donné des explications purement politiques.
Mais la théorie ne pouvait pas combler longtemps l'abîme

entre notre défaite et la victoire de la démagogie des adversaires.

Quelques-uns se sont réfugiés dans le mépris du peuple, évasion que nos caractères et nos convictions nous interdisent. Nous avons commencé à nous méfier de nous-mêmes. Nous étions forcés de réviser notre langage, qui n'avait pas porté.

Mais nous ne pouvions plus rester aussi seuls que nous l'étions ni parler dans l'espace sourd, et l'atmosphère de ce Congrès nous donne raison.

Vis-à vis des meilleurs esprits nous comprenons qu'il ne faut plus se vanter de la vérité que la connaissance acquiert. Le temps de l'ardeur sectaire est passé, et avec lui le temps d'une littérature populaire qui n'a pas atteint le cœur du peuple. Au milieu de la lutte, l'heure du libre débat est revenue. Nous saluons ce congrès comme le début d'une recherche passionnée de la vérité, et nous voyons avec une émotion profonde que l'un des plus grands esprits de ce pays, André Gide, vient de montrer une nouvelle voie, en s'opposant à la propagande ennemie, en ne voulant plus abandonner l'amour de la patrie aux ennemis du peuple, aux profiteurs de la guerre, et en unissant, par contre, à tous les risques et périls, l'internationalisme souillé au nationalisme abusé, en le revendiquant pour la révolution. Nous avons à garder jalousement l'héritage que les classiques de la révolution nous ont légué, mais au même degré, nous sommes astreints à répondre au discours libre de chacun qui s'approche, en doutes et en volonté de la vérité, du mouvement que nous aimons et pour lequel nous nous sentons responsables par chaque parole que nous disons et que nous écrivons. Et je n'hésite pas à dire aussi, en cette occasion, un mot à ceux de nos amis qui croient pouvoir travailler selon la tactique d'autres temps : ces esprits que voilà, on ne les gagne ni par des prières

sentimentales, ni par les finasseries d'une publicité flatteuse. Comme nous avons foi en notre idée, nous avons le devoir de transférer cette foi, et nous ne le pouvons que par la valeur de notre parole, par la qualité de nos pensées.

Notre propre littérature, ne nous a-t-elle pas adressé des avertissements ? Ne nous sommes-nous pas laissés restreindre artificiellement ? A la place de l'accusation, nous avons mis la lamentation, nous nous sommes faits porter par notre peine ; il n'y avait pas d'autres coulisses pour nos œuvres que les murs sombres et humides des caves des chômeurs. La lamentation couvrait la voix de la révolution. Et nous ne voyions ni la force de l'ennemi dont nous rendions plus grossière l'image, ni ces couches moyennes auxquelles nous n'accordions aucune importance, en les distinguant trop mécaniquement. Et cependant, des millions de petits bourgeois avaient quitté leurs tonnelles, leurs sofas et leurs boutiques ; ils étaient devenus politiques ; ils portaient le fétiche victorieux de la réaction, la croix gammée, dans des processions jusque dans les quartiers ouvriers où notre littérature n'était pas assez entrée ou avait été rejetée, ne donnant pas assez d'élan ni d'espoir, dans toute la misère. C'est pour cela que, aujourd'hui, nous devons, sourciers tardifs, chercher les sources qui donnent les forces vitales au Front populaire, négligé et pourtant inéluctable. Et les écrivains révolutionnaires ont de la peine à y aider, parce qu'ils doivent pénétrer dans un territoire entièrement nouveau, et apprendre où commence le prolétaire, où finit le petit bourgeois. Chez les écrivains antireligieux, même faute. Ils ont usé d'une manière trop grossière du mot génial de Lénine : « La religion c'est l'opium pour le peuple. » Ce mot fut un somnifère pour eux-mêmes qui n'ont pas su le nuancer : ils ne l'ont pris que comme mot d'ordre, coupant tous les noeuds, ils n'ont servi que leur propre

sentiment de sécurité et n'ont rien fait pour démasquer vraiment le problème religieux ; ils n'ont réussi qu'à blesser les sentiments de leurs compagnons de passion chrétiens, et les ont chassés des fronts dont ils voulaient s'approcher.

Aujourd'hui, nos amis l'ont compris : mais ajoutons tout de suite qu'ils passent à un opposé dangereux et, pour donner un exemple de cette fausse tactique, présentent le rôle martyr de l'Eglise catholique en Allemagne hitlérienne d'une manière exagérée.

Pourquoi est-ce que j'insiste sur ces faits qui semblent appartenir au simple ressort de la propagande politique et non pas à celui de la littérature ? Amis, on ne peut plus séparer. Le temps est venu où ce mot reprend sa valeur : qui n'est pas pour moi est contre moi. C'était toujours ainsi, mais il y a des époques où cela devient plus clair. En souvenir des fautes que nous avons commises, l'angoisse nous étreint que nous n'avons pas encore assez parlé de ces fautes. Nous écoutons les cris de ceux qui devaient mourir, et nous ne nous refusons pas à porter notre part de responsabilité pour leurs souffrances. Et encore plus perçant dans nos oreilles est le cri de ceux qui devraient mourir si nous ne réunissions pas toutes nos forces, si nous n'examinions pas notre parole, avec toute notre passion, si nous ne criions pas, jour après jour, dans le temps ce qu'il faut et ce qui viendra. Ensemble, nous trouverons cette langue, et personne ne doit nous empêcher, par une fausse discipline, d'en parler, et de nous disputer, avec tous ceux qui sont de bonne volonté, sans oublier les différences de la manière de penser et de l'origine intellectuelle. Nous le faisons avec une ardeur d'autant plus grande que nous connaissons ce qui est menacé, que nous sommes, à ce Congrès, les exemples vivants des dangers qui, de la part des ennemis de la culture et du peuple travailleur, attendent tous, que nous

vivons douloureusement la façon dont, depuis deux ans, on avilie, on déforme, on détruit la culture, dans le pays d'où nous venions.

Je dois y insister un instant. Ce matin, M. Ould, le secrétaire du Pen Club dans une séance d'organisation, nous a proposé de changer le nom de notre association « Pour la défense de la culture » en nous déclarant que les nazis pourraient prétendre eux aussi avoir une culture à défendre. Je suis content de cet avertissement, parce qu'il me donne l'occasion de présenter à ce Congrès et à cet auditoire si vif quelques exemples de cette culture nazie. Je ne demande pas si c'est de la culture que de refuser les masques à gaz aux enfants juifs. Je ne parle pas non plus de l'effet de surprise remporté auprès des femmes de fonctionnaires fusillés secrètement dans leurs ministères, et qu'on laisse sans nouvelles pendant des jours entiers, quand on leur envoie soudainement le facteur, pour mettre dans leurs mains les cendres du mari fusillé sans jugement et incinéré contre ses convictions religieuses. Je ne parle pas de cette atmosphère de soupçon, de dénonciation et peu chevaleresque qui a fait, d'un pays de critique vive et de débats intellectuels, le pays d'un Streicher. Je veux étayer notre accusation douloureuse de paroles qu'on peut contrôler à tout moment. Écoutez le savant nazi Werner von Borstel qui souligne le droit de tous les Allemands au bâton en se réclamant du père de Frédéric II qui aurait traité ses sujets par le bâton. Cela dit le savant, n'est pas du socialisme, mais il s'approche du national-socialisme, puisque le roi était assez démocratique pour poursuivre son fils de son épée et pour le juger même par un conseil de guerre.
Ecoutez ce qu'on demande de l'instituteur allemand, en cette époque des gaz toxiques ; aucune alarme pour la défense de l'humanité, aucune explication des désastres de la guerre, aucune analyse de l'histoire :

«L'instituteur allemand doit se sentir d'abord soldat.» Et vous ne serez plus surpris d'entendre par quelle phrase un professeur d'histoire de l'art (!) à l'Université Polytechnique de Berlin commença son cours : «Messieurs, vous n'êtes pas de bons Allemands si vous ne considérez pas avant tout les cathédrales comme de bons postes d'observation pour notre artillerie.»

Voilà la culture nazie. L'abattre, c'est défendre la culture. Nous avons commencé. Il y a quelques jours, sont allés en Allemagne par des voies illégales trois mille exemplaires d'une anthologie. Elle contient des passages de 43 écrivains antifascistes qui continuent de travailler en exil, et qui ne cesseront jamais de travailler. La délégation allemande m'a demandé de remettre à nos grands amis André Gide et Henri Barbusse un exemplaire de cette anthologie, et je peux, par ce geste, renouveler notre voeu de continuer le combat contre les ennemis de la culture et de la paix, jusqu'à la fin et sans pitié.

Je m'adresse en ce moment à ce spectre de la Gestapo qui a l'habitude de nous suivre comme une ombre tenace et qui est certainement dans la salle. Et je lui dis ici, devant vous tous : Vous pouvez bloquer votre frontière, notre littérature la traverse quand même ! Serrez votre filet tant que vous le voulez nous le déchirerons toujours de nouveau ! Et c'est avec fierté que nous saluons ces soldats invisibles de la bataille secrète qui attendent nos paquets à la frontière et qui diffusent notre parole dans la patrie opprimée. Rien ne peut changer notre attitude contre les tyrans. Vous avez pu tuer Muehsam. Vous tenez Renia et Ossietzky... Mais vous n'éteindrez jamais notre amour pour le peuple ouvrier ni la flamme douloureuse de notre passion pour la vérité !

César Vallejo (Perú, 1892-Paris, 1938)
Vallejo y Neruda: Dos modos de influir
Mario Benedetti (*Letras del continente mestizo*,
Montevideo: Arca, 1972, pp. 35-39)

Aujourd'hui, il semble tout à fait clair que, dans l'actuelle poésie latino-américaine, les deux figures tutélaires sont Pablo Neruda et César Vallejo. Je ne suis pas ici pour me mettre dans le bourbier [atolladero] consistant à décider quel est le plus important : ou l'implacable, écrasant, flux abondant en pléniitudes du Chilien, ou la langue sèche parfois irrégulière, attachante et éclatante, vitale jusqu'à la souffrance, du Péruvien. Au-delà de discutables ou gratuites considérations, je pense cependant qu'il est possible de relever une différence essentielle qui se rapporte aux influences qui se sont exercées et s'exercent sur les générations suivantes, qui reconnaissent inévitablement leur enseignement.

Alors que Neruda a eu une influence plutôt paralysante, quasiment frustrante, comme si la richesse de son torrent verbal permettait seulement une imitation à laquelle on ne peut échapper, Vallejo, au contraire a constitué un moteur et a stimulé les créateurs les plus authentiques de la poésie latino-américaine. Pas étonnant si le travail de Nicanor Parra, Sebastián Salazar Bondy, Gonzalo Rojas, Ernesto Cardenal, Roberto Fernandez Retamar et Juan Gelman, révèlent, que ce soit par voie directe ou par l'influence indirecte, la marque vallejiana ; pas étonnant si, chacun d'eux a, en dépit de cette source commune, une voix unique. (A cette liste, il faut ajouter d'autres noms comme Idea Vilariño, Pablo Armando Fernandez, Enrique Lihn, Claribel Alegria, Humberto Megget ou Joaquín Pasos, qui, bien que situé plus loin de Vallejo que ceux mentionnés ci-dessus, ont cependant dans leurs

pays respectifs des attitudes à l'égard du poétique plus proches de l'auteur des *Poemas humanos* que de celui de *Residencia en la tierra*.)

Il est assez difficile de trouver une explication plausible à ce fait qui semble indéniable. Tout en reconnaissant qu'en poésie, les affinités choisissent elles-mêmes de la manière la plus imprévisible ou par les liens les plus ésotériques, les uns et les autres, en ayant souvent peu à voir avec le vraisemblable, je veux risquer une interprétation personnelle du phénomène mentionné.

La poésie de Neruda est, avant tout, parole. Peu d'ouvrages ont été écrits ou seront écrits dans notre langue, avec un luxe verbal aussi incroyable que les premières *Residencias* ou quelques passages de *Canto General*. Personne comme Neruda, n'a pu obtenir une scintillation poétique inhabituelle, en couplant simplement un nom et un adjectif, ce qui, jamais auparavant n'avait été fait. Bien sûr, dans les travaux de Neruda il y a aussi la sensibilité, les attitudes, l'engagement, l'émotion, mais (même si le poète ne le veut pas toujours) tout semble être mis au noble service de son verbe. La sensibilité humaine, aussi grande soit-elle, passe en sa poésie presque inaperçue face à la plus étroite sensibilité de la langue. Les attitudes et les engagements politiques, aussi détonants qu'ils paraissent, cèdent le pas en importance, face à l'attitude et à l'engagement artistique que le poète assume devant chaque mot, et devant chaque rencontre ou non rencontre. C'est ainsi, avec l'émotion et avec le reste. À ce stade, je ne sais pas ce qui est plus créatif dans *Veinte poemas* : les différents stades d'amour qui lui servent de contexte, ou la formidable capacité à trouver une langue originale destinée à chanter l'amour. Une telle puissance verbale peut devenir si envoûtante pour tout poète,

lecteur de Neruda, que, comme avec tout paradigme, ça le pousse à l'imitation ; par ailleurs, compte-tenu de la nature de l'éblouissement, ça le limite à une zone si spécifique que ça rend presque impossible la renaissance d'une originalité. Le mode métaphorique de Neruda a un tel pouvoir, que malgré d'innombrables épigones, il réapparaît en tant que gène ineffaçable.

L'héritage de Vallejo au contraire, atteint ses destinataires par d'autres moyens et en mobilisant peut-être d'autres ressources. Jamais, même dans ses meilleurs moments, la poésie du Péruvien ne donne l'impression d'une spontanéité torrentielle. Il est clair que Vallejo (comme Unamuno) lutte vaillamment avec le langage, et souvent, quand il est enfin dompté, le mot sauvage, il ne peut pas empêcher que les cicatrices apparaissent dans ce combat. Si Neruda possède tranquillement l'usage du mot, avec son plein consentement, par contre Vallejo le possède en le violentant, en lui faisant dire et accepter par une nouvelle force, un sens hors du commun. Neruda environne le mot d'un voisinage insolite mais pas violent, pour lui donner sa signification essentielle; Vallejo, au contraire, oblige le mot à être et à dire quelque chose qui ne figurait pas dans son sens strict. Neruda échappe rarement au dictionnaire; Vallejo, au contraire le contredit en permanence.

Le combat que livre Vallejo avec le mot, tient à l'étrange harmonie de son tempérament anarchique, contestataire, sans posséder nécessairement une harmonie littéraire ; disant cela, je suis dans le plus orthodoxe de ses sentiments. La poésie de Vallejo fascine le lecteur comme un spectacle humain (et pas seulement comme un exercice purement artistique), mais une fois que le premier choc se produit, tout le reste devient subsidiaire,

aussi précieux et incontournable que ce reste serve, en tant qu'intermédiaire.

A partir du moment où la langue de Vallejo n'est pas un luxe mais une indiscutable nécessité, le poète-lecteur ne s'y arrête pas, n'est pas ébloui. Étant donné que chaque poème est un champ de bataille, nous devons aller au-delà de la recherche de fond humain, trouver l'homme, et alors oui, appuyer son attitude, en participant à son enthousiasme, l'aider dans son engagement, souffrir avec sa souffrance. Pour ses respectifs poètes-lecteurs, autant dire pour son influence, Neruda travaille principalement comme un paradigme littéraire; Vallejo, au contraire, à travers ses poèmes fonctionne comme un paradigme humain.

C'est peut-être la raison pour laquelle son influence, sans cesse croissante, ne crée pas de simples imitateurs. Pour Neruda la chose la plus importante est le poème lui-même; dans le cas de Vallejo, généralement la chose la plus importante c'est ce qui est devant (ou derrière) le poème. Dans Vallejo, il existe l'arrière-plan de l'honnêteté, l'innocence, la tristesse, la rébellion, la déchirure, quelque chose que nous pourrions appeler *la solitude fraternelle*, et c'est dans ce fond où il faut trouver les racines profondes, les motivations pas toujours claires de son influence.

A partir d'un style personnel, mais puissamment d'une lignée clairement littéraire, comme celui de Neruda, on peut rencontrer des admirateurs surtout littéraire qui n'arrivent pas à atteindre leur propre originalité, ou qui y arriveront plus tard par d'autres influences, par d'autres raccourcis.

A partir d'un style comme celui de Vallejo, construit plus ou moins en contre pied de la littérature, et qui est toujours le résultat d'une combustion vitale trépidante, on peut rencontrer non de simples adeptes ou imitateurs,

mais plutôt des disciples authentiques, pour lesquels l'enseignement de Vallejo commence avant son aventure littéraire, la traverse pleinement et se projette jusqu'à l'heure actuelle.

Il me semble que de tous les livres de Neruda, il n'y en a qu'un seul *Plenos poderes* où la vie personnelle est liée intrinsèquement à son expression poétique. (Curieusement, c'est peut-être le titre le moins apprécié par la critique, habituée à célébrer d'autres éclairs dans l'œuvre du poète ; pour moi, ce livre austère, sans compromis, rendant compte de sa vie, est le plus authentique et courageux qu'a écrit Neruda ces dernières années. Je soumets au jugement du lecteur cette confirmation inattendue de ma thèse : de tous les livres du grand poète chilien, *Plenos poderes* est, à mon avis, le seul dans lequel on peut reconnaître certaines résonances légitimes de Vallejo).

Dans les autres livres, les subtilités de la vie personnelle sont beaucoup moins importantes, ou apparaissent tellement transfigurées que la netteté métaphorique fait oublier la validité complètement autobiographique. Dans Vallejo, la métaphore n'obscurcit jamais la vie; plutôt, elle est à son service. Peut-être que nous devrions conclure que dans l'influence de Vallejo, s'inscrit une irradiation des attitudes ou finalement un contexte *moral*. Je sais que sur ce mot tombe tous les jours des pelletées d'indignation scientifique. Heureusement, les poètes ne sont pas toujours à jour des dernières nouvelles. Cependant, il est un fait à considérer : Vallejo, qui s'est battu bec et ongles avec le mot, pour arriver à extraire de lui-même une attitude sans équivalent de qualité humaine, est miraculeusement présent dans nos vies actuelles, et je ne pense pas qu'il existe une critique, un snobisme ou une mauvaise conscience, qui soit capables de le déloger. (1967)

Le Monde illustré
Au Pérou, les forteresses incas
(cinq illustrations accompagnent l'article)

Les siècles n'ont pu détruire ces poternes trapézoïdales et ces plateformes de donjons, élevées près du Cuzco, capitale des Incas.

EN janvier dernier, après plusieurs mois de fouilles entreprises sous la direction du Musée national de Lima, on a découvert l'ossature centrale et basique de la célèbre forteresse de Sajsawaman, dans la ville du Cuzco, la légendaire capitale de l'Empire Inca.

Ces grandes et invulnérables citadelles, à en juger par leurs vestiges, semblent comme bâties par des cyclopes, avec des matériaux indestructibles, aidés d'une science militaire si avancée, que pour trouver dans l'histoire des fortifications telles, il nous faudrait remonter à la Rome antique, à Babylone et à l'architecture militaire du moyen âge. Avec cette remarquable différence, toutefois, que, tandis que les murailles babylonniennes et les forts romains furent construits de briques et de béton, ou de pierres et de boue, les anciennes fortifications péruviennes furent creusées à même le roc et élevées tout en pierre et sans le moindre mélange agglutinant.

Et quelles pierres ! Des blocs gigantesques, d'une seule pièce, intègrent souvent des murs entiers. Ce sont des murailles mégalithiques ou formées de trois ou quatre rochers superposés et joints avec une justesse si harmonieuse et délicate que, comme le dit Prescot, il n'est pas possible de faire passer entre l'un et l'autre la lame d'une épée. Leurs jointures sont si subtiles, quand elles ne sont pas imperceptibles, qu'on les prendrait pour de simples lignes ou dessins décoratifs.

En général, et en prenant pour type la fortification du Cuzco, les forteresses incas se dressent sur le sommet d'une colline ou rocher inexpugnable. Les côtés susceptibles d'accès en cas d'attaque, sont défendus par deux ou trois murailles concentriques, dont les extérieures sont les plus épaisse. La partie supérieure de chacune de ces murailles se termine par un terre-plein, qui sert à son tour de plateforme à la muraille suivante, et ainsi de suite.

Au centre de cette circonférence, se dresse le cœur de la citadelle, avec ses fortins, tourelles, palais, casernes, arsenaux, dépôts de vivres, panoplies, habitations, temples, tranchées, galeries, et enfin, sa grande esplanade. Chaque muraille a eu une grande poterne trapézoïdale que ferme un monolithe. La communication de la ville avec la forteresse est assurée par deux profondes galeries souterraines, qui aboutissent au « Coricancha » (temple du Soleil) et au temple des « Escogidas », ainsi que par un jeu de quais et de terrasses, échelonnés sur la colline à la façon de perrons géologiques.

L'étonnement et l'admiration que les forteresses incas éveillèrent chez les explorateurs et archéologues des premiers siècles qui suivirent la découverte de l'Amérique, loin de s'atténuer avec les explications données à certains des aspects ésotériques de ces constructions, ne font, en vérité, que s'accroître de nos jours, en raison justement des rares connaissances que celles-ci révèlent en quelques branches de physique et de chimie.

Tel est le cas du principe des vases communicants qui, sans aucun doute, présida à l'installation du service d'eau à Sajsawaman.

C'est ainsi, par exemple, que dans le cercle central de la tour de Muyujmarka, on a découvert les vestiges d'un

grand réservoir d'eau potable, d'une capacité de 47.000 litres et duquel partaient plusieurs aqueducs et canaux destinés à la distribution du liquide dans toute la forteresse. Ce réseau hydraulique se compose de tuyauteries verticales en pierre, de diamètres variables, tout comme nos tuyauteries métalliques d'aujourd'hui.

Le jeu de ces conduites, qui portaient l'eau à des niveaux variables, suivant les étages, n'a pu être possible qu'en appliquant la loi des vases communicants.

Une telle conclusion se trouve renforcée par le procédé employé pour l'approvisionnement du liquide, retenu à l'ultime sommet de Sajsawaman, colline sèche et dépourvue de sources immédiates.

« Il fallut donc, dit Louis Valcarcel, l'éminent directeur du Musée national de Lima, que les architectes incas appliquassent leurs connaissances du principe des vases communicants, en construisant un aqueduc avec siphon, permettant d'amener l'eau des réservoirs de Chakan, qui se trouvent à une hauteur plus grande et à une distance de 5 à 6 kilomètres de Sajsawaman. »

Le transport des énormes blocs de pierre calcaire, dont sont bâties les forteresses incas, déroutent également les ingénieurs modernes, qui n'arrivent pas à comprendre par quels moyens et procédés, les Indiens ont pu opérer le transport de ces lourdes masses — mesurant souvent 50 pieds de large, sur 30 de long et 6 d'épaisseur — de carrières très lointaines, et traversant des fleuves torrentiels, des bois et des ravins.

L'élévation de ces pierres aux différents étages et terrasses de la forteresse, a dû être un labeur titanique de patience, de ténacité et de force, puisqu'ils ne disposaient d'aucun des appareils modernes de montage mécanique. Ce labeur fut sans doute si dur, si difficile et parfois même insurmontable, que l'on voit, au pied de quelques forteresses — à Ollantaitambo surtout — quelques masses

porphyriques, nommées « pierres fatiguées », qui furent probablement abandonnées au cours des travaux, à cause de leur poids vraiment trop excessif. De poétiques légendes entourent ces « pierres fatiguées » dont l'auréole séculaire et la présence fantomatique éveillent chez les Indigènes, des images d'un symbolisme cartésien et nostalgique.

Enfin, tout, dans l'architecture militaire inca, mène à penser à une surprenante épopee, réalisée par des forces surhumaines, ou par « art d'enchantement », comme n'hésitent pas à l'affirmer quelques historiens européens. Ces forteresses — selon T. Shudi, « < Antiguidades Péruanas > » — peuvent être considérées comme une des œuvres architectoniques les plus merveilleuses, sorties de la force brutale de l'homme. Squier, cité par Nadaillac, dans son œuvre « L'Amérique préhistorique », va jusqu'à dire qu'elles sont comparables aux pyramides, à Stonehenge et au Colisée.

La ruine des forteresses incas est due surtout à leur démolition pendant le régime colonial, pour édifier, avec leur matériel, les villes espagnoles. Par la suite, et après avoir été dépouillées de leurs plus beaux trésors — céramiques, tissus, armes, objets du culte, etc. — elles furent abandonnées à l'incurie et à la lente destruction du temps.

Les divers gouvernements du Pérou ne leur ont malheureusement pas prêté l'intérêt qu'elles méritent. Ce qu'on a fait pour les conserver laisse, en effet, beaucoup à désirer.

César VALLEJO.

L'Europe nouvelle 5 septembre 1925

L'immigration jaune au Pérou .

« En général, le but des Chinois au Pérou était de faire fortune et de rentrer en Chine. C'est dans ces conditions que le gouvernement péruvien fit voter en 1906 une loi interdisant ou réglementant l'entrée des Chinois au Pérou. Celle loi est encore en vigueur aujourd'hui. Quant aux Japonais, ils intensifient de plus en plus leur offensive d'expansion dans les républiques de l'Amérique latine. »

L'Amérique latine, dans son ensemble, est hospitalière aux immigrants, mais serait plus volontiers accueillante aux Européens qu'aux Asiatiques.

M. César Vallejo, publiciste péruvien, nous expose ce qu'est depuis cinquante ans l'immigration chinoise et japonaise au Pérou. (N. d. 1. r.).

Des historiens de grande autorité, tels que les Anglais Prescott et Markhan, assurent que la population du Pérou, au temps des Incas, était de douze millions d'habitants. Le travail était suffisant pour la population, car, comme on sait, les Incas avaient institué un régime communiste sous lequel il ne pouvait se produire aucune crise ouvrière par défaut de main-d'œuvre ou manque de travail. Dans la suite, lorsque s'établit le régime colonial, l'accroissement qu'apportèrent les conquérants espagnols à l'industrie minière eut pour conséquence une rapide diminution de la population péruvienne. Les travaux des mines, durs et mal organisés, décimèrent les villages indigènes d'une manière si foudroyante qu'en 1821, au commencement de l'époque républicaine, le Pérou ne

comptait plus que deux millions et demi d'habitants. C'est alors que l'industrie minière étant délaissée pour l'agriculture, le manque d'ouvriers se fit sentir et que la population indigène ne suffit plus aux travaux des champs.

En dépit de la vie agitée et turbulente des premiers temps de la république, certains gouvernements se préoccupèrent sérieusement du développement économique de la nation et réussirent à obtenir d'importants capitaux étrangers pour l'exploitation rurale de vastes zones de la côte péruvienne. Mais les ouvriers manquaient. Comment et où se les procurer ? Le gouvernement de Vivanco autorisa l'immigration des nègres de l'Afrique orientale qui vinrent alors au Pérou par centaines. Le nègre, de caractère humble, soumis et dans un état de barbarie absolue, rendit d'importants services dans les travaux agricoles et, sous les apparences d'un ouvrier, sa condition sociale était celle d'un esclave.

L'arrivée des premiers Chinois (1870)

L'évolution politique du Pérou, à travers de nombreuses révoltes et des troubles sanglants, fait un grand pas au milieu du XIXe siècle, lors du premier gouvernement de Mariscal Castilla.

Homme d'Etat remarquable, le plus grand peut-être de tous ceux qui ont gouverné le Pérou, Castilla était un indigène, d'origine plébéienne, ignorant, mais doué, en politique, d'un instinct très sûr. Il proclama la liberté des nègres et défendit l'immigration de nouveaux éléments africains.

Cependant, le grand développement économique que l'intelligente administration de Castilla donna au pays par la construction de voies ferrées, l'irrigation de vastes régions de la côte et surtout par l'ère de paix et de tranquillité nationale qui correspondit aux deux périodes

de son gouvernement, exigeait plus de bras une grande partie des terres riveraines du Pacifique commençaient, en effet, à se couvrir de vastes cultures de canne à sucre et de coton.

L'immigration des nègres étant supprimée, on pensa alors aux Chinois comme à des éléments qui pouvaient fournir la main-d'œuvre nécessaire pour les cultures de la côte. C'est de 1870 environ que date la présence des Chinois au Pérou.

Le Chinois est sobre, patient, très résistant et très laborieux, et ces qualités le rendent tout à fait apte aux travaux tranquilles et paisibles de l'agriculture.

Les *coolies*, ainsi les appelait-on, immigrèrent au Pérou en nombre illimité et, presque chaque mois, des navires chargés de Chinois traversèrent le Pacifique. Quelques années plus tard, la population agraire de la côte péruvienne se composait par moitié d'indigènes et d'asiatiques.

Quelles conditions et quelle limitation de nombre l'Etat péruvien imposa-t-il à ces émigrants ? Aucune. La loi qui autorisait ce mouvement ne fixait aucun détail. Combien de temps les chinois pouvaient-ils rester sur le territoire péruvien ? On ne le savait pas non plus. La législation sur l'immigration et sur les étrangers n'existaient pas plus au Pérou que dans les autres Etats de l'Amérique latine. Dans ces conditions, le pays accepta que l'invasion jaune se produise au gré des intéressés, c'est-à-dire au gré des patrons et des ouvriers.

Le Céleste Empire, alors endormi dans sa léthargie de géant blessé, regardait de son côté les voiliers qui emportaient ses enfants vers un pays lointain et mystérieux. La Chine ne mêlait pas la moindre idée de politique internationale à cette émigration de ses sujets. On eût dit que les *coolies* qu'un patron inconnu transportait à travers les mers ne faisaient que se

détacher, par une gravitation absolument physique, de l'immense terre de Confucius. Ainsi, du côté du Pérou comme du côté de la Chine, n'existeit pas la moindre idée politique en présence de ce mouvement international. Il s'agissait d'un fait particulier, de contrats civils entre un hacendado (celui qui engageait) et les ouvriers, et c'était tout. Ni le gouvernement péruvien, ni le gouvernement chinois, à en juger par les communications officielles de ce temps, n'adoptaient une position qui pût être considérée comme un point de vue politique par rapport aux intérêts nationaux ou ethniques des deux pays.

Nous pouvons donc affirmer :

1^o que la cause initiale de l'immigration jaune au Pérou a été le manque d'une population indigène suffisante pour les travaux de l'agriculture

2^o que l'Etat péruvien ne s'est pas préoccupé des avantages ou des inconvénients que l'immigration chinoise pouvait entraîner pour l'avenir de la race et de la nationalité

3^o que l'Etat chinois ne poursuivait alors, lui non plus, aucun but d'expansion ou de soulagement économique en autorisant le transfert de Chinois au Pérou.

L'immigration des Chinois agriculteurs

Le Chinois arrivait au Pérou seul, sans femme, ni enfants. Quelle ambition le poussait ? Gagner de l'argent pour s'en retourner riche dans son pays. Il n'était guidé par aucun instinct personnel qui fût en relation avec le destin et les convenances nationales de la Chine. Cet immigrant n'était pas un aventurier du type des Européens qui quittent leur patrie au hasard, se fiant sur leur bonne étoile. Le Chinois partait pour le Pérou après avoir signé un contrat lui assurant un gain qui, pour misérable qu'il fût, lui permettait de vivre.

Une fois au Pérou, le Chinois travaillait dans les cultures de canne à sucre ou de coton, recevant un salaire minime, proportionné au genre de vie qu'il menait dans la hacienda, vie simple, primitive et même brutale. De l'aube au crépuscule, il était aux champs et à peine avait-il pris son très frugal repas, que l'heure était revenue pour lui de se coucher. Le patron le menait durement et les subalternes, *caporales* et *mayordomos* le traitaient avec une rigueur qui touchait à la cruauté. En l'absence de toute législation du travail, à une époque où chaque hacienda était un fief dans lequel toute l'autorité résidait dans la volonté toute puissante du hacendado, la condition des Chinois, plus encore que celle des ouvriers indigènes, dépendait exclusivement du caprice et des exigences du patron, et ces exigences n'étaient pas toujours justes. La fréquence des plaintes des colons contre les hacendados obligea sans doute le gouvernement du Céleste Empire à accréditer une représentation consulaire dans certaines villes du Pérou. De toute façon, l'existence des Chinois fut dure par suite du retard de la législation péruvienne.

Pendant son séjour au Pérou, le Chinois se montra, à l'égard de l'aborigène, renfermé, défiant et hostile, autant qu'il lui fut possible. Il ne se mêlait jamais, sauf pour raisons de travail, avec les indigènes qui lui réservaient au contraire une généreuse et franche hospitalité, qui le plaignaient, lui prêtaient une assistance fraternelle aux heures difficiles. Malgré tout, une lourde barrière, due peut-être à la défiance taciturne des Chinois, le séparait des nationaux en toutes circonstances. Les unions entre des Chinois et des femmes péruviennes furent alors bien rares, plus rares encore les enfants issus de ces unions.

Après de longues années d'un travail excessif et d'une résistance vraiment héroïque, pendant lesquelles ils conservaient tous leurs usages et ne subissaient en rien

l'influence du milieu péruvien, certains Chinois réussissaient à retourner dans leur lointaine patrie, pourvus de misérables économies mais le plus grand nombre restaient, enchaînés par leur merveilleuse ténacité asiatique, jusqu'au dernier moment de leur existence.

Il est donc établi qu'au cours de cette première étape de l'immigration chinoise, le croisement ethnique avec la population nationale fut presque nul et, quant à l'influence réciproque des deux facteurs de vie sociale, elle n'exista sous aucun aspect.

L'immigration des Chinois commerçants

Longtemps plus tard, vers la fin du XIX^e siècle, et par suite de la liberté illimitée avec laquelle pouvait se produire l'immigration jaune, commencèrent à arriver dans les ports péruviens certains groupes de Chinois qui venaient, non comme ouvriers agricoles, mais pour faire du commerce dans le pays, un tout petit commerce de menus objets, de chinoiseries en soie et autres articles exotiques. Notons qu'à ce moment change le caractère du mouvement d'immigration et commence ce que nous pourrions appeler sa seconde étape.

Les nouveaux venus apportaient un autre esprit et, une vision plus claire et plus haute dans leurs aspirations. Ils venaient, comme leurs prédecesseurs, pour gagner de l'argent, mais pour gagner beaucoup d'argent et surtout pour le gagner sur un autre terrain moral, plus digne et plus conscient, plus dynamique et plus combatif. Ces commerçants exigèrent, timidement toutefois au début, des droits et des possibilités dont n'avaient pas joui les autres. L'Etat péruvien et la société ne virent pas d'inconvénients à leur accorder autant de franchises et de garanties qu'ils en demandèrent. En même temps, les Chinois qui travaillaient à la campagne comme ouvriers

reçurent, du contact de leurs compatriotes arrivés récemment, un grand élan moral et s'efforcèrent de se dégager des travaux qu'ils effectuaient, pour s'égaler aux arrivants. Toute la colonie chinoise commença à prendre une certaine importance commerciale et le *coolie* qui, jusqu'alors, avait été un pauvre paria, commença à se transformer, comme ses compatriotes commerçants, en un étranger à peu près aussi digne de respect que les membres des colonies européennes.

Le commerce chinois grandit d'une manière vertigineuse, s'étendit jusqu'aux lointaines provinces de la sierra et même de la montagne. Des produits originaires de la Chine, tels que le riz, le thé, les soieries, les porcelaines, etc. à côté de marchandises de fabrication péruvienne ou importées d'Europe, emplirent ses établissements et ses bazars. La colonie, d'autre part, augmentait suivant des proportions extraordinaires et on pouvait dire qu'il ne s'écoulait pas de semaine sans qu'arrivât à Callao un navire chargé d'immigrants chinois. Ils se groupaient en sociétés et en corporations destinées à mener une vie sociale particulière et à représenter juridiquement leurs intérêts et leurs droits devant l'Etat péruvien, les nationaux et les autres étrangers. Les Chinois, devenus propriétaires et capitalistes ou agents et employés de commerce de leurs compatriotes, arrivèrent à faire une telle concurrence économique aux autres commerçants de la place qu'une réclamation de leur part se répercutait profondément dans la vie financière ordinaire. La Chine et le Pérou se lièrent alors diplomatiquement et nommèrent des ministres plénipotentiaires, les puissants intérêts chinois déjà établis au Pérou l'exigeaient ainsi.

Dans les dix dernières années du siècle, la colonie chinoise établie, toujours sans qu'aucune condition ni limitation soit imposée à son activité ni au nombre de ses membres, mène au Pérou une existence très particulière.

Elle conserve sa religion, ses moeurs, sa nationalité et rares sont les Chinois qui se font baptiser ou naturaliser Péruviens. Ils gardent leurs maisons avec leurs images sacrées et y pratiquent leur foi. Dans l'ordre social, les unions avec les femmes péruviennes se multiplient et les jeunes métis sont légion dans les écoles. Les Chinois, lorsqu'ils retournent dans leur patrie pour toujours, n'emmènent pas leurs enfants avec eux. Après avoir édifié une fortune, ils rentrent en Chine et laissent au Pérou une famille plus ou moins nombreuse qui constitue une gêne pour la nation puisqu'elle renferme une cause de perturbation pour le développement homogène de la race. On peut déduire de cela que pendant cette seconde étape de la colonie chinoise, il existe déjà en elle des desseins nationalistes et des intuitions, plus ou moins obscures touchant une politique internationale qui n'est d'ailleurs pas formulée, même implicitement, par son gouvernement.

Le Pérou voit les inconvénients de l'immigration libre

La prépondérance acquise par la colonie chinoise en était là et elle pesait lourdement dans la balance des colonies européennes du Pérou, puisque ces colonies réunies ne représentaient que 20% de la colonie chinoise, lorsque l'opinion publique commença à se rendre compte du péril qu'il y aurait à laisser se perpétuer un pareil état de choses. La presse nationale lance alors le cri d'alarme et on commence une forte campagne pour modérer l'immigration asiatique qui se produisait en toute liberté, sans aucun contrôle, sans aucune condition imposés par l'Etat péruvien. Les inconvénients qu'elle présentait pour le pays pouvaient se réduire principalement à deux faits d'une importance primordiale : le mélange de la race qui devenait ainsi plus hétérogène, alors qu'elle l'était déjà

tant auparavant, et, d'autre part, la fuite de grands capitaux à l'étranger.

De plus, si le Chinois a d'excellentes qualités, s'il est laborieux, sobre, réfractaire au luxe, patient et obstiné, il possède certains caractères négatifs, dangereux pour les autochtones. D'un autre côté, quels avantages le Pérou pouvait-il tirer des Chinois ? Le développement du petit commerce ? Mais cet avantage ne pouvait-il être apporté par les autres colonies étrangères, qui n'avaient pas les défauts du Chinois ou, mieux encore, ne pouvait-il être assuré par les indigènes eux-mêmes ? En dehors du commerce de détail, quel intérêt offraient-ils ? Aucun. Il n'en était pas de même antérieurement, lorsque les Chinois venaient suppléer au défaut de main-d'œuvre agricole. Mais cette étape était désormais révolue.

Tels étaient les arguments de l'opinion nationale contre l'immigration jaune. La campagne devint si énergique et si pressante qu'en mai 1906 le gouvernement fit voter une loi interdisant l'entrée des Chinois au Pérou et décidant qu'à l'avenir n'entreraient au Pérou que ceux qui y avaient déjà été ou ceux qui seraient employés par leurs compatriotes. Cette loi, complétée par certaines réglementations postérieures dérivées de la législation générale sur l'immigration, est celle qui est encore en vigueur aujourd'hui.

Depuis la promulgation de cette loi, le nombre des Chinois entrés au Pérou a diminué chaque jour. Cependant de nombreuses infractions se produisent et les entrées en contrebande sont fréquentes. A l'heure actuelle, la colonie chinoise a un mouvement inférieur bien qu'elle compte une population toujours excessive et qu'elle joue un rôle commercial considérable, particulièrement à Lima. En général, les buts qu'elle poursuit sont toujours ceux que nous avons déjà notés : faire fortune et transporter cette fortune en Chine. Le

bénéfice du Pérou se réduit à un accord qui se traduit par des subventions en argent en faveur de telle ou telle institution de bienfaisance.

L'immigration japonaise

Vers 1873 eut lieu un événement digne d'être noté. Un des navires, la Mari-Luis, qui traversait la mer, portant des immigrants chinois dans les ports péruviens, fut arrêté par la marine japonaise qui invoqua des raisons touchant à la chancellerie.

Le Pérou envoya un vaisseau de guerre et demanda des explications. Le Japon en donna de très longues. Puis l'affaire fut portée en arbitrage devant la couronne de Russie et elle fut peu après résolue d'une manière satisfaisante. Plus tard on affirma que le Japon s'opposait à ce courant d'immigration.

Il est certain que c'est seulement trente ans plus tard que le Japon commença un mouvement d'expansion vers le Pérou. Il s'agit d'un mouvement puissant et bien conduit qui s'est intensifié jour par jour. Le gouvernement du Pérou commença à vu toujours avec une sympathie amicale cette offensive d'immigration, car les groupes de Japonais qui arrivent au Pérou sont immédiatement intégrés par des éléments de travail et d'intelligence qui créent par leur initiative de multiples activités industrielles. Cette colonie est devenue, elle aussi, très nombreuse et on peut dire que dans la capitale du Pérou, les Japonais sont aussi nombreux que les Chinois, peut-être plus.

Le fils de l'Empire du Soleil Levant arrive, en général, accompagné de sa femme, il reste dans le pays moins de temps que le Chinois, mais, comme lui, il veut s'enrichir pour retourner dans sa patrie. Très rares sont les unions avec des femmes péruviennes et, au point de vue ethnique, il ne laisse pas autant de métis que le Chinois.

Nous ne connaissons pas de Japonais qui se soient fait naturaliser Péruviens. Ils s'occupent, le plus souvent, de grandes maisons d'importation et de petites industries créoles qu'ils inventent pour produire des articles d'alimentation dans les villages de la côte.

A l'égard des intérêts que la Chine aussi bien que le Japon possèdent au Pérou par l'intermédiaire de leurs colonies, le gouvernement péruvien a observé et observe toujours une attitude de franche et amicale hospitalité. Dans la mesure où cela lui a été possible, il tâche de contrôler les deux courants d'immigration en tenant compte des convenances nationales, de l'avenir de la race et des principes les plus élevés et les plus sincères du droit international. Une harmonieuse entente commerciale et diplomatique gouverne les relations et les activités d'échange des trois pays. Le Pérou a accrédité d'importants consulats à Yokohama et dans plusieurs ports chinois et, en outre, une légation auprès de chacun des deux gouvernements. De leur côté, la Chine et le Japon maintiennent de nombreux consulats et un ministre plénipotentiaire au Pérou. Jamais aucun incident diplomatique n'a eu lieu entre les trois pays.

Il faut cependant constater un fait : de nouveaux intérêts se sont développés, de nouveaux événements ont eu lieu au sein de toutes les nations du monde, ils ont modifié radicalement la conscience des peuples et les horizons internationaux, et le Pérou, dont les antécédents historiques, de race et de culture, sont en Europe et qui, à travers toute sa vie, n'a pas cessé de rester lié par le sang et par le cours de son activité intellectuelle et économique au vieux continent, sent chaque jour d'une manière plus impérieuse la nécessité de rénover et de perfectionner sa nationalité par des courants d'immigration exclusivement

européens. Si le Pérou, comme l'Argentine et le Brésil, au lieu d'immigrants originaires d'Asie, reçoit des courants d'immigration européens, sa race gagnera immensément, car elle deviendra chaque jour plus homogène et accentuera cette filiation ethnique européenne qu'elle possède depuis plusieurs siècles.

L'entrée des Chinois au Pérou étant limitée, le Japon, auquel les Etats-Unis achèvent de fermer leurs portes, intensifie de plus en plus son offensive d'expansion et son influence culturelle dans les républiques de l'Amérique latine.

Mais, de préférence à tout autre apport ethnique, l'Amérique latine a besoin, pour le croisement de sa race, des éléments d'immigration que peut lui envoyer l'Europe.

César VALLEJO.

Hora de España Août 1937

(Pour comparer avec les interventions retenues
par Commune.)

Barga, Corpus. El II Congreso Internacional de Escritores. Su significación

II Congreso Internacional de Escritores
(Valencia, Barcelona, 1937)

Machado, Antonio. Sobre la defensa y la difusión de la cultura.

Ponencias

Andersen Nexo : Dinamarca. **Julien Benda**: Francia.
Fernando de los Rios: España. **Anna Seghers** : Alemania. **José Bergamín** : España. **Ilya Ehrenburg**: URSS. **Corpus Barga** : España. **Malcolm Cowley**: Estados Unidos. **Claude Aveline** : Francia. **Jef Last** : Holanda. **Nordahl Grieg** : Noruega. **Feedor Kelyin** : URSS. **André Chamson** : Francia. **Tristán Tzara**: Francia. **Stephen Spender** : Inglaterra. **Juan Marinello** : Cuba. **Sánchez Barbudo**, Antonio; **Gaos, Ángel**; **Paricio, Antonio**; **Serrano Plaja**, Arturo; **Souto, Arturo**; **Prados, Emilio**; **Vicente, Eduardo**; **Gil-Albert, Juan**; **Herrera Petere, J.** ; **Varela, Lorenzo**; **Hernández, Miguel** ; **Prieto, Miguel**; **Gaya, Ramón**. Ponencia colectiva.

Gaya, Ramón. Algunos congresistas: II Congreso Internacional de Escritores (*Ilustración*)

Cernuda, Luis. Poetas en la España leal (*Notas*)

Gaya, Ramón. Representación de Mariana Pineda (*Notas*)

Mari, Joshe. Concierto sinfónico de música española (*Notas*).

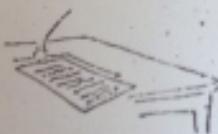
HORA DE ESPAÑA

REVISTA MENSUAL

VIII

SUMARIO:

II CONGRESO INTERNACIONAL DE ESCRITORES. SU SIGNIFICACIÓN: *Corpus Barga, DISCURSOS de A. Machado, M. A. Nesio, J. Benda, Fernando de los Ríos, Anna Seghers, Berganza, Ekremburg, Corpus Barga, M. Crowley, Claude Aveline, Jef Last, Nordhal Grieg, Feodor Kelyin, André Chamson, Tsara, Spender, J. Mariáuello, NOTAS. PONENCIA COLECTIVA*



Vistas de Ramón Gaya. Valencia, Agosto, 1937.

ODE A CÉSAR VALLEJO

Par Pablo Neruda

La pierre dans ton visage,
Vallejo,
les rides
des sierras sauvages,
reviennent dans mon
chant,
ton front
immense
sur ton corps fragile,
le crépuscule noir
dans tes yeux
à peine déterrés,
ces jours-là,
soudains,
inégaux,
chaque heure avait
des acides différents
ou de lointaines
tendresses,
les clefs
de la vie
tremblaient
dans la lumière
poussiéreuse
de la rue,
tu revenais
d'un lent voyage,
sous la terre,
et sur les hauteurs tatouées
de cicatrices
je frappais aux portes,
pour que les murs
s'ouvrent,
pour que les chemins

se dénouent,
à peine arrivé de Valparaiso
j'embarquais à Marseille,
comme un citron parfumé
la terre
se coupait
en frais hémisphères
jaunes,
toi
tu demeurais
là, attaché
à rien,
avec ta vie
et ta mort,
avec ton sable
en train de s'écouler,
te mesurant,
te vidant,
dans l'air,
dans la fumée,
dans les rues brisées
de l'hiver.
C'était Paris, tu vivais
dans les hôtels
délabrés des pauvres.
L'Espagne
perdait son sang.
Nous accourions.
Ensuite
tu demeuras
à nouveau
dans la fumée
et c'est ainsi que lorsque
tu disparus, soudain,

ce ne fut pas la terre
des cicatrices,
ce ne fut pas
la pierre des Andes
qui recueillit tes os,
mais la fumée,
le givre
de Paris en hiver.

Deux fois exilé,
mon frère,
de la terre et de l'air,
de la vie et de la mort,
exilé
du Pérou, de tes fleuves,
absent
de ton argile.
Tu ne m'as pas manqué
vivant
mais mort.
Je te cherche
goutte à goutte,
poussière à poussière,
sur ta terre,
ton visage
est jaune,
ton visage
est escarpé,
tu es plein
de vieilles pierreries,
d'urnes
cassées,

je gravis
les perrons
antiques,
peut-être
t'es-tu perdu,
prisonnier
des fils d'or,
couvert
de turquoises,
silencieux,
ou peut-être es-tu
dans ton peuple,
dans ta race,
grain
de maïs répandu,
semence
de bannière.
Peut-être, peut-être en cet
instant
transmigres-tu,
reviens-tu,
à la fin
du voyage,
et seras-tu un jour
au cœur
de ta patrie,
insurgé,
vivant,
cristal du cristal, feu du feu,
rayon de pierre pourpre.

1937 : Le Congrès des écrivains à Madrid

Voici le manifeste écrit et signé par les membres de l'Association des écrivains pour la défense de la culture, présents à Madrid en octobre 1936, et contresigné par télégramme aux noms des dirigeants français agissant en Secrétariat international de cette organisation.

«De Madrid, de ce Madrid où le peuple défend à l'heure qu'il est son indépendance, sa liberté, que le fascisme, destructeur de toute culture, menace, c'est de tous les intellectuels, artistes, hommes de science, quelle que soit à cet instant leur activité, que le secrétariat de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture entend ici attirer l'attention sur cette lutte qui les met tous en jeu. Car cette lutte met en jeu la culture, et avec elle la liberté, l'indépendance, la dignité humaines, conditions de toute création. Il est de toute nécessité que les intellectuels suivent ce combat où se forge d'une façon héroïque l'avenir même de l'intelligence.

«L'héritage culturel que le peuple espagnol défend au prix de sa vie est ce qui correspond au plus profond des sentiments et des valeurs de l'Espagne. Toutes les civilisations modernes s'abreuvent de cette culture qui toujours est vivifiée par la sève populaire la plus pure. Pas un seul nom qui compte en Espagne, dans la poésie, la littérature, la religion, la musique ou la peinture, pas une œuvre maîtresse de la tradition espagnole, qui ne vienne du peuple, qui ne vive en lui, qui ne trouve en lui sa vérification.

«C'est à ce peuple que nous sommes redevables de ce qui fait l'essence poétique de cet immense trésor dispensé au monde entier par l'Espagne dans toutes les activités spirituelles, dans tous les domaines de la pensée. Ce sang aujourd'hui versé dans les assauts barbares et fratricides de ceux qui lancent des troupes mercenaires contre l'Espagne, c'est le sang même de ce peuple, inventeur, créateur de l'authentique culture qui fait la signification universelle de l'Espagne parmi les civilisations du monde. Nous tenons à le proclamer: vouloir détruire le peuple espagnol, c'est vouloir détruire le passé culturel de l'Espagne, sa vie présente, son magnifique avenir, c'est détruire l'une des bases de la culture universelle, qui pendant des siècles s'est enrichie des apports de la culture espagnole.

«Cet héritage culturel, que le peuple défend et conquiert chaque jour avec héroïsme, est l'affirmation d'une tradition populaire espagnole qui communique son espoir à l'Europe entière.

«Ne pas venir en aide à ce peuple, le laisser seul défendre un patrimoine qui n'est pas que le sien, qui est commun à tous les hommes, c'est s'opposer au peuple en lutte pour son indépendance et pour la conquête, payée par son sang chaque jour, de l'héritage culturel du monde. Qui affirmerait que cette lutte où s'affrontent les Espagnols ne concerne qu'eux-mêmes étendrait encore le domaine du mensonge et trahirait la dignité humaine déjà si gravement en péril.

«Les peuples qui la contemplent sont engagés par cette lutte des Espagnols contre le fascisme. Espérer le contraire et croire impartiale l'actuelle neutralité est une attitude que l'esprit ne peut concevoir. Elle aurait pour

conséquence un suicide, et le plus lamentable des suicides: celui de l'homme qui n'a point conscience de ce qu'il fait.

«Nous demandons aux écrivains du monde entier de comprendre que la lutte du peuple espagnol ne met pas en question l'avenir d'un peuple, mais l'avenir de l'homme. Nous leur demandons de s'unir à nous et de se joindre aux voix inquiètes qui nous viennent d'Europe et d'Amérique pour aider concrètement au triomphe du peuple espagnol.

«Aider les Espagnols contre le fascisme, c'est vouloir le succès de ce peuple et le vouloir d'autant plus rapide qu'ainsi il sera moins sanglant. Et c'est du même coup vouloir aussi que par cette victoire soient saufs le destin humain de la culture, la liberté, l'indépendance de tous les hommes et de tous les peuples.

«Le secrétariat de l'Association confirme la décision prise au plenum préparatoire de Londres en juin 1936, où il a été décidé que le deuxième Congrès international des écrivains pour la défense de la culture se tiendrait à Madrid en 1937, et dès aujourd'hui convoque tous ses membres pour ce Congrès.»

Rafael Alberti, Jose Bergamin, Antonio Machado, Ilya Ehrenbourg, Mikhail Koltsov, Aragon, André Malraux, Georges Soria, Andrée Viollis, Louis Fischer, Gustav Regler, Ludwig Renn, Alfred Kantorowicz.

Madrid, octobre 1936.

En réponse à cette résolution, le télégramme suivant a été envoyé, à Madrid, aux écrivains espagnols Alberti et Bergamin:

«Ayant pris connaissance résolution secrétariat, acceptons avec enthousiasme rendez-vous Madrid 1937, et vous prions saluer pour nous héroïque peuple madrilène, aux côtés duquel nous tenons sans réserve.»

Pour le secrétariat de l'Association internationale des écrivains: Romain Rolland, André Gide, Jean-Richard Bloch, André Chamson, Aragon.

Ont contresigné: Paul Langevin, professeur au Collège de France, Gabriel Audisio, Georges Auric, René Arcos, Céline Arnauld, Charles Braibant, René Blech, André Bacque, Pierre Bathille, Jean Cassou, Jacques Chabannes, Enrique Camejo, Edouard Dujardin, Marie Dujardin, Paul Dermée, Louis Durey, Hermina del Portal, Jean Effel, Etiemble, Elie Faure, Georges Friedmann, Wilhelm Friedmann, Albert Fuà, Ford Madox Ford, Grandjean, Francis Jourdain, Franz Hellens, H.-R. Lenormand, René Lalou, D. Lazarus, Jean Lurçat, Léon Moussinac, Frans Masereel, Berthold Mahn, Louis Martin-Chauffier, Paul Nizan, Austra Osolin, Georges Pillement, Erwin Piscator, Louis Parrot, Picart-Ledoux, Pierre Paraf, Ernest Pérochon, Tristan Rémy, Georges-Henri Rivière, Matéi Roussou, Georges Sautreau, Christian Sénéchal, Rolland Simon, Edith Thomas, Maurice Thomas, Simone Téry, Pierre Unik, Charles Vildrac.

80 éme anniversaire du Congrès

Deux villes ont accepté de commémorer les 80 ans du congrès : Valence et La Havane.

Le 4 juillet les autorités de Valence ont organisé une rencontre.

Les 10 et 11 juillet un colloque à La Havane

Pourquoi La Havane ? A ce Congrès la délégation cubaine était importante : Juan Marinello, Nicolás Guillén, Alejo Carpentier, Félix Pita Rodríguez y Leopoldo Fernández Sánchez.

Les deux hommes qui ont publié le plus au sujet du Congrès sont : Luis Mario Schneider et Manuel Aznar Soler.

Aux Editions La Brochure sur le même sujet :

Rajaud, tué pour la liberté en Espagne, Jean-Paul Damaggio et Yves Vidaillac, 95 pages, 10 euros

Adios Guerrillero, Joaquín Arasanz Raso « Villacampa », une vie et un parcours d'exception, Anne Marie Garcia, 248 pages, 20 euros

Une étude sur l'**assassinat des frères Rosselli** disponible sur le blog des éditions.